

PIERRE FONTAINE

LA MAGIE CHEZ LES NOIRS

Préface de Fernand Divoire.



— D E R V Y —



LA MAGIE
CHEZ LES NOIRS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES EXOTIQUES, nouvelles (épuisé). *Éditions Jean-Renard.*

L'ÉTRANGE AVENTURE RIFFAINE, récit (épuisé). *Éditions Jean-Renard.*

LA MORT MYSTÉRIEUSE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL RENARD, récit (épuisé).
Éditions Jean-Renard.

LE MENSONGE DU DOCTEUR GANIOT, nouvelles. *Éditions Jean-Renard.*

EL BIR, roman saharien. *Éditions Ariane.*

DANS L'OMBRE DE JEAN CHARCOT, récit. *Éditions Arthaud.*

MOYA, roman tahitien. *Éditions Self.*

LES VENTS DE SABLE, roman du Sud. *Éditions Self.*

SAINT PÉTROLE, roman syrien. *Éditions Self.*

DIVERS ESSAIS

FRANCE, ARME-TOI (en collaboration) (épuisé). *Éditions d'Harthoy.*

VISIONS IMPÉRIALES. *Éditions Arthaud.*

LA MAGIE CHEZ LES NOIRS. *Éditions Dervy.*

A PARAÎTRE

OLO, roman congolais. *Éditions du Dauphin.*

L'ÉTOILE NOIRE, roman nègre.

LA COURSE AU PÉTROLE.

PARTIR POUR LES COLONIES.

PIERRE FONTAINE

LA MAGIE
CHEZ LES NOIRS

Préface de Fernand DIVOIRE

DERVY

18, rue du Vieux-Colombier
PARIS

Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Éditions Dervy, juin 1949.

Scan, ORC, mise en page - Mars 2008

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

A Mesdames,
G. RIÉS ET TELLIER.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, PAR Fernand DIVOIRE ..	11
AVANT-PROPOS ...	13
Le soleil et la lune ..	14
I. POURQUOI JE CROIS A LA MAGIE ..	17
Bousselem et Sidi Djellil ..	17
La « ceinture d'amour » de Kissbi ..	18
II. LES DIFFÉRENTS ASPECTS DE LA MAGIE ..	21
À la recherche de l'invisibilité ..	22
Hasard ? Coïncidence ? ...	23
III. LA MAGIE AU SERVICE DES FÉTICHEURS-GUÉRISSEURS	25
Les esprits malfaisants vaincus ..	28
Les féticheurs ..	30
Quelques guérisons inexplicables ..	32
IV. LE FÉTICHEUR-MAGICIEN ET SES ORIGINES ...	37
Initiation des candidats féticheurs ..	37
Prédestination et apprentissage ...	41
L'église magique universelle ? ..	42
Croire ou ne pas croire au féticheur-magicien ? ..	44
La dépersonnalisation naturelle et artificielle? ..	46
Le fétichisme est une religion ..	49
V. DÉDOUBLEMENTS. ALLIANCES AVEC DES ANIMAUX ...	53
L'ubiquité magique ..	57
VI. LE FEU DOMPTÉ PAR LA MAGIE ..	61
VII. LE MIROIR MAGIQUE	67

VIII.	PETITE MAGIE DES NOIRS .	73
	Les baguettes divinatoires	73
	Notes d'un témoin	74
	L'araignée divinatoire .	77
	Les étuis phalliques ..	78
	Les devins	78
	Philtres ..	79
	Danses magiques	80
	L'extase noire .	81
IX.	GRANDE MAGIE DES NOIRS	85
	Une explication de la magie noire .	85
	Les envoûtements	87
	Mort a distance ..	89
	Le contre-féticheur	95
	Magie, cannibalisme et sacrifices humains .	97
	La résurrection des morts	100
X.	ASPECTS MAGIQUES DE LA MORT ..	103
XI.	LES ABUS DE LA MAGIE CHEZ LES NOIRS	109
	Les ordalies ..	112
	CONCLUSION	115
	BIBLIOGRAPHIE ..	121

PRÉFACE

Un souvenir, d'abord. J'ai été l'ami de l'auteur de l'île magique, William Seabrook. Je l'ai vu travailler d'une étrange manière. Il avait fait un voyage, à la manière des reporters. Alors il se faisait en partie dicter son livre par une femme qu'il avait mise en état second.

Je me rappellerai toujours votre visage, assez horrifié, Marjorie, alors que debout contre le mur vous disiez les phrases qui vous apparaissaient.

Willie cette fois, en Afrique. Il voulait rapporter de Tombouctou les mémoires du Père Yacouba, ce bon missionnaire qui vivait avec une négresse. Mais l'écrivain était allé plus loin. A son retour, il me dit, en jetant sur la table un gros anneau d'argent cuivré Ceci est à toi. C'est la bague d'un grand prêtre noir. » Willie était presque persuadé qu'il avait fait ce voyage pour la mission de me rapporter « ma » bague.

Le lourd anneau portait des signes, qui sont universels. Notamment deux spirales, en sens différents et qui figurent l'involution et l'évolution. Les mêmes signes ont été découverts plus tard, dans des grottes (je crois qu'on dit : protohistoriques) de Malte par un jeune archéologue à lunettes qui m'a confié son embarras.

Si j'ai parlé de la bague du Noir que mon ami Willie nommait grand prêtre, c'est que le livre de Pierre Fontaine m'y fait songer et — il me semble — me l'explique.

La principale découverte de Fontaine, à mes yeux, c'est cette « hypothèse » à laquelle il revient toujours : l'existence, autrefois, d'une Église (c'est son mot) magique (c'est encore son mot) universelle.

Fontaine nous affirme que les féticheurs africains emploient pour leurs incantations des mots qui, entre régions sans aucun contact entre elles, sont les mêmes. Lorsqu'il suppose que ces mots appartiennent à une langue sacrée aujourd'hui perdue, pourquoi ne serions-nous pas prêts à admettre cette « hypothèse de travail », comme disent les savants, qui ont besoin de deviner une vérité avant de tenter de la démontrer ?

Cette « hypothèse de travail » — une certitude pour lui — domine le livre de Pierre Fontaine.

Pour le reste, reconnaissons qu'il a apporté toute sa bonne foi à établir une sorte de somme de la Magie chez les Noirs. Il donne son témoignage et il n'ignore aucun des témoins qui l'ont précédé. Du moins, je le crois. Ainsi il a agi à la fois en explorateur et en bon journaliste.

L'impartialité de Pierre Fontaine est évidente. Il offre même cet excès d'impartialité que l'on

remarque chez les esprits qui n'osent pas paraître convaincus de certaines choses.

Avec quel soin — et comme il a raison ! — il distingue les vrais féticheurs, qui sont vraiment des prêtres, des faux féticheurs et des sorciers malfaisants, dont la cupidité et la lutine se manifestent dans toute l'Afrique noire !

Le caractère « sérieux » des vrais prêtres noirs, j'en ai eu un jour le spectacle. C'était à Boulogne, près de Paris, au bord de la Seine, dans cette propriété où se trouvaient un jardin japonais, un jardin vosgien...

On projetait un film pris par le Père Aupiais, missionnaire de l'ordre du Saint-Esprit, de Lyon. Le R. P. Aupiais avait fort longtemps habité le Dahomey. Son comportement lui avait valu la confiance des Noirs. Il avait pu tourner les cérémonies d'initiation des prêtresses dahoméennes. Le jeûne, les danses par cercles, ce sont là des choses que connaissent toutes les religions du monde. Je ne les avais jamais vues et sues d'une manière aussi frappante, aussi émouvante. Et j'avais bien le droit, puisqu'un missionnaire catholique employait devant moi ce mot, de ressentir, devant les cérémonies qu'on nous montrait, du respect.

J'aurais voulu que Pierre Fontaine eût assisté à ces fêtes d'initiation des druidesses du Dahomey.

Dans son livre, le public cherchera du « noir ». Il le trouvera, à dose forte. Et cela « n'amène à une autre remarque, celle-ci : les Blancs, la race qui, au dire des Noirs, sent le cadavre, goûtent dans les prestiges des féticheurs le macabre, le malfaisant, le « noir ». Ils voient dans ces hommes des « sorciers » qui ont des « pouvoirs ». Et ils envient ces pouvoirs, pour le mal.

Pierre Fontaine nous fait voir un broussard de noire race qui n'hésite pas à faire tuer par « manières de magie » un de ses concurrents. La cérémonie est d'un tragique grandiose.

Mais si quelque chose en nous, envie les « pouvoirs » des sorciers nègres, si nous nous complaisons aux récits de leurs envoûtements de mort ou d'amour — et le lecteur de Pierre Fontaine sera bien servi — si nous lisons volontiers qu'ils arrachent le cœur à un homme vivant ou qu'ils éprouvent les pucelles au fer rouge, alors de quel droit nous permettrions-nous de juger les sorciers de la forêt africaine, les héritiers puissants et peut-être dégénérés de l'« Église magique universelle » ?

Fernand DIVOIRE.

AVANT-PROPOS

Nous avons médité longuement avant d'entreprendre la rédaction du présent ouvrage. Et c'est parce que nous pensons que le présent livre apporte un sens général, une orientation particulière et pour tout dire une originalité, que nous l'avons entrepris et publié.

Il existe de très nombreux ouvrages consacrés aux divers aspects de ce que nous nommons la magie chez les peuplades noires, nous pourrions en établir une vaste bibliographie. Pourtant, rares sont ceux qui contiennent une véritable synthèse ou qui ramènent l'ensemble de leurs constatations à une seule et vérifiable origine. Cette synthèse, comme cette réduction à une origine, nous pensons l'apporter.

L'Afrique compte cent cinquante millions d'habitants noirs et on y trouve des tribus, des royaumes, des agglomérations les plus diverses aux caractères les plus variés. Ces immenses populations, séparées qu'elles sont par l'espace, les degrés d'évolution, les influences subies, conservent entre elles des points communs et, nous osons l'affirmer, une source mystique unique l'origine certaine, des traditions vérifiables, une pensée, qui se manifestent surtout dans un état d'esprit, un ensemble de pratiques que, précisément, nous avons cru devoir grouper, par quelques exemples, sur ce titre : *la Magie chez les Noirs*.

On retrouve dans tous les coins de l'immense Afrique des preuves certaines et des cérémonies toujours vivantes qui prouvent l'existence du culte des ancêtres. Le docteur Stephen Chauvet a publié des pages remarquables sur « *L'Art funéraire au Gabon* ⁽¹⁾ ».

On retrouve également partout ce qu'on peut nommer « les signes du ciel » et les « symboles cosmiques ».

Le soleil, la lune, les étoiles sont les témoins de la manifestation des hommes, quelle que soit leur couleur. Aussi retrouve-t-on chez les Noirs une façon originaire de traduire la présence et l'action des astres mobiles ou fixes qui règlent l'évolution du temps. Symboles cosmiques, symboles terrestres, symboles des quatre éléments : vents, pluies, chaud, froid, orage, foudre, nuages, raz de marée.

(1). Dans le *Bulletin* des Sœurs bleues de Castres (janvier 1933).

De tout cela la poésie ne pouvait être absente et voici de *Ngaoundéré* une traduction d'un conte indigène que nous trouvons dans les *Tablettes* ⁽²⁾ :

LE SOLEIL ET LA LUNE

Le Soleil dit à la Lune :

« Commère, nous avons chacun beaucoup d'enfants qui nous causent bien du tourment ; mangeons-les.

— Je suis de votre avis, répondit la Lune, mais ce serait trop horrible de manger ses propres enfants ; envoyez-moi chaque jour un des vôtres et je vous ferai servir, en retour, un des miens. »

Le Soleil accepta et la Lune reçut le lendemain un des fils de son ami. Elle n'y toucha pas, mais, l'arrosant d'une autre sauce, le renvoya au Soleil qui le mangea.

Ainsi firent-ils tous les jours. Et le Soleil perdit tous ses enfants ; la Lune conserva tous les siens. Aussi voit-on, le jour, le Soleil tout seul au firmament et, de nuit, la Lune entourée de sa nombreuse progéniture d'étoiles.

Le Soleil comprit la duplicité de son amie ; furieux, il s'élança après elle, et la poursuite continue sans trêve autour de la Terre... Parfois le Soleil rattrape la vieille coquine de Lune et commence à la dévorer. Alors, les Noirs, dans les villages, crient en frappant sur des calebasses : « Tatti, Tatti ! » lâche-la ! (lâche-la !) Quels maux assailliraient les hommes si le Soleil, ayant mangé la Lune, s'en allait porter ailleurs sa lumière et sa chaleur !

C'est ainsi que s'expliquent les phénomènes qui semblent surnaturels aux yeux des Noirs et qui suscitent toujours l'imagination confirmée souvent par de mystérieuses mais réelles traditions.

Ce que nous voulons, c'est signaler ce que nous avons retrouvé, c'est-à-dire des points communs entre les religions, les magies et les sorcelleries les plus diverses de l'Afrique noire. Nous estimons qu'au-dessus des grossières pratiques et du fétichisme le plus idolâtre demeurent des preuves que les initiés noirs ont gardé une sorte de connaissance d'un Dieu unique et qu'ils sont reliés entre eux par des traditions ésotériques incontestables.

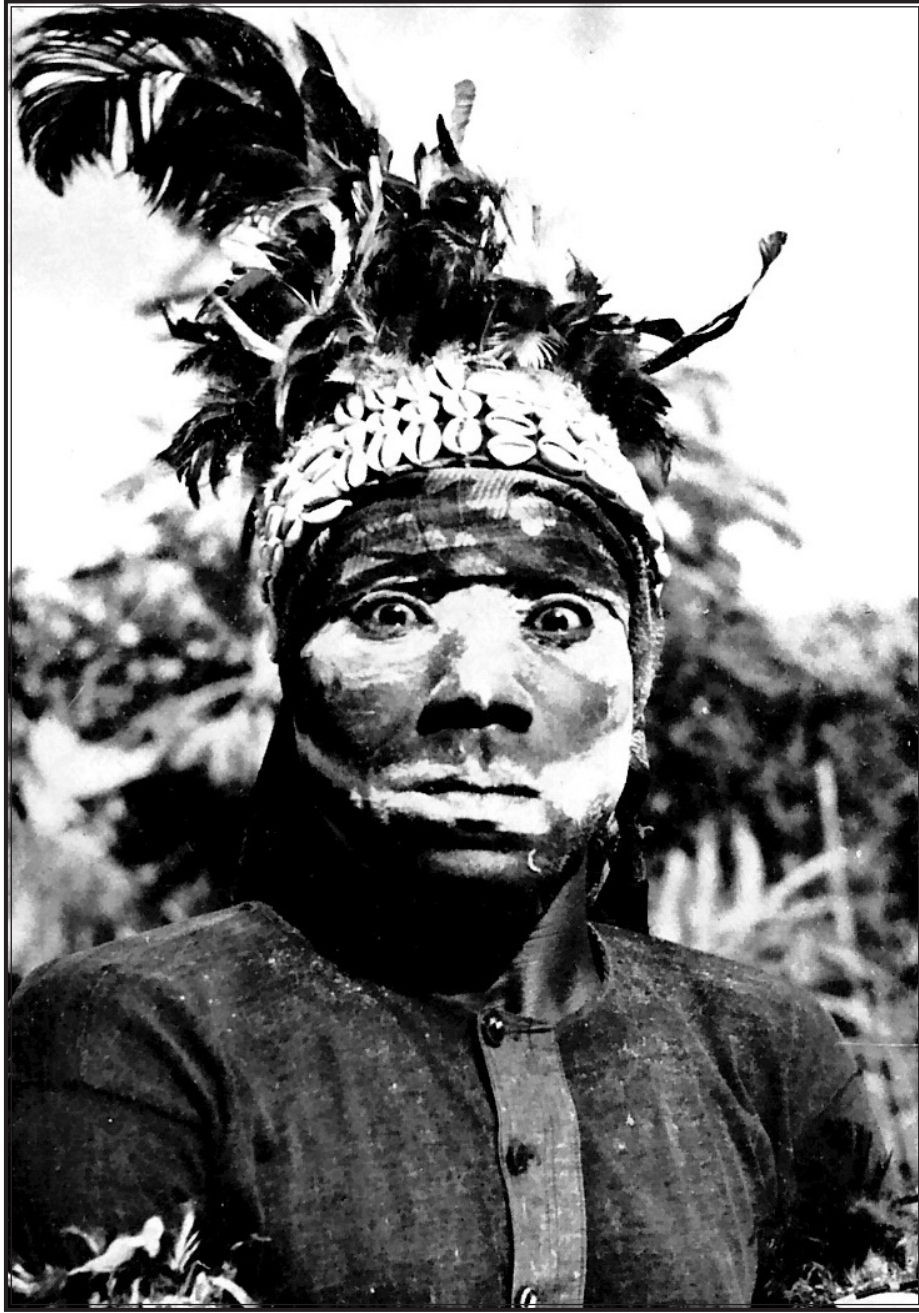
Partout dans l'univers on retrouve des preuves soit de la préfiguration de la Religion révélée, soit des traces de cette révélation primitive.

Déjà, en 1900, l'occultiste Tidianeuq avait publié dans la revue *l'Initiation* de janvier : « Quelques restes de l'antique initiation de la race noire. »

Tidianeuq se basait sur des analogies très caractéristiques des religions et pratiques magiques des Noirs, et avec assez de bonheur, il y retrouve des preuves de l'origine commune des initiations noires et de celles d'Égypte. En tout cas, cet auteur nous montre que les idoles grossières ne sont que des symboles d'une réalité supérieure qui échappe, en général, à la foule noire, mais que les initiés nègres ont, au fond, la connaissance d'un Dieu unique et des traditions ésotériques d'une valeur certaine.

Du reste, la méthode des missionnaires du Congo belge, par exemple, qui consiste à reconstituer une véritable culture folklorique, donne chaque jour des résultats magnifiques et les découvertes ésotériques sont pleines de promesses.

(2). Saint-Raphaël, 1^{er} janvier 1933.



MOYEN-CONGO : Brazaville.
Féticheur Baongo.

M. Daniel Marquis-Sebie écrivait dans le *Petit Parisien* du 9 avril 1933, en conclusion à une étude sur « le Dahomey, pays aux fétiches »

« Laissons ce domaine intime, chez les fétichistes, pour ne prêter un peu d'attention qu'au souci de décoration qui se révèle sur les façades et les piliers de leurs cases. Sur ces fonds jouent des motifs disposés suivant une certaine recherche esthétique, tels que par exemple, losanges, festons, grecques, pointes de javelots, rameaux, fleurettes, ainsi que des personnages hâtivement traités, d'un tour plaisant, d'un enfantillage qui force à sourire. Là, figurent des animaux vautours, busards, aigrettes, grands ducs aux prunelles effrayantes, caméléons, serpents, panthères, léopards tachetés avec minutie, d'autres bêtes encore, mais de la plus curieuse conception, apo-

calyptiques, fabuleuses. Parfois aussi on sera tout étonné de trouver interprétées des scènes de chasse, de pêche, des parades royales.

« Comment figurent-ils leurs personnages ? Ils leur impriment toutes les poses, et non point seulement le chef de profil et le corps de face, selon la technique égyptienne. On verra, par exemple, non sans sourire, un spectacle chorégraphique où les danseuses ont le corps et les jambes incurvés de si drôle façon qu'elles font penser à des libellules à leur envol.

« Toutes ces décorations sont exécutées au moyen de procédés rudimentaires. Trois ou quatre couleurs rarement combinées. Reste la magie du pinceau, mais encore quel pinceau ! Imaginez un morceau de bambou défibré.

« Surtout, gardons-nous bien de chercher des explications objectives en ces motifs dont l'élément qui prédomine est l'imagination, le plaisir d'enjoliver, la pure fantaisie, sans que l'on doive songer à une pensée allégorique ou à quelque mystère caché là-dessous. Contentons-nous, à défaut de « la délectation qui est le but suprême de l'art », d'avoir été, un moment, amusé par de simples, naïves, puériles, cocasses improvisations. »

Tel n'est pas notre but qui, précisément dans le présent ouvrage, consiste au contraire à signaler les objectivités et les subjectivités que l'art, la magie et les cérémonies fétichistes nous révèlent dans une harmonie et une valeur qui étaient tout d'abord insoupçonnables aux méthodes par trop matérialistes du XIX^e siècle. Aujourd'hui, on ne peut plus demeurer à la surface des choses et c'est pourquoi nous avons, bien modestement, enté d'aller plus au fond dans la diversité extériorisée pour découvrir l'unité sous-jacente d'une Église magique universelle intérieure à toute Église et dont les traditions se retrouvent sous des formes parfois inattendues dans toutes les Églises.

Nous pensons que le présent ouvrage pourra contribuer à unir plutôt qu'à diviser.

Telle est au moins notre intention.

I

POURQUOI JE CROIS A LA MAGIE

BOUSSELEM ET SIDI DJELLIL

En 1924, je me trouvais au Maroc oriental, à Oudjda, petite ville reliée à la partie occidentale du pays par un tortillard à voie étroite. J'avais à mon service un Arabe, excellent garçon, sympathique et serviable, Bousselem ben Larbi, âgé d'environ quarante ans. Brusquement, un matin d'été, le bras gauche de Bousselem refusa tout service. Ce fut ensuite le tour de son bras droit. Puis il éprouva de la peine à tourner la tête. Ses jambes devinrent lourdes et malhabiles. Bousselem était militaire : on l'hospitalisa. Un mois se passa ; l'ankylose gagna presque tout le corps. Les médecins militaires donnaient des avis différents, et leurs traitements demeuraient inefficaces. Je payai la consultation d'un médecin civil, qui n'aboutit pas à un meilleur résultat.

L'administration militaire parla de réformer Bousselem. Ce dernier était désolé, car après douze années de service, il n'avait que trois ans à attendre pour bénéficier d'une pension.

Bousselem était alité depuis quatre mois, lorsque son père, commerçant pouilleux mais non dépourvu de pécune, vint le voir et hocha longuement la tête en le regardant. « Seul, Sidi Djellil te guérira, » dit-il.

Non sans mal, Bousselem ben Larbi obtint un bon de sortie ; et deux de ses coreligionnaires le hissèrent dans une araba. Le commerçant monta à côté de lui, prit les rênes du cheval étique et la voiture s'engagea sur la route de l'ouest sous mon regard attendri et sceptique.

Une quinzaine de jours plus tard, quelqu'un pénétra dans ma cagna sans frapper. Hilare, poussant de grands cris de joie et gesticulant de tous ses membres, Bousselem ben Larbi se présentait à moi, heureux de vivre et de s'extérioriser.

Je n'en croyais pas mes yeux en contemplant ce garçon, certes amaigri, mais alerte.

« C'est Sidi Djellil ! » s'exclama-t-il.

Et il me montra un petit fil de métal — ressemblant à du cuivre — qui lui entourait le bord

de l'oreille gauche sur un demi-centimètre environ. Sidi Djellil avait percé le bord du repli de l'oreille — à mi-distance du sommet et du lobe — pour passer son fil de métal.

Je ne pus obtenir aucune autre explication. Le « marabout » Sidi Djellil avait commandé de réciter des versets du Coran. Le père de Bousselem avait versé vingt douros et le guérisseur avait serti son fil en marmonnant des mots incompréhensibles.

Les médecins examinèrent minutieusement Bousselem ben Larbi ; ils ne crurent pas à la miraculeuse intervention de Sidi Djellil et renvoyèrent notre homme dans sa compagnie.

« Surtout, je ne dois pas enlever ça, me dit Bousselem en touchant le fil de son oreille. La maladie me reprendrait. »

Je le quittai huit mois plus tard. Il était toujours en excellente santé...

Dès cette époque, je commençai à m'intéresser à la magie.

LA « CEINTURE D'AMOUR » DE KISSBI

Plus tard, dans le Bas-Soudan, j'eus l'occasion de rendre visite à un ami d'enfance, technicien chargé d'une importante fonction officielle. En l'absence de son épouse légitime restée dans la métropole avec ses enfants, A. H... avait acheté une femme d'une couleur de peau peu banale : imaginez une créature splendide, svelte, au masque un peu plat mais aux lèvres gourmandes, dont la peau était d'un rouge cuivré très foncé se rapprochant du noir-bleu. A. H... m'assura qu'il s'agissait d'une Sonraï métissée.

Kissbi, cette jeune mouso — d'environ vingt ans — en était à son troisième époux. Entendez par là que, deux fois déjà, elle avait remboursé sa dot à ses maris pour se libérer. C'était, du moins, ce qu'elle prétendait ; mais, par la suite, nous apprîmes que Kissbi avait été revendue spontanément par deux de ses époux impatientes de se séparer d'elle, *car elle était*, disaient-ils, *possédée par le démon de l'amour*.

Lorsque je vis A. H..., Kissbi partageait sa solitude depuis deux mois. Elle ne manquait pas de charme ; si elle avait consenti à ne pas édifier sa chevelure avec de la cendre de bois pilée mêlée au beurre de karité — qui rancit vite sous les tropiques et dégage une odeur nauséabonde — elle eût été une poupée fort agréable, aux yeux luisants, aux seins hauts et pommés.

Mon ami, par contre, était pâle et nerveux ; je le sentais obsédé par une idée qu'il refusait de me confier. Pour se donner de l'assurance, il buvait trop de boissons alcoolisées et forçait sa dose de quinine ; mais sa fièvre ne le quittait pas. Je mis cet état morbide sur le compte du climat...

Un jour, pendant la sieste quotidienne, un bruit de dispute nie réveilla brusquement. J'entendis non seulement des injures grossières proférées par A. H..., mais aussi des coups sourds mêlés aux ricanements de Kissbi. J'accourus pour voir la splendide nudité de la Sonraï se prêter aux coups et même les provoquer.

A. H... s'arrêta à ma vue et me suivit dans ma chambre. Il s'assit sur le bord de mon lit et me dit simplement :

« Mon vieux Pierre, je suis fichu ! Fichu à cause de cette négresse lubrique !... »

Cette femme, me confia-t-il alors, l'épuisait physiquement au delà de toute expression. Mais il ne pouvait se passer d'elle.

Lorsqu'il l'avait achetée à un marchand noir, il avait remarqué que la peau de son ventre

s'ornait de tatouages en relief considérés plutôt comme des aphrodisiaques légers que comme une parure indigène. Mais il n'avait pas attaché grande importance à ce détail.

Pourtant, il s'expliquait mal pourquoi, ayant, par la suite, mis trois fois cette fille à la porte, il avait chaque fois demandé à son boy d'aller la rechercher. Elle, cyniquement amoureuse, lui disait simplement, au retour :

« Tu vois bien : tu as besoin de moi ! »

Et les folies recommençaient, jusqu'au jour où ce garçon intelligent, voyant vers quel abîme elle l'entraînait, tentait de l'éloigner par des coups... Je venais d'assister à l'une de ces scènes.

A. H... était atteint à la fois dans sa chair et dans son esprit, mais heureusement pas dans son cœur. Le démon de la sensualité le dévorait d'une façon continue et progressive. Le cas était presque banal.

Il me revint alors en mémoire certains sortilèges employés par les femmes noires pour conserver l'amour des Blancs, dont elles se montrent si fières, et qu'elles étalent avec ostentation devant leurs compagnes moins favorisées, traitées par leurs maris de couleur comme des bêtes de somme.

Quelques jours plus tard, je me rendis dans une contrée voisine pour voir des orpailleurs à l'œuvre. Au retour, je m'arrêtai dans un village où l'on me fit bon accueil et m'entretins longuement avec le féticheur. Je ne sais quelle association d'idées me fit parler de Kissbi et de sa frénésie... Mon interlocuteur sourit avec complaisance et m'expliqua que la Sonraï devait être en possession de la ceinture d'amour, « celle qui lie les sens et non le cœur », précisa-t-il.

De la conversation qui suivit, je conclus que Kissbi utilisait un procédé magique pour s'attacher mon ami : il suffisait que dans sa chambre à coucher je trouve une ceinture, faite en bois spécial ayant macéré de longues années dans une décoction de plantes rares, pour avoir la clé de l'énigme. Sur l'essence de bois et sur les plantes rares je ne pus obtenir aucun renseignement ; le féticheur m'assura simplement que cette « ceinture d'amour » ne pouvait être préparée que par un de ses confrères ou par des femmes-sorcières particulièrement expertes dans l'art de composer les philtres magiques. Si je pouvais découvrir cette fameuse ceinture, je devais la brûler immédiatement pour rompre le charme. Il paraît que Kissbi l'avait certainement portée un an à même la peau : ainsi le sort n'était profitable qu'à elle. Par ailleurs, la ceinture devait rester à la portée de mon ami, pour qu'il fût imprégné des pernicieux effluves...

Je n'eus aucune peine à trouver l'objet indiqué, qui n'était pas caché, mais simplement rangé dans le tiroir d'une table de chevet en bambou.

Cette ceinture était curieusement faite. De petites plaquettes de bois, larges comme des boîtes d'allumettes suédoises de poche, étaient reliées les unes aux autres par un fil de chanvre extrêmement résistant. Une « sculpture », primaire dans son exécution et primitive dans son inspiration, marquait chaque plaquette. La ceinture mesurait environ soixante-cinq à soixante-dix centimètres. Une odeur indéfinissable se dégageait de ce bois noir légèrement veiné de brun, une odeur qui montait à la tête. J'avoue qu'en cet instant la pensée me traversa de subtiliser l'objet pour le joindre à ma collection de fétiches. Mais je redoutai d'être victime des effluves maléfiques et pria le parti de le détruire. Je fis allumer le petit brasero qui servait à la cuisson des aliments et jetai la ceinture dans les flammes. Je ne dis rien et j'attendis.

Mon ami A. H... manifesta des signes de détente nerveuse quarante-huit heures après cette disparition et Kissbi parut légèrement inquiète. Les scènes violentes ne se répétèrent plus. Un jour, A. H... me confia que la présence de sa mouso lui pesait et qu'il songeait à la rupture.

Je crus le moment opportun de lui révéler l'histoire de la ceinture magique.

« Maintenant, je comprends mieux ! » dit simplement mon ami.

Le soir même, Kissbi, de fort méchante humeur — ce qui prouvait que sa vanité et son amour-propre étaient seulement atteints — quittait la demeure de A. H... munie d'un solide viatique.

Lorsque j'abandonnai le Soudan, quelques semaines plus tard, mon ami était redevenu un homme normal.

Depuis ce jour-là, je crois à la magie africaine.

Ces deux anecdotes vécues concernent, l'une un cas musulman, la seconde étant plus directement en rapport avec le monde noir.

Dans les deux cas, il y a intervention de fétiches ou grigris. Une instinctive défiance nous empêche *de* considérer le fétiche comme élément unique de magie. C'est, en réalité, un condensateur de forces psychiques et, avouons-le, très mystérieux ; il n'a d'efficacité que pour autant à son « aurisation ⁽³⁾ ». Ce qui montre bien qu'aucun grigri sérieux ne peut être réalisé « en série ».

Mais le contact des Blancs, l'esprit « commercial » de ceux-ci a pénétré les peuplades noires ; on trouve maintenant des grigris de toutes sortes et pas seulement à l'usage des indigènes.

Cela rejoint le commerce des mains de Fatma pour l'Arabie. Il y en a de vrais (nous voulons dire porteurs de sort), mais généralement ce ne sont heureusement que des « souvenirs ».

(3). Formation rituelle d'une aura, d'un rayonnement magique.

II

LES DIFFÉRENTS ASPECTS DE LA MAGIE

Les gens croient volontiers que le mot « magie » ne suppose que des effets maléfiques. Qu'ils se détrompent ! La magie, chez les Noirs comme ailleurs, s'exerce pour les pires ou pour les meilleures choses.

A côté de la magie malveillante existent la magie bénéfique (guérisons, etc.) et la magie neutre (sorte de miracle inexplicable, comme l'eau qui bout sans fin).

Pour en avoir la preuve, reportons-nous aux constatations de voyageurs dignes de foi.

Un homme particulièrement sincère et documenté sur certains phénomènes magiques chez les Noirs est le R. P. Trilles, missionnaire du Saint-Esprit, qui a passé la majeure partie de son existence en pleine brousse de l'Afrique Équatoriale. Le R. P. Trilles a publié un fort volume, qui fait aujourd'hui autorité, sur la vie des peuplades du Centre-Afrique⁽⁴⁾. Cet important ouvrage a l'incontestable mérite de ne relater que des scènes vécues.

Avant de donner l'*imprimatur* à ce livre, on a exigé des précisions, des documents, des preuves ; chaque détail a été discuté, pesé, par des supérieurs versés, eux aussi, dans les recherches concernant les problèmes noirs. Ainsi, nous n'avons plus devant nous un simple récit. Mais un véritable monument sur des coutumes et des mœurs décrites et *expliquées*. Le R. P. Trilles n'a pas hésité à aborder l'étude de toutes les superstitions en cours chez les Pygmées au milieu desquels il vivait.

La magie, en Afrique, revêt différents degrés. Pour le commun des nègres, le fétiche est un objet magique, à effets bénéfiques ou maléfiques, suivant les circonstances. C'est souvent, d'ailleurs, un objet très quelconque auquel est attribuée une vertu merveilleuse. Chez les Négrilles, nous apprend le R. P. Trilles, dans une petite corne d'antilope évidée les Noirs renferment un fragment de leur animal totémique : os, poil ou débris calciné provenant du sacrifice offert au totem. Ces fétiches sont portés soit au cou, soit à la ceinture ; ils doivent préserver leur détenteur des malheurs. Chaque fétiche possède une vertu particulière.

Les Noirs croient aux mânes malveillants. Mgr Le Roy décrit des fétiches composés de

(4). *Les Pygmées de la Forêt Équatoriale* (Éditions Bloud et Gay, Paris, 1932).

trois petits morceaux de bois (dont l'un taillé en pointe) qui, attachés au poignet ou au cou, écartent ces esprits mauvais. Fruits évidés, dents de fauves, poils d'animaux sauvages, parfois articles de bazar blanc, sont autant de fétiches doués d'un pouvoir magique préservant leurs détenteurs des accidents, des maladies, des colères de leurs dieux. D'autres fétiches assurent une bonne chasse — élément vital de l'existence transhumante de maintes tribus africaines — ou bien « garantissent » la fécondité d'une femme. Tous ces fétiches sont bienveillants.

Le R. P. Trilles note aussi des fétiches nocifs. Ce sont, la plupart du temps, des objets qu'a portés l'individu sur lequel le sorcier veut agir, ou même des parties de son corps, comme des cheveux, des ongles ou du sang. « Jamais un négresse ne laissera traîner les cheveux qu'il a coupés », écrit le missionnaire, qui spécifie que les Pygmées attachent une grande puissance fétichiste aux cheveux. Voilà qui n'est pas pour nous surprendre, puisque maints guérisseurs blancs utilisent les cheveux des malades pour soigner par magnétisme ou radiesthésie à distance.

Dans l'antiquité grecque ou latine comme au moyen âge, certains procès de sorcellerie des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, comme, du reste, certaines pratiques occidentales contemporaines, nous apprennent que des influences néfastes, des sorts redoutables, voire mortels, peuvent être jetés par des sorciers grâce à ce qu'on nomme aujourd'hui des « témoins organiques » comme cheveux, rognures d'ongles, sang figé, etc.

Il est curieux de constater que toutes les civilisations comme ceux que l'on prétend non civilisés reconnaissent aux cheveux un pouvoir spécial de conductibilité magique ou télépsychique, selon qu'on adopte le langage de la superstition ou de la science. Ce qui en l'occurrence n'est qu'une question de mots différents pour désigner un même phénomène encore mystérieux.

A LA RECHERCHE DE L'INVISIBILITÉ

Il suffit d'évoquer l'*anneau de Gygès* pour l'antiquité gréco-latine et le livre de Wells, *l'Homme invisible*, pour se rendre compte que cette question de l'invisibilité provoquée n'est nullement exclusive aux Noirs.

Il semble pourtant que certains de ceux-ci ont été plus loin dans la pratique alors qu'en Europe cette invisibilité provoquée ne relève que des travaux littéraires ou poétiques. Pourtant l'étude du mimétisme de certains insectes et de certains batraciens, comme du camouflage des choses et des gens comme tactique guerrière, n'est pas pour le rejet à priori du problème.

Ce problème est aussi une préoccupation des féticheurs noirs. Mgr A. Le Roy prétend, dans une de ses relations de sa vie de missionnaire, que les Négrilles ont le privilège de se rendre invisibles en composant une poudre dont ils se frottent le front. Cette poudre serait formée d'un mélange « de salsepareille africaine, de fourmi-lion, de graine de palme », auquel on ajoute « une chauve-souris, un serpent d'eau, une autre feuille dont l'aspect est celui du chanvre, un petit poisson et l'écorce de l'arbre sacré *noduma* ». Ces différents éléments, mélangés dans certaines proportions et réduits en cendres, donneraient l'invisibilité.

Le R. P. Trilles donne, de son côté, une autre « recette » plus simple et, somme toute, fort plausible. Le Négrille part en forêt et saigne un arbre nommé *nkuï* dont il prend l'écorce et les feuilles sans être vu par un homme d'un autre clan ou un étranger. Revenu au village, il sèche sa récolte qu'il enferme dans un sachet de feuilles d'amome. Or, se rendre invisible signifie surtout passer inaperçu. Avec les produits séchés du *nkuï*, le Pygmée se rend dans un village et jette adroitement son sachet dans le feu gardé par les veilleurs du pays. Une fumée odorante et légère

se dégage et plonge les veilleurs dans un profond sommeil. Alors, le Négrille peut se livrer à ses chapardages de poules, de cabris, etc. Il s'est rendu invisible en endormant les autres et, parfois même, les bêtes qu'il veut voler.

Le missionnaire raconte également que, chez les Mpongwé, Fang, etc..., Noirs moins pacifiques que les Négrilles, on n'hésite pas à tuer un parent proche pour obtenir le fétiche qui doit apporter la richesse. Les Békü ne s'attaquent pas à un homme de leur race, mais à un ennemi, pour se constituer un fétiche puissant qui leur donnera « un peu de la force supérieure dont on est doué dans l'autre vie, et en particulier l'invisibilité ».

Le R. P. Trilles narre ainsi la pratique des Békü :

« ... Lorsque, dans la tombe, le cadavre commence à se décomposer, on prend sa tête qu'on détache du tronc ; on enlève la cervelle, le cœur, les yeux, les poils du corps, cheveux, cils, sourcils, etc... ; on mêle le tout suivant une formule secrète, avec des incantations spéciales (archaïques), et quand cet étrange composé est sec, on s'en frotte. »

Voilà pour les fétiches d' « invisibilité ».

HASARD ? COÏNCIDENCE ?

Il est sage, à notre avis, de faire des réserves sur les pouvoirs réels des féticheurs. Mais il est tout de même certains faits, probants, rigoureusement contrôlés, devant lesquels le plus sceptique est obligé de s'incliner.

Empruntons au R. P. Trilles l'exemple suivant :

« ... Un Négrille interroge, un jour devant moi, son fétiche de chasse. Il l'a entre les mains, je le vois comme lui. Soudain, le fétiche tombe à terre ; il se penche pour le ramasser, là, entre ses pieds, et... il a disparu. Impossible, malgré nos recherches, de le retrouver sur le sol battu, uni, sans fente. « Je suis mort, s'écrie-t-il ; le féticheur me l'a annoncé : « Gare à toi quand tu ne verras plus ton fétiche... » Il part cependant à la chasse. Le soir même, il était broyé par un éléphant. Hasard ? Que sais-je ! Oui, peut-être.

« Un Négrille me met un jour son fétiche entre les mains, une petite corne d'antilope : « Prends, me dit-il, et serre. » Je m'exécute. « Maintenant, je vais sortir de la case. Tant que je serai sorti, tu ne pourras ni sortir, ni lâcher le fétiche. » Il sort, et « malgré tous mes efforts, impossible de sortir, impossible d'ouvrir les mains. Simple suggestion, dira-t-on. Eh ! oui, je le veux bien ! »

Faisons simplement remarquer que le missionnaire était alors parfaitement éveillé et lucide, et qu'il ne nous semble pas être un « sujet » particulièrement apte aux expériences d'hypnotisme, dont il n'était au reste pas question. Un spectateur occasionnel peut, sans doute, se laisser abuser, mais pas un vieux broussard sur ses gardes et méfiant par instinct.

Hasard ! s'écrie le R. P. Trilles avec quelques exclamations qui plongent l'esprit dans la perplexité. Un catholique, en effet, se doit de repousser la magie en tant que pratique. Et c'était aller loin pour un missionnaire que de se prêter à une « expérience » de ce genre. Oui, hasard, opinion d'un seul homme, pensera le lecteur sceptique... Alors donnons immédiatement une autre scène vécue par Jean Perrigault ⁽⁵⁾ en plein pays bobo, à Koutiala.

Dans cette région, il existe des forgerons-sorciers qui jouissent d'un certain respect... mêlé

(5). *L'Enfer des Noirs*.

de terreur, car ils peuvent donner, à volonté, la guérison ou la mort...

En décembre 1931, M. Jean Perrigault est présenté à un féticheur par l'interprète de son escorte :

« Voilà, dis-je à l'homme à l'enclume, en lui remettant les objets du sacrifice (du piment, une noix de kola rouge et un coq rouge) ⁽⁶⁾ : j'ai des ennemis et je voudrais qu'ils me laissent en paix. Peux-tu ?... »

« Il mit à rougir son marteau, appela son aide et une vieille femme qui, lui ayant ceint la taille d'un linge blanc, entama une petite chanson.

« — C'est dix francs ! » me fit traduire le forgeron.

« Il les reçut.

« — Merci, et maintenant que tu as *donné à manger* au fétiche, il te sera très favorable... »

« L'aide maintint sur l'enclume la tête du coq qui se défendait et, d'un coup de son marteau rougi, le forgeron l'écrasa.

« — Si dans un mois, m'annonça-t-il, tous tes ennemis ne sont pas morts, et si tu n'as pas la paix complète ; tu n'auras qu'à revenir, mais je n'aurai pas à recommencer, parce que tu n'auras pas à revenir !... »

Et Jean Perrigault commente en ces termes cette séance de magie pour dix francs :

« Quel ne fut pas mon effroi quand, au moment de mon retour en France, j'appris deux morts : celles des deux hommes auxquels j'avais pensé devant la forge aux sortilèges, morts si imprévues, si singulières, que certains furent tentés de rechercher des explications tout autres que celles qu'imposait leur processus apparent...

« Coïncidences, n'est-ce pas ! Pardi ! Et c'est ce que je me répète avec force, non pour me soustraire aux remords illusoires d'un geste barbare auquel je n'aurais nullement consenti et à l'efficacité duquel je ne veux pas croire, mais parce que tout ce qu'il y a en moi de générosité innée et acquise s'insurge contre la seule conception d'un tel ordre de représailles. »

Hasard ! Coïncidences !

Le R. P. Trilles et Jean Perrigault tentent de rejeter l'effet de la magie pour calmer leur conscience. Mais les faits consignés n'en demeurent pas moins. Ne pouvant *expliquer* le pouvoir occulte, l'homme civilisé préfère le nier. Plus sceptique encore que saint Thomas, il veut douter de ce que ses yeux ont vu. Nous ne suivrons pas cette méthode.

On explique déjà pas mal de choses de la magie et de la sorcellerie par la science positive. Nous pensons qu'un jour viendra où la magie et les sciences positives feront meilleur ménage encore. Peut-être en respectant leur domaine respectif. C'est possible.

(6). *Le coq rouge* chez les Noirs correspond à la poule noire chez les Blancs de nos campagnes.

III

LA MAGIE AU SERVICE DES FÉTICHEURS-GUÉRISSEURS

Quelle est la cause des maladies chez les Noirs ?... d'après eux, bien entendu.

C'est, explique le R. P. Trilles, « soit un esprit ou un mâne malfaisant qui exerce son action nocive, soit les forces mystérieuses des choses ⁽⁷⁾. Chasser ces esprits au moyen d'esprits plus puissants, combattre ces forces par d'autres forces, écarter les influences nocives, voilà tout le rôle du médecin, *donc rôle magique d'abord*, naturel ensuite ».

Un autre missionnaire de confession différente, Henri Nicod, exprime un avis identique quant à la croyance de l'origine des maladies.

DES ENNEMIS REDOUTABLES : LES ÂMES DES MORTS ET DES VIVANTS

La magie africaine est basée en majeure partie sur le rôle de ces mânes malfaisants. Tous les voyageurs attentifs, les observateurs consciencieux sont d'accord sur ce point, quelles que soient les tribus africaines décrites. L'esprit des morts, la faculté de dédoublement de l'âme — même chez les êtres vivants — dominant les croyances des Noirs. (En passant, notons que l'on peut faire un curieux rapprochement entre deux races s'ignorent à peu près totalement les Jaunes et les Noirs. On sait que, dans la religion bouddhique, le « culte des ancêtres » est à l'honneur et qu'on doit toujours se garder d'irriter les âmes des parents décédés. Il y aurait, d'ailleurs, bien d'autres points de comparaison à établir entre le fétichisme africain et toutes les religions anciennes ou contemporaines de tout les points du globe. C'est là une des preuves de l'origine commune des religions en une religion primitive.)

Donc, les mânes malfaisants qui rôdent autour des Noirs vivants sont pourvoyeurs de

(7). Chez nous c'est le plus souvent un microbe ou un bacille scientifiquement découvert qui doit être combattu par d'autres cellules vivantes plus fortes que lui.

maladies et de calamités. Jean Perrigault appelle cette force mystérieuse le *niama* et donne quelques définitions curieuses puisées chez des hommes qui ont consacré de longues années de leur existence à l'étude des primitifs. Le R. P. Henry définit ainsi le *niama* chez les Bambaras « Une énergie, un fluide que possède tout homme, tout animal, tout être vivant et qui ne disparaît jamais, car même après la mort il continue d'exister. »



MOYEN-CONGO : Brazzaville.
Féticheur Baongo.

C'est l'Esprit du désincarné selon les spirites d'aujourd'hui. Le Père Henry précise : « Cette énergie, ce fluide, c'est l'envoyé, le messenger, l'émissaire de la haine, de la vengeance, de la justice, et il va là où le pousse une volonté, sa directrice et sa maîtresse, porter à tort ou à raison la malchance, la maladie, la mort. »

Cette définition est importante, car elle confirme l'avis précédemment donné par le R. P. Trilles ; or les deux hommes n'opérèrent pas dans le même coin de l'Afrique, mais à des milliers de kilomètres de distance. Cela permet d'affirmer que, malgré les coutumes locales fétichistes et les interprétations particulières des sorciers, il existe une base commune aux croyances

africaines. Peut-être, cette base commune pourrait-elle servir de point de départ à une étude qui tendrait à prouver qu'une seule et unique *religion* existait en Afrique aux temps reculés et presque légendaires de l'Empire du Dragon, et qu'elle était elle-même une branche de la religion primitive de l'homme quelle que soit sa couleur.

Chez les Cafres du Sud, dans le Kenya, le Tanganyka de l'Est, cette crainte de l'âme errante est aussi vive que dans l'Ouest de l'Afrique. Le fétichisme noir, pratiqué avec des rites à peine différents par des peuplades *qui ne possèdent plus actuellement de points communs ni de liaisons permanentes*, n'est, sans doute, que la fragmentation — plus ou moins déformée par des innovations individuelles — d'une ancienne religion noire qui couvrait jadis le continent africain.

Cette religion adaptée aux peuplades dites primitives dont il fallait frapper l'esprit pour leur inspirer le sens du bien et la crainte du mal, avait ses « armes » surnaturelles grâce à l'occultisme, autrement dit la magie. Les prêtres, c'est-à-dire les grands initiés noirs tenant leurs pouvoirs mystérieux du Créateur, ont eu des descendants qui, soit par atavisme, soit par initiation, ont perpétué des rites et des dons que nous considérons comme hétérodoxes, mais dont l'origine est indiscutablement religieuse. A l'heure actuelle, on peut donc considérer certains sorciers-féticheurs-guérisseurs noirs comme les détenteurs d'une parcelle des pouvoirs occultes extraordinaires détenus par les grands prêtres de la religion primitive universelle.

Intentionnellement, nous avons cité dans les chapitres précédents des témoignages montrant que nous ne considérons pas *tous* les féticheurs comme doués de dons supra-normaux ; « deux sur dix », dit un interprète... Ce n'est déjà pas mal. Deux hommes sur dix capables de capter des forces inconnues, cela vaut la peine que l'on se penche avec attention sur des phénomènes qui, certainement, recevront tôt ou tard une consécration scientifique. N'est-ce pas, à peu de chose près, la même proportion de réalité qui existe dans ceux qui se prétendent extra-lucides dans nos pays ?

Citées par Jean Perrigault, voici quelques autres définitions de ce *niama* qui tient une si grande place dans la magie africaine et qui la justifie en partie. D'après M. Monta, « le *niama* de l'ancêtre veille particulièrement au respect des décisions que cet ancêtre a prises et il frappe impitoyablement tous ceux qui les transgressent ».

Lucien Lévy-Brühl note, par ailleurs : « Si bon qu'ait été un mort de son vivant, les intentions de son âme, aussitôt après sa mort, sont toujours tournées vers le mal. Regrettant la société des siens, ne va-t-il pas essayer de les attirer à lui ? » Enfin, pour compléter ces aspects du *niama*, M. Labouret donne un antidote : « Le *niama* est susceptible d'être écarté par des sacrifices expiatoires, une purification et un traitement matériel approprié. »

Ces quelques citations indiquent déjà quelle place importante l'âme, dans ses manifestations occultes, tient dans la philosophie religieuse des Noirs.

Il est bon de préciser qu'un autre auteur, M. Henri Nicod ⁽⁸⁾, parle aussi de *Nyama*, dans son étude sur le Bas-Cameroun, mais non dans le sens proposé par Jean Perrigault. « *Nyama* » est présenté comme le Créateur qui habite en haut, par opposition à « *Nyinyi* », autre créateur qui habite en bas ; à *Nyama*, le ciel et le pouvoir de faire tomber la pluie. Le créateur, que les Noirs appellent de vingt noms différents, étant *Nyama*, les Noirs l'ont peut-être assimilé à cette force occulte qu'ils attachent à l'âme. De là à lui donner le même nom, il n'y avait qu'un pas que les Bobos ont allègrement franchi. Le seul indice, important pour nous, est de constater l'alliance des idées entre le *nyama* camerounien d'Henri Nicod, détenteur de la puissance suprême occulte, et le *niama* bas-guinéen de Perrigault qui situe le dédoublement de l'âme du vivant ou

(8). *La Vie mystérieuse de l'Afrique noire* (Payot, Paris)

du mort. Le nom identique, à signification légèrement déformée, chez des peuplades séparées par plus de mille cinq cents kilomètres de brousse, milite encore en faveur de notre thèse d'une religion noire jadis unique.

Le Noir est hanté par la croyance que les *niamas* l'entourent. Ainsi s'explique leur pratique intensive de la magie : ils ne peuvent s'attaquer à la *force invisible du niama* que par des moyens surnaturels pour le moins aussi mystérieux que le *niama* lui-même.

Plus loin, à titre documentaire, nous expliquerons l'abus des moyens soi-disant « magiques » alors qu'ils ne sont que sorcelleries dans les coutumes des Noirs, procédés qui provoquent de fâcheuses conséquences s'apparentant par certains côtés à la « justice de Dieu » de notre ère médiévale.

Maintenant que nous savons le rôle important que le *niama*, ou esprit, va jouer dans la vie des Noirs, examinons quelques aspects de la magie pratiquée par le féticheur-médecin.

LES ESPRITS MALFAISANTS VAINCUS

Dans des notes historiques qui ne laissent place à aucune fantaisie et sympathiques dans leur sécheresse, l'administrateur des colonies Albert Veistroffer a donné des précisions émouvantes sur l'action personnelle de Savorgnan de Brazza en Afrique Équatoriale Française. Ce pionnier du Congo, en narrant son action personnelle, et combien efficace, dans l'ombre de celui qui a offert à la France l'immense empire noir de l'Afrique centrale, n'offre au lecteur que des faits ; il constate sans chercher à approfondir, et sa sincérité n'en paraît que plus évidente. En 1885, il parcourt la brousse congolaise avec la mission de mettre fin aux sacrifices humains qui déciment les tribus noires autant que la maladie. Dans le Mayumbe, il trouve le cadavre d'une négresse qui a été brûlée vive par les chefs des M'Buku. Accompagné de deux soldats de son escorte, il se rend au village et prétend emmener le responsable de ce meurtre à Loango. La palabre tourne en bagarre et Albert Veistroffer reçoit dans le genou *une* balle tirée par un vieux fusil à silex ; le chef noir est abattu et, alors, commence une retraite pleine d'embûches dans la brousse. Une partie de l'escorte est massacrée ; notre compatriote se traîne avec peine. Les rescapés atteignent le village ami de Makola où ils attendent la colonne de renfort. Albert Veistroffer souffre de sa blessure qui s'envenime ; un féticheur noir demande à voir le genou, affirme (très certainement par un don de voyance) qu'il y a *deux* projectiles dans le genou et s'offre à les extraire... sans moyen chirurgical bien entendu. Laissons l'administrateur des Colonies raconter l'opération :

« ... Parmi des objets plus ou moins hétéroclites réunis dans un sac, il (le féticheur) choisit trois ou quatre calebasses de tailles différentes et trouées à leurs deux extrémités ; il m'explique qu'en appliquant une de ces ouvertures sur la blessure et en aspirant l'air par l'autre, les corps étrangers seraient extraits. L'aspect du féticheur, sa stature, la blancheur et la pureté de ses dents, tout en lui révélait l'individu sain ; je me soumis donc à ses pratiques qui..., à ma grande surprise, firent plus que de me soulager... Je lui fis seulement laver d'abord ses « instruments » à l'eau chaude ; j'avais grande hâte de le voir commencer, car je souffrais... Mais j'avais compté sans les démonstrations préalables indispensables pour se rendre favorables les fétiches... Il commença par assembler une vingtaine de jeunes femmes et d'enfants qui consacrèrent une bonne heure à se barbouiller la figure et tout le corps en rouge et à se tracer mutuellement des raies noires et blanches sur le visage ; tout ce monde s'accroupit dans un coin, ces importants préparatifs terminés. Quant au féticheur, après avoir touché des idoles de bois et des amulettes

et leur avoir parlé, il se mit en devoir de m' « opérer »... Ayant disposé près de moi deux calebasses « chirurgicales », il alla se placer au milieu de ses « assistants », où il se mit à mâcher une noix de kola, tandis qu'ils entonnaient à mi-voix une sorte de mélodie qu'ils accompagnaient en cadence du claquement de leurs mains. Puis, après avoir consciencieusement mâché sa noix, il en souffla les débris autour de lui ; il voulait même en envoyer sur mes plaies, afin, disait-il, d'en chasser les esprits ; je parvins, non sans peine, à l'en dissuader... Trois fois il renouvela ses incantations ; enfin, sortant du milieu enchanté, il vint à moi, prit l'une des calebasses et, la plaçant sur une blessure, il commença d'aspirer fortement ; il fit de même sur l'autre. Après une heure de patients efforts, je vis avec une surprise mêlée de joie réelle que, chaque fois qu'il soulevait le fruit vide, s'échappaient des caillots de sang, des débris d'étoffe et, finalement, deux morceaux de plomb qui, rapprochés, reconstituaient une balle *coupée en deux*. Cette extraction ne m'avait causé aucune souffrance ⁽⁹⁾. »

Nous avons lu cette relation à un docteur en médecine. Il a haussé les épaules..., non pas en signe d'incrédulité, mais pour signifier qu'il ne fallait pas tenter d'expliquer l'inexplicable. Il nous dit simplement — cet Esculape a vécu longtemps aux colonies : « J'ai déjà vu l'esprit réussir là où la matière avait échoué. »

Le R. P. Trilles, en examinant le rôle du féticheur-médecin, abonde dans le même sens, mais il indique un processus fort curieux. Pour le guérisseur noir, il s'agit avant tout de faire appel aux esprits forts pour chasser le mauvais esprit qui a occasionné la maladie ou la blessure. Si la maladie résiste aux influences mystérieuses, c'est qu'un autre sorcier s'est manifesté pour provoquer le mal sur l'intervention d'une tierce personne. Le féticheur sérieux a alors recours au miroir magique, tout comme Catherine de Médicis ou Cagliostro, pour découvrir le coupable qui doit venir se justifier devant le clan de la tribu ou du village. La culpabilité ou l'innocence du prévenu sera reconnue par les ordales ou le poison d'épreuve. L'influence malfaisante, décelée ou annihilée, le médecin-féticheur peut soigner le malade par des remèdes naturels avec de plus grandes chances de succès. Or, certaines plantes de la forêt tropicale possèdent des vertus médicinales puissantes encore ignorées des savants blancs.

Ce processus du médecin-féticheur sérieux est intéressant et confirmé par de nombreux autres voyageurs ; il démontre péremptoirement que le Noir considère la maladie, non comme un accident naturel, mais comme un sort jeté par une personne malveillante ou par une âme errante animée de sentiments hostiles. Cette croyance s'est affirmée (ce qui explique l'intervention de la magie pour combattre ces influences supra-normales en s'attaquant d'abord à la « cause » et non au mal proprement dit) puisqu'on trouve encore dans nos campagnes d'Europe cet état d'esprit. Comment peut-on, en effet, s'opposer à des influences impalpables, mystérieuses, autrement que par des moyens aussi impalpables et mystérieux, donc magiques ?

Les sceptiques répondront qu'en niant la croyance on élimine la magie et qu'il est vain de vouloir matérialiser l'une et l'autre. Nous rétorquerons que tous les peuples essaient de matérialiser des croyances, ne serait-ce que par la politique, qui — tout autant, sinon plus que la magie — spéculé sur des illusions.

Alors ne refusons pas aux uns ce que les autres cultivent avec tant de fureur ⁽¹⁰⁾.

(9). Albert VEISTROFFER, *Vingt ans de brousse africaine* (Valentin Bresle, éditeur, Lille).

(10). Il y aurait, d'ailleurs, un curieux parallèle à établir entre les manifestations de la magie africaine et la politique chez les civilisés ; on aboutirait à la même conclusion de psychose des foules, les unes animées par les âmes de leurs congénères vivants ou défunts, les autres par les *niamas* d'idéologues ou d'autres grandes idoles politiques... Le fétichisme est de tous les siècles et de tous les peuples.

Albert Veistroffer cite, sur cette question, d'autres avis concordants. Mgr Le Roy, par exemple, écrit dans sa *Religion des primitifs* : « Toujours dans cette partie de l'Afrique (Loango) suivons maintenant la consécration d'un « fétiche-vengeur ». Celui-là est directement influencé par une âme vivante, arrachée de force à un homme désigné et connu. *En cette matière nous n'avons vraiment plus affaire à de vaines et risibles superstitions.* » Dennett, dans *At the Back of the Black Man's mind*, est tout aussi affirmatif : « Quand on entre dans un bois avec le sorcier attaché au service d'un fétiche⁽¹¹⁾ de la vengeance..., le *kulo* (l'âme) de l'homme dont la vie a été sacrifiée se charge de tuer ceux qui ont fait telle ou telle chose que l'on dénonce. » L'évêque protestant Nassau, dans *Fetishism*, se montre aussi convaincu.

Les féticheurs noirs, pour que les esprits se manifestent, ont d'ailleurs besoin d'un décorum approprié qui crée l'ambiance propice... Malgré la souffrance de ses blessures au genou, Albert Veistroffer a dû attendre l'organisation de la mise en scène du féticheur-médecin de Makola, qui n'aurait pas tenté son « opération » sans cette captation des effluves bienveillants à son profit. Le tout est de savoir si l'extraction des balles aurait réussi sans la vingtaine de Noirs peints de rouge, de blanc et de noir, sans le mâchage de la noix de kola et sans les incantations ! Beaucoup répondront par l'affirmative. Ceux qui ont vécu en brousse secoueront la tête négativement ; ils spécifieront que si cette mise en scène ne sert qu'à donner l'assurance formelle de réussir, c'est-à-dire la foi dans l'opération entreprise, c'est déjà beaucoup. Or, chacun sait que le manque de confiance en soi-même est souvent cause de l'échec⁽¹²⁾...

LES FÉTICHEURS

Ainsi se justifient les costumes, les fétiches, et parfois les « spectacles » que les féticheurs jugent nécessaires pour l'accomplissement de leurs rites magiques.

Il s'agit, répétons-le, d'effrayer les esprits malveillants, de contraindre les *niamas* à s'enfuir sous l'effet d'une force mystérieuse plus puissante qu'eux ou de leur faire peur pour les obliger à abandonner la partie. Le costume de féticheur est donc, en général, une sorte d'épouvantail assez hideux. Mannequins surélevés se fixant sur les épaules des officiants pour leur donner l'apparence de géants ; masques effrayants, zébrés de blanc ou de rouge, et représentant des têtes d'animaux monstrueux, imaginaires ; plumes d'oiseaux ; queues d'éléphants (dont on fait des grands moulinets pour chasser les niantas, parce que l'éléphant est le plus puissant de tous les animaux) ; peaux et griffes de panthères (la panthère étant le plus féroce et le plus redoutable fauve de la forêt) ; crânes humains (censés conserver une âme bienveillante pour lutter contre une âme malveillante) ; enfin d'innombrables amulettes et fétiches divers auxquels le sorcier attribue des pouvoirs spéciaux, constituent l'essentiel des instruments opératoires du féticheur⁽¹³⁾. Il ne faut pas oublier le barbouillage en blanc, car le blanc, pour les Noirs, reflète la mort qui effraie les vivants et les *niamas*. Des danses étranges, des incantations marmonnées dans une langue archaïque que personne ne comprend⁽¹⁴⁾, des sacrifices d'animaux, — parfois

(11). « Fétiche est ici synonyme d' « envoûtement ».

(12). Toutes ces cérémonies font partie du rituel de projection et d'attirance bénéfique.

(13). On sait que dans les pays nordiques (Allemagne, Scandinavie) le hanap de guerre était formé d'une calotte crânienne dans laquelle devaient boire les guerriers.

(14). Les incantations magiques sont généralement prononcées dans une langue que les Européens et les Noirs ne comprennent pas malgré une connaissance approfondie des dialectes en usage dans la région. Un administrateur, linguiste distingué, a retenu quelques mots prononcés par un féticheur congo-

d'humains — des bûchers, une assistance souvent peinte d'arabesques qui sont des signes mystérieux, un tam-tam lancinant, des contorsions rituelles, tels sont les accessoires essentiels de la plupart des féticheurs, sorciers ou magistes.



DAHOMÉY. — Féticheuses à Quidah.

Un de nos amis, administrateur de brousse, assure que moins un féticheur possède de qualités supra-normales, plus il s'entoure de fétiches et de mise en scène. Dans ce cas, le sorcier croirait moins en lui qu'en la vertu magique des grigris qu'il accumule. Ne rejetons pas, à priori, lais sans pouvoir en traduire le sens. Quelques années plus tard, il fut surpris d'entendre les mêmes mots dans la bouche d'un féticheur de la Côte d'Ivoire. Or, les deux peuplades noires, sans parenté, utilisant des dialectes différents, n'avaient aucun contact. Doit-on admettre *une même origine* à ce langage ésotérique ? Ne serait-ce pas une preuve de l'unité de la religion noire à son origine ?

cette version. Nous avons sous les yeux la photographie du médecin-féticheur de Veistroffer. C'est un Noir barbu, de moyenne taille, assez dodu. Il est presque nu. Une sorte de coiffe blanche étroite est posée sur sa chevelure longue et indisciplinée. Une ceinture étroite lui entoure les reins et une peau de bête sauvage cache son sexe. C'est tout pour la vêtue. Des bracelets, des bagues, deux colliers qui retiennent de multiples fétiches complètent son rudimentaire accoutrement. Entourés d'idoles en bois sculpté, ses assistants font tam-tam pendant qu'à distance respectueuse d'autres Noirs admirent l'homme aux pouvoirs mystérieux. En somme, peu de décorum ; ce doit être un grand féticheur ; ... c'en est certainement un pour avoir réussi l'opération décrite plus haut.

Lorsqu'on parle de l'accoutrement des féticheurs, il convient donc de ne pas généraliser. Pour notre compte personnel, nous n'avons jamais vu de spécimen comme celui dont Albert Veistroffer nous offre l'image. Au contraire, souvent le sorcier est l'homme de la tribu qui possède la garde-robe la mieux fournie du village. Si tous ses déguisements ont une valeur symbolique, ils sont destinés également — n'en doutons pas — à frapper l'esprit de ses coreligionnaires. Le féticheur, soucieux de sa publicité, recherche volontiers à se distinguer de la foule de ses semblables. Plus une tradition initiatique s'éloigne de sa source, plus elle fait appel au décorum rituel et ainsi elle glisse vers le théâtre. Toutes les religions ont donné naissance au théâtre et au spectacle. Ainsi certains rythmes de tam-tam qui ont ritualisé des sacrifices humains rythment aujourd'hui les évolutions chorégraphiques de nos contemporains dans les boîtes de nuit. Quelles seront les conséquences de ces agitations rythmiques ? Retour aux origines sauvages... ? L'avenir nous le dira.

Ce sont donc ces hommes, presque nus ou au contraire surchargés d'oripeaux rituels, qui vont prendre en charge le malade pour essayer de le guérir et qui vont commencer le traitement par un vaste déploiement de moyens magiques destinés à lutter contre les esprits malfaisants causes de la maladie.

QUELQUES GUÉRISONS INEXPLICABLES

Lorsque les scènes rituelles sont terminées et que les mauvaises influences sont censées être écartées du malade, une autre scène se déroule, plus hallucinante, plus prodigieuse. Il s'agit de faire passer la maladie d'un être humain dans le corps d'un animal. Le R. P. Trilles la décrit succinctement :

Pour guérir les maladies, le médecin primitif a chanté d'abord son incantation, puis il l'a récitée et, enfin..., il a dansé jusqu'à ce que le danseur soit complètement épuisé. Parfois, à ce moment, a lieu le transfert de la fièvre du malade dans un animal ou un arbre ⁽¹⁵⁾. Cérémonie des plus étranges, où l'on voit, sous l'influence des passes magiques, le malade se calmer peu à peu, puis, après une sueur abondante, s'endormir doucement, tandis que l'animal tremble, gémit, puis se couche à terre et meurt souvent, agité par des frissons convulsifs d'abord, puis raidi soudain et tombant comme une masse. C'est, dans ce cas, ordinairement un cabri, souvent aussi le chien préféré du malade. » Le missionnaire du Saint-Esprit relate un cas précis de « transfert » de la maladie d'un être humain dans un végétal :

« ... Ainsi avons-nous vu opérer un féticheur fang. Un de nos catéchistes, Paul Nsoh, était atteint d'une fièvre algide, dite des bois, très grave. Quinine impuissante. Le féticheur le fit

(15). Méthode classique du transfert qui se pratique de nos jours en Europe.

transporter sous un arbre (*mpala*) à larges feuilles, puis exécuta les passes rituelles sur le malade d'abord, puis sur l'arbre. Bientôt les feuilles de celui-ci commencèrent à s'agiter, puis noircir et tomber. Sudation abondante du malade. Le lendemain il était guéri. »

Nous voici en face de réalisations très précises de la magie africaine : le passage d'une maladie grave d'un corps humain chargés d'oripeaux rituels, qui vont prendre en charge le malade pour essayer de le guérir et qui vont commencer le traitement par un vaste déploiement de moyens magiques destinés à lutter contre les esprits malfaisants causes de la maladie dans un végétal ou un animal, et la guérison définitive du malade. Si cette opération fétichiste ne réussit pas à chaque fois, elle donne un résultat positif dans la plupart des cas.

Voici un autre exemple parmi les plus incompréhensibles, constaté *de visu* et rapporté par des broussards dignes de foi, expérimentés dans l'art de différencier le féticheur aux pouvoirs surnaturels du féticheur-farceur. Cette fois l'expérience met aux prises deux êtres humains.

« Nous remontions la vallée de l'Ogoué, au Gabon, lorsque au cours d'une halte dans un village pahouin dans la région de Massanga, le guide-interprète nous demanda si nous voulions assister à « un grand palabre avec les esprits ». Bien entendu nous acceptâmes et fûmes agréés moyennant un cadeau assez modeste.

« En revenant de la chasse, au cours d'une chute malencontreuse, le fils du chef du village s'était cassé la jambe droite. Un mauvais rebouteux noir avait guéri le membre, mais de telle façon que la soudure mal faite maintenait la jambe dans une rigidité absolue. Ce garçon de dix-huit-vingt ans se montrait fort affecté de cette infirmité qui l'empêchait d'aller à la chasse et provoquait les quolibets des autres habitants (les Noirs sont féroces pour les infirmes). Son père, riche, possesseur de plusieurs femmes, avait décidé d'appeler un féticheur célèbre pour vaincre le mauvais esprit qui empêchait son fils d'articuler la jambe. Ce médecin-féticheur était venu de très loin — deux cents kilomètres, assura-t-on — et son déplacement était payé presque au poids de l'or. Après avoir longuement observé, palpé, promené sur la jambe malade un fétiche en bois ressemblant à une idole accroupie, le féticheur déclara qu'il pouvait guérir le fils du chef et lui rendre une jambe normale, mais il ne pouvait féticher qu'à la condition « de prendre la jambe d'un homme « sain et jeune de même taille que l'infirme ».

C'est surtout à partir de ce moment que l'histoire commença à nous passionner. Ouvrons une courte parenthèse :

Bien que l'esclavage soit aboli depuis longtemps dans les colonies africaines, que les occupants soient français, anglais, portugais, espagnols et même libériens ou éthiopiens, les roitelets noirs ont conservé, à un degré moindre mais conservé quand même, l'esclavage de leurs semblables. Comme il arrive souvent dans les pays primitifs, les idées généreuses des Blancs sont parfois mal accueillies des principaux intéressés. Aussi, la coutume demeure-t-elle vivace. Lorsqu'un nègre a commis un délit et s'avère trop pauvre pour payer l'amende infligée par l'aréopage du clan, il devient l'esclave de celui à qui il doit de l'argent et, cela, jusqu'au moment où il pourra se libérer. Or, esclave, il ne travaille pas pour lui, donc ne peut réunir la somme nécessaire à sa libération ; il reste donc esclave à peu près toute sa vie, sauf dans le cas où un membre de sa famille paie pour lui. Le cas est assez rare qu'un créancier d'une vie humaine affranchisse spontanément son débiteur ; il faut que l'esclave ait accompli un exploit extraordinaire ou sauvé la vie de son maître ou celle d'un membre de sa famille. Cet esclave ne s'enfuit pas ; il subit sa condition inférieure avec résignation... La justice est la justice... Son maître a droit de vie ou de mort sur lui, il peut le vendre et, parfois, l'offrir en sacrifice humain ou en appât pour les grandes chasses aux fauves... Mais continuons :

« Lorsque le féticheur, un Peul de l'Ossyéba, eut énoncé les conditions de la réussite de

l'opération, le chef du village se gratta la tête. Il n'avait pas d'esclave à lui et les primes qu'il offrit aux habitants du clan furent repoussées avec des moqueries. Un chasseur raconta qu'un village voisin possédait, parmi les esclaves, un Noir qui n'avait pas payé la « dot » de sa femme décédée brusquement pendant sa nuit de « noces ». Le soir même le marché était conclu. Le père de l'estropié avait payé la dot, plus une commission au propriétaire, et l'esclave était à lui. Le féticheur se déclara satisfait du sujet et prépara les accessoires de la grande séance qui devait se dérouler le lendemain après-midi.

« On commença par lier étroitement, l'un sur l'autre, l'infirmes et l'esclave. Les deux jambes droites furent littéralement « saucissonnées » après que deux longues entailles, allant du haut de la cuisse à la cheville, eussent été faites par le sorcier « de façon » que les deux sangs se mélangent ». Les patients demeurèrent presque dix-huit heures dans cette position, sans boire ni manger. Le lendemain, vers quinze heures, aidé du sorcier local, le féticheur peul transporta les corps sur la place, saupoudra les deux jambes d'une substance noirâtre assez épaisse préparée magiquement et enveloppa les deux membres dans d'immenses feuilles d'arbre de couleur vert clair. Tous les habitants du village faisaient cercle et regardaient attentivement. Le féticheur s'absenta, revint masqué, empanaché, emplumé, et alors commença la longue séance des incantations, des gestes mystérieux, des passes magiques sur les jambes des patients, des lentes promenades scandées autour des deux corps immobiles qui semblèrent se détendre peu à peu pour devenir complètement inertes, comme évanouis.

« Les heures parurent longues. A dix-sept heures trente la cérémonie se poursuivait encore. De temps en temps, le féticheur s'approchait des patients pour promener, sur le paquet de jambes, un grigri assez volumineux pendant à sa ceinture. Puis il reprenait sa danse saccadée sous les regards exorbités de deux à trois cents paires d'yeux qui ne perdaient pas un détail de ses gestes. Très visiblement, le féticheur se fatiguait ; on entendait sa respiration haletter sous son masque. Nous commençons à désespérer, l'expérience nous ayant appris qu'en certains cas le succès ne venait pas récompenser les efforts du magicien dès le premier essai. A dix-huit heures vingt, nous vîmes le féticheur agité de tremblements convulsifs ; il entra en transe... « la puissance des esprits daigne venir l'habiter », souffla un de nos compagnons. Comme poussé par une force invisible, le Peul marcha avec des petits pas d'automate vers les corps étendus ; il s'agenouilla, fit de longues passes avec son fétiche sur les jambes ; *les feuilles vertes qui entouraient les deux membres ficelés se mirent à sécher et prirent la teinte brune des feuilles mortes*. Alors il enleva précipitamment son espèce de mantille dont il cacha les membres. Une suite de mots s'échappa de ses lèvres (mots incompréhensibles et intraduisibles, nous dit-on par la suite). Puis il s'immobilisa et tomba raide à terre dans une sorte de catalepsie. Le silence était impressionnant. Nous n'osions pas respirer. Cela dura une bonne demi-heure.

« Tout à coup, à la même seconde précise, le féticheur et les deux patients remuèrent. L'homme de l'Ossyéba se mit à genoux, marmonna encore des incantations, puis, brusquement, découvrit les jambes. Les feuilles étaient entièrement recroquevillées, et sèches à casser. Les deux patients baignaient dans la sueur et réclamaient à boire. Fébrilement, le féticheur saisit une lame qui pendait à sa ceinture et trancha les liens qui retenaient les deux jambes. Engourdis, les Noirs essayèrent de remuer, sans y parvenir. Alors, le Peul prit dans ses mains la jambe du fils du chef et *la plia*. Celle de l'esclave était devenue raide. L'esprit maléfique était vaincu et le *niama* malveillant mis en déroute... tout au moins pour le fils du chef.

« Retrouvant un peu de force, le féticheur entama un petit pas d'allégresse et s'enfuit dans sa case. Les tam-tam commencèrent un chant joyeux. Les assistants vinrent tâter les membres ; pas d'erreur possible, la magie opératoire, sous nos yeux, venait de réaliser son miracle.

« Nous attendîmes deux jours dans le village pour surveiller une éventuelle « rechute » de l'ancien boiteux. Le fils du chef avait retrouvé son agilité et sa souplesse. L'esclave boitait de sa jambe raide. Sur notre intervention, le chef se décida à affranchir l'esclave désormais infirme et le féticheur peul reprit la route de son village lointain, nanti, pour prix de ses bons offices, de cinq bœufs, dix cabris, deux mille francs d'argent et une jeune négresse de quatorze ans. Les spécialistes se paient cher, même en brousse... »

Nous avons fait précéder cette narration d'un fait relaté par un missionnaire, non seulement pour montrer qu'il existe des témoins de ces scènes magiques, mais aussi pour indiquer certaines concordances dans les pratiques de féticheurs qui s'ignorent et qui sont séparés par de grandes distances de brousse. A la rigueur, le sceptique peut admettre l'expérience contée par le R. P. Trilles puisqu'il ne s'agit que de faire passer un état fiévreux d'un corps humain dans un animal ou dans un végétal ; mais comment expliquer le remplacement de l'ossature d'un membre malade par l'ossature d'un membre sain ? Comment, sinon par la magie ou la sorcellerie ? Le tout est de savoir à quelles forces célestes ou telluriques il est ainsi fait appel.

Des expériences de féticheurs dans le genre de celles que nous venons d'exposer peuvent se répéter, si l'on en croit les bavardages des Noirs.

Il est probable que si — dans le cas cité — le féticheur avait échoué, la séance eût été reprise le lendemain. Le miroir magique serait intervenu pour découvrir le coupable accusé d'avoir jeté un mauvais sort pour empêcher la réussite. Ce coupable aurait comparu devant le sorcier pour se justifier et se soumettre à l'épreuve du poison ; et lorsque son esprit malveillant — vrai ou faux — aurait été vaincu, on aurait recommencé l'expérience... Mais le miroir magique et l'épreuve du poison servent aussi à d'autres fins que la guérison des maladies (nous en parlerons plus loin).

Après ces épreuves retentissantes, les autres guérisons des médecins-féticheurs paraissent bien pâles !

Le R. P. Trilles décrit une autre expérience de guérison par le sacrifice, en ces termes :

« ... Une fois les chants terminés, le magicien négrille se fait apporter une poule, s'accroupit auprès du malade, prend la bête par les pattes et la regarde fixement. La bête s'agite, crie, puis s'endort très vite, par sommeil provoqué. Il la pose à terre, l'étend sur le dos, puis d'un seul coup de son coutelas la fend en deux, applique l'une des moitiés sur le front du malade et, avec l'autre, se barbouille de sang, lui-même d'abord, le malade ensuite. Il se relève, danse autour du patient, comme il l'a fait au commencement de la cérémonie, crache aux quatre coins cardinaux, puis vers le soleil, et s'éloigne enfin ... En principe, le malade doit être guéri. De fait (commotion nerveuse, passes magnétiques, insufflation, sommeil hypnotique), il l'est souvent. Mais il peut très bien arriver aussi qu'il ne le soit pas... ; quand un remède n'a pas réussi, on passe à un autre... jusqu'à ce que guérison ou mort s'ensuive... »

Après ces exemples de passage de la maladie dans des corps végétaux, animaux et humains, nous avons vu — an moins de l'extérieur — les principaux aspects de la magie des médecins-féticheurs. Il resterait à exposer la coutume des sacrifices humains destinés à vaincre les mauvais esprits qui menacent la vie de telle ou telle personnalité noire. Mais nous ne classerons pas cette opération dans les pratiques médicales des féticheurs, bien qu'en certains cas, cette transfusion... spirituelle de la vie ait obtenu des résultats positifs. Nous y reviendrons, par la suite, en exposant les séances de magie « noire » pratiquées par les féticheurs.

IV

LE FÉTICHEUR-MAGICIEN ET SES ORIGINES

Puisque nous commençons à avoir quelques aperçus sur les pouvoirs surnaturels des « féticheurs-sorciers-magiciens-guérisseurs » ⁽¹⁶⁾ de l'Afrique, il paraît opportun d'essayer d'expliquer la formation de cette caste redoutable. La dénomination « homme du culte », employée par le R. P. Trilles, va se justifier, quoi qu'en pensent les incrédules.

Au début de cet ouvrage, nous avons établi une distinction entre le véritable « féticheur-magicien » et le « féticheur-charlatan ». Ce dernier est souvent un rebouteux malin qui se pare de qualités dont il a entendu parler ou qu'il a vu pratiquer ; il règne par la terreur superstitieuse et ses pouvoirs réels sont souvent réduits à la connaissance des vertus thérapeutiques de quelques plantes équatoriales. Cette catégorie de faux féticheurs ne nous intéresse pas, bien qu'elle soit plus nombreuse que la catégorie des vrais initiés.

INITIATION DES CANDIDATS FÉTICHEURS

A vrai dire, on connaît très peu de chose sur les initiations des féticheurs-magiciens. La raison en est facile à comprendre ; les initiés, sous peine de mort, ne doivent pas révéler les secrets de leur apprentissage. Néanmoins, soit au cours de procès, soit par des bavardages sous l'effet du vin de palme, soit par confidences, quelques renseignements ont pu être glanés, recoupés, confrontés. Voici, par exemple, un article paru dans le magazine *Togo-Cameroun* d'avril-juillet 1935, qui donne d'intéressantes précisions sur les initiations de sorciers chez les Bafia et Yambassa du Cameroun méridional.

Après avoir expliqué sommairement l'origine « semi-bantoue » des Bafia et Yambassa, le narrateur anonyme note

... Leurs voisins les considèrent volontiers comme des sorciers et les accusent de posséder

(16). Nous conservons cette quadruple désignation ; en réalité il y a quatre fonctions, quatre grades bien différents.

de redoutables secrets qui se transmettent, dans le plus grand mystère, au sein de confréries fermées dont la principale serait celle de L'Iroumé (ou Eloumé).

L'Iroumé est, en réalité, une association de magiciens, guérisseurs et sorciers, qui se recrutent parmi les familles influentes et riches de la région. Ses rites rappellent ceux en usage dans la plupart des sociétés dites secrètes ; ils se déroulent surtout pendant la saison sèche qui est aussi l'époque choisie pour initier les nouveaux membres. Aux yeux des gens de l'Iroumé, les hommes peuvent se classer en trois catégories les étrangers à la confrérie, les futurs initiés et les initiés.



DAHOMÉY. — Féticheurs.

« Les novices sont agréés entre dix et quinze ans. Ils entrent dans L'Iroumé avec l'autorisation de leur père qui donne au chef de la confrérie un chien et fournit à l'adolescent la chèvre et les six poulets représentant sa première cotisation. Les candidats à l'initiation, ou *Nding*, sont conduits dans un abri couvert en feuilles de palmier, *Kélak iroumé*, comprenant une véranda et une chambre intérieure. Dans celle-ci se trouvent les remèdes, poisons, médicaments et poudres magiques dont l'emploi va être enseigné aux novices et aux initiés ; on y voit aussi des mirlitons taillés dans des os d'antilope, de panthère ou d'être humain... *Kpédé aroumé*, accessoires d'iroumé ; des cornes formées d'une calebasse, *Kpouédé*, de rhombes en bois, *djé aroumé*, mère d'iroumé ; des bâtons, taillés ou non, supportant de chaque côté de petits sacs en sparterie contenant des petits cailloux, *bégon iroumé*, fille d'iroumé ; des effigies humaines de tailles diverses (quinze à seize centimètres), *Kintchou* ; une figure en bois travaillé représentant de façon assez grossière un chien, *buiz iroumé* ; enfin des statues anthropomorphes d'aspect singulier, recouvertes d'écorce battue, pointillées en noir et rouge, ayant une tête pointue terminée par une touffe de poils de chèvre et portant la barbe.

« Ces différents objets sont successivement montrés aux initiés qui en apprennent l'usage.

Le prêtre chargé de leur éducation sacrifie au préalable un coq pour chacun d'eux. La tête de la volaille est tranchée ; avec les deux parties du cou, il frotte les yeux du novice afin qu'il voie désormais les secrets, *iroumé*. Cependant, comme il faut s'assurer une discrétion indispensable de sa part, on le menace de mort s'il révèle aux étrangers ce qu'il apprendra. Le *nding* jure qu'il restera muet et mord fortement une pierre sacrée qui lui est présentée, *gok éroumé*. L'instruction des initiés dure plusieurs années, car les propriétés des divers éléments utilisés ne leur sont indiquées que progressivement ; il existe, parmi eux, différentes classes dont le détail n'est pas encore connu. »

Le narrateur note que l'activité des membres de l'Iroumé a été limitée par l'intervention fréquente des tribunaux blancs qui ont eu, à diverses reprises, à juger des crimes commis par ses adhérents..., preuve que la discipline et les serments des initiés ne sont pas de vaines expressions.

Restons au Cameroun, mais changeons de tribu ; allons chez les Bombos.

Le vieux féticheur vénéré vient de mourir. Quel sera son successeur ? La compétition est âpre, car la place est bonne, par les cadeaux, par les ventes de fétiches, par la part de la chasse qui revient au sorcier pour avoir invoqué les esprits bienveillants ; la place est surtout bonne par l'influence personnelle dont bénéficie le féticheur. Cette influence est souvent supérieure à celle du chef, puisque aucun projet important n'est entrepris par le village ou la tribu sans l'avis du sorcier qui consulte les esprits à cet effet ; et un chef noir n'a jamais osé décider quelque chose sans l'avis du devin. Enfin, un féticheur n'est pas tenu d'être célibataire, sauf dans certaines tribus très rares.

La société secrète du village ou du clan bombo se réunit et décide de choisir, parmi ses initiés, celui qui paraît réunir les plus grandes capacités pour remplacer le féticheur défunt. Lorsque les membres ont discuté longuement des capacités de chacun, ils passent au vote secret. Celui qui a le plus de voix n'est pas encore sorcier, mais seulement candidat féticheur. Ses « frères » se saisissent de sa personne qu'ils enferment dans une case obscure sans fenêtre. L'aspirant féticheur reste ainsi prisonnier pendant cinq mois, sans recevoir de visites, sans sortir, sans voir la pleine lumière. La nuit, les anciens de la société secrète, en lui apportant une frugale nourriture, l'entretiennent de sages conseils, de conversations philosophiques ; ils lui parlent beaucoup des esprits, de l'au-delà. Parfois, ils l'effraient par des moyens divers. Il faut que le futur féticheur soit un sage et un homme fort. Ce n'est pas tout. La famille du féticheur décédé est rentrée dans le rang ; elle en éprouve de la déception et du ressentiment si l'on n'a pas choisi le successeur parmi les proches parents du défunt. Les électeurs du futur sorcier vont donc chercher dans cette famille une jeune Noire, vierge, mal disposée à l'égard du prisonnier, et l'obligent à cohabiter durant cinq mois avec le candidat magicien qui doit se garder de tout contact sexuel sous peine d'être évincé du tournoi. Il résistera aux provocations, aux agaceries, *pendant cinq mois, jour et nuit*. Les Bombos veulent un féticheur qui sache ne pas succomber aux vaines tentations charnelles. Le laps de temps écoulé, si la jeune fille est reconnue encore vierge, le candidat devient féticheur ⁽¹⁷⁾. Avouons qu'il l'a bien mérité. On pourra constater que cela correspond à l'épreuve dite de la Nubienne dans l'initiation aux mystères égyptiens.

(17). Dans cet ouvrage, nous nous efforçons de ne pas généraliser, car, en Afrique, comme en Europe, le meilleur voisine avec le pire. Nous n'affirmerons donc pas que *tous* les féticheurs noirs se recrutent suivant les méthodes camerouniennes, persuadés qu'au Cameroun même il existe des régions où le recrutement est moins rigoureux et plus sujet à caution. Nous devons donc envisager diverses formations de magiciens noirs dans d'autres pays africains.

Les exemples de l'Iroumé et des Bombos indiquent le souci de la sélection des féticheurs qui jouent un si grand rôle dans l'existence même des peuplades noires. Dans le premier cas, les initiés sont choisis parmi les familles notables riches et influentes. Dans le second exemple, après l'initiation à la secte secrète qui possède déjà une discipline assez stricte, les épreuves de la solitude et de la chasteté permettent une sélection peu ordinaire... Si nous ajoutons que les féticheurs ne sont pas seulement des sorciers, des magiciens, des guérisseurs, mais aussi des conseillers, parfois des conteurs charmants du folklore clanique, des herboriseurs de première force, souvent des juges de bon sens, nous constatons que les véritables féticheurs révèlent souvent des hommes très supérieurs à leurs congénères.

Au Gabon et au Congo, on m'a présenté des féticheurs, sorciers de père en fils « depuis la nuit des temps ». Je ne sais pas si le fait d'être le fils de son père implique des dons innés de magicien à l'abri de tout soupçon. En tout cas, c'est de cette façon héréditaire que se transmet dans nos campagnes le « pouvoir » du rebouteux... Dans certains clans krous du Libéria, le féticheur choisit, ou achète, un jeune garçon qui lui paraît intelligent, pour en faire son assistant ; il l'initie peu à peu aux mystères de son art afin qu'il lui succède lorsqu'il mourra. Bien souvent des parents paient une grosse somme au féticheur pour que leur fils devienne assistant-initié ; certains sorciers peu scrupuleux répudient régulièrement le néophyte pour en prendre un autre et toucher une autre somme..., car il ne rend pas les cadeaux en même temps que le fils, le tribut étant considéré comme le paiement de l'apprentissage.

Sur les initiations des féticheurs, Henri Nicod n'est pas prolix, mais Émile Cailliet donne des détails résumés d'une relation du R. P. Trilles : « Comme dernière épreuve, *un cadavre humain*, femme, captif ou enfant volé, est lié à l'apprenti sorcier poitrine contre poitrine, tête contre tête, bouche contre bouche⁽¹⁸⁾, et les deux corps sont descendus avec précaution au fond d'une fosse recouverte ensuite de branchages. Pendant trois jours entiers le néophyte reste dans cette position ; il arrive qu'il devienne fou avant l'expiration du délai. Puis se succèdent, pour lui, trois journées d'épreuves au cours desquelles, dans sa case, mais toujours lié au cadavre qui maintenant se putréfie, il ne peut manger et boire qu'en se servant de la main droite du mort. L'épreuve ayant pris fin au bout de six jours... (Après l'exécution d'une danse sacrée)... on lui apporte le mort. Avec le couteau des initiations, il détache le poignet et, prenant la main du cadavre, exécute une nouvelle danse. Cette main est mise ensuite à sécher ; et il s'en servira désormais pour certaines opérations magiques. Ce sera un puissant fétiche. »

Jean Perrigault rapporte que, chez les Sénoufos, un lieutenant de marsouins est rentré aveugle d'un bois sacré où se déroulait une initiation..., ce qui explique la raison pour laquelle nous avons si peu de renseignements exacts sur les initiations des féticheurs. Les Blancs, malgré leur scepticisme et leur incrédulité, ne tiennent pas à ... tenter le diable. Notons que certains auteurs font allusion assez souvent à des femmes sorcières (nettement malfaisantes) et, parfois, à des femmes-féticheuses ou « prêtresses ». Nous savons qu'il existe de rares sectes secrètes de femmes noires, excessivement fermées. Nous ne possédons aucun renseignement sévèrement contrôlé sur ces mystérieuses associations, ce qui montre que l'Afrique est encore une grande inconnue. A notre point de vue, les sorcières que nous avons vues en A. O. F. et en A. E. F. ne sont que des espèces de viragos, la plupart du temps cannibales, s'apparentant à nos « jeteuses de sort » campagnardes ; et encore, nous n'en sommes pas sûrs ! Nous pensons plutôt qu'il s'agit de femmes particulièrement méchantes, *ou avides de chair humaine*, qui spéculent sur la superstition des Noirs pour se tailler une place privilégiée à bon marché, en perpétrant des

(18). On reconnaît là les cérémonies occidentales de résurrection avec lesquelles il y a de curieuses analogies qui dépassent la simple coïncidence.

actes qui sèment la terreur, *surtout dans les villages dépourvus de vrais féticheurs*. Jean Perrigault paraît être de cet avis en parlant des sorcières bobos Nan et Gota, fâcheux produits de la fausse magie ou plutôt de la superstition que l'on veut confondre avec la magie. Notons que *toutes* les femmes noires sorcières, vues ou signalées, sont vieilles, laides et, sans exception, malveillantes et cruelles.

« Pourquoi, avons-nous demandé au féticheur Dzô, cette mauvaise réputation reste-t-elle attachée aux femmes sorcières ?

— Parce que, nous a répondu l'homme noir, seuls les mauvais esprits habitent ces femmes », et, hochant la tête doucement, il a ajouté : « Il ne peut en être autrement puisque ce sont des femmes ! »

Nous ne commenterons ⁽¹⁹⁾ pas cette appréciation d'un grand féticheur, dont nous avons esquissé la curieuse figure dans un roman de brousse ⁽²⁰⁾ : revenons à la formation des magiciens noirs.

PRÉDESTINATION ET APPRENTISSAGE

Émile Cailliet, professeur adjoint à l'Université de Pensylvanie, a fait de curieux rapprochements sur la formation générale des sorciers ⁽²¹⁾. Il établit une troublante analogie entre la formation des magiciens nègres et celle des magiciens de l'antiquité et de toutes les peuplades primitives du monde. Bien que, chez les Bafia, Yambassa et Bombos, nous assistions à un long apprentissage, à une initiation poussée *chez des personnes de choix*, E. Cailliet semble plutôt n'admettre la culture du mystérieux *que chez des individus prédisposés*. Il note : « ... Les Pythies de l'Oracle de Delphes se recrutent, selon Plutarque, parmi les femmes ignorantes de l'endroit, filles de pauvres laboureurs, sans art ni expérience ; il semble que, chez elles, l'instruction serait préjudiciable aux manifestations de clairvoyance, qui marqueront leur extase. » De très nombreux auteurs, comme C. de Vesme, E. Durkheim, L. Lévy-Brühl, Raoul Allier, etc., se sont penchés sur ces problèmes pour tenter d'expliquer ce qui paraît être encore, pour certains, du domaine du fantastique et de la divagation mentale. D'après les écrivains cités par Cailliet, la plupart des hommes aux pouvoirs supra-normaux se distinguent dès leur naissance par des dons spéciaux. E. Bozzano remarque que « chez les Zoulous (Noirs de l'Afrique du

Sud), les Esquimaux, les Samoyèdes, les sorciers, médecins, sont choisis dans la classe qui, en Europe, fournit les meilleurs sujets hypnotiques, c'est-à-dire les jeunes gens psychopathiques, ou nerveux, ou hystériques, ou même épileptiques ». Et Durkheim semble abonder dans le même sens, avec une légère variante, spécifiant que le futur magicien « peut avoir été désigné d'avance par sa naissance et par les participations qu'elle implique, puisque dans ces sociétés un homme est véritablement la même chose que ses ancêtres et qu'il est même parfois tel ou tel ancêtre réincarné ». Cette thèse justifie donc ce que nous écrivions plus haut, à savoir que certains féticheurs choisissent eux-mêmes leur successeur parmi leurs proches parents. Aussi, fort justement, Émile Cailliet en déduit-il : « Les magiciens peuvent alors constituer une race comme ces sorciers lobaskas ou « découvreurs de criminels » en Abyssinie (Afrique Orientale) qui jouissent « d'un don merveilleux semblant appartenir en propre à une certaine tribu,

(19). Anecdote déjà contée par l'auteur dans son ouvrage *Visions impériales* (B. Arthaud, éditeur).

(20). *Olo*, du même auteur (Éditions du Dauphin).

(21). *Prohibition de l'Occulte* (Presses universitaires de France).

ou mieux à une race spéciale, dont les membres se répandent dans tout le pays ». Grâce à ces précisions importantes, nous comprenons plus aisément l'emprise vraiment extraordinaire des féticheurs-magiciens sur l'immense masse de deux cent millions de Noirs répartis tant sur le continent africain que parmi les descendants d'esclaves, répandus à travers le monde.

L'ÉGLISE MAGIQUE UNIVERSELLE ?

Ouvrir une polémique avec le professeur Charles Richet sur l'origine du pouvoir médiumnique dépasserait le cadre de cet ouvrage. Nous ne faisons ici qu'apporter des témoignages et constater des faits. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de Durkheim lorsqu'il affirme qu'il n'existe pas d'Église magique.

Il y avait certainement, à une époque très reculée, une religion magique universelle, puisque les Chaldéens étaient renommés pour leur sorcellerie et que, partout chez les peuples primitifs du nouveau et des anciens continents, la pratique de la magie était reconnue de tradition ancestrale. Cette religion universelle était basée sur la magie et les pouvoirs supra-normaux de la plupart de ses prêtres. *A très peu de chose près, les rites magiques et les miracles étaient et sont encore les mêmes en Afrique, en Australie, en Océanie, chez les Indiens, au Thibet, etc.*

Certainement il n'y a pas là qu'un hasard.

*
* *

Nous avons vu dans les chapitres précédents l'influence dominante, chez les Noirs, des *niamas* ou esprits. Il est évident que la puissance du féticheur est en relation directe avec sa facilité à invoquer les esprits ou à se mettre en communication avec eux pour bénéficier de leur protection ou de leur aide. La préparation des féticheurs, c'est-à-dire leur initiation ou leur apprentissage, réserve une grande place à ces invocations. L. Lévy-Brühl écrit : « Il s'agit de faire participer les candidats à des *réalités mystiques*, de les mettre en communication avec certains esprits. Le pouvoir du sorcier... ne lui vient-il pas du privilège qu'il possède d'entrer en relation, quand il lui plaît, *par des moyens dont il a le secret*, avec des forces occultes dont le *vulgaire des hommes ne sait que subir l'action* ? Donc, point de doute sur la fin poursuivie par des pratiques dont se compose l'initiation commune des jeunes gens de la tribu. Ce sont des opérations magiques ayant pour objet de mettre les novices dans l'état d'extase, d'inconscience, de *mort*, indispensable pour qu'ils participent à la réalité mystique essentielle de la tribu, à leurs totems et à leurs ancêtres. Une fois cette participation réalisée, les novices sont des membres « parfaits » de la tribu, dont les secrets leur ont été révélés. A partir de ce moment, ces « hommes complets » sont dépositaires de ce que le groupe social a de plus précieux, et le sentiment de leur responsabilité ne les quitte plus. »

Cette citation est importante, car elle explique l'essentiel de la raison d'être des magiciens-féticheurs. Il ne s'agit pas seulement de guérir ou de prophétiser par des états physiques spéciaux ; il convient, en outre, d'acquérir la haute science pour pénétrer, à sa volonté, dans le domaine refusé au commun des mortels. A un certain moment, il doit se produire une sorte de mort mystique, indiquant que l'initié rompt avec les contingences terrestres pour entrer dans une autre vie, c'est-à-dire dans le monde fréquenté par les esprits. Il y a « mort apparente et nou-

velle naissance », spécifie Émile Cailliet qui est aussi frappé par une analogie entre ce rite des magiciens et certaines cérémonies d'ordination. Influence ou réminiscence de l'Église magique universelle qui a propagé ses rites à toutes les religions connues, y compris le christianisme ?

Chez les Bombos camerouniens, le candidat disparaît pendant cinq mois de la vie normale pour vivre avec les esprits et les pensées... Symbole de la disparition... et de la nouvelle vie !... Dans le Bas-Congo, raconte Émile Cailliet, « le candidat disparaît dans l'enclos des sorciers ; on le dit mort, parti pour le monde des esprits. Il reviendra longtemps après, ayant appris un nouveau langage et reçu un nouveau nom, affectant de traiter toute chose avec surprise 'comme un homme qui arriverait d'un autre monde ». Ainsi se confirme par des pratiques presque identiques l'existence d'une Église magique universelle, puisque les principes sont presque rigoureusement les mêmes du fétichisme africain au catholicisme en passant par les rites religieux de peuplades qui s'ignorent.

Voici d'autres exemples venant d'Australie ⁽²²⁾ :

« Dans les tribus du Nord de l'Australie centrale, on ne permet aucun repos aux candidats pendant leur initiation ; mais on les fait se fatiguer jusqu'à l'hébètement par des marches et des stations debout. Aucun mets, aucune boisson ne sont autorisés. Quand l'état d'étourdissement atteint son paroxysme, on peut dire que les esprits (*iruntarinia*) qui président à l'initiation les tuent et les font renaître ensuite ⁽²³⁾. »

Voici, d'après des auteurs britanniques, l'interprétation de cette cérémonie mystique :

« A la pointe du jour, un des *iruntarinia* vient à l'entrée de la caverne et trouve le candidat endormi, il le frappe d'une lance invisible qui lui perce le cœur par derrière, traverse la langue en y faisant un grand trou, et ressort par la bouche. Une seconde lance perce la tête d'une oreille à l'autre ; la victime tombe morte et elle est aussitôt emportée dans les profondeurs de la caverne qui est le séjour des esprits... Là, l'*iruntarinia* enlève tous les organes internes du corps du candidat et les remplace par d'autres tout neufs... Il revient alors à la vie dans un état de folie... Pendant plusieurs jours, le candidat reste plus ou moins étrange dans sa tenue et dans sa conduite, jusqu'à ce que, un matin, on remarque qu'il a peint une large bande par le travers du haut de son nez avec du charbon en poudre et de la graisse. Tous les signes de folie ont alors disparu et l'on sait qu'un nouveau *medicineman* (féticheur-guérisseur) a été admis. »

Nous avons vu, chez les Ashantis du Nigéria, un candidat à l'initiation dans son septième jour d'état hypnotique, les yeux brillants comme des braises, apparemment à moitié fou. Au Soudan, dans la région de Bamako, un élève d'une secte secrète de magiciens hurlait en se convulsant à terre dans une sorte de délire provoqué par l'absorption d'une boisson sacrée « pour chasser du corps les appétits et les pensées impurs et devenir un autre homme », nous dit le féticheur.

Mais les lecteurs croient-ils en la vision directe du narrateur ? Alors recherchons d'autres témoignages puisés aux sources les plus diverses et embrassant divers pays.

Émile Cailliet cite en bloc. Le Père de Charlevoix, en Amérique du Nord, affirme que les sorciers peaux-rouges n'atteignent à des facultés spéciales qu'après des jeûnes, des mortifications, des ascèses longues et périlleuses. Le docteur Huot rapporte des récits qui dépassent les limites de l'entendement au sujet des enfants bandos (Oubangni-Afrique) destinés à la sorcellerie ; on produit chez eux un état amnésique qui se prolonge pendant toute la période d'initiation « afin de les faire renaître à une nouvelle vie ; » il faut qu'ils oublient le passé ! Le R. P. Rusillon

(22). LÉVY-BRÜHL, SPENCER ET GILLEN, cités par Émile Cailliet.

(23). Épreuve de la terre dans le cabinet de réflexion dans les initiations maçonniques.

décrit les initiations à la magie chez les Malgaches, inspirées des mêmes principes. En parlant du noviciat des devins d'Araucanie, Echevarria précise l'état de perpétuelle chasteté, de long et pénible apprentissage interrompu par diverses cérémonies marquant les degrés de l'initiation des candidats. Le Père Lafitan nous apprend que, chez les Caraïbes, le novice doit passer dix ans chez un magicien avant d'être seulement admis aux épreuves. Ne rejoignons-nous pas les épreuves-mortifications, jeûnes, etc. ..., des prêtres catholiques, tibétains, etc. ...

Les citations pourraient être multipliées à l'infini pour démontrer péremptoirement que le « métier » de vrai féticheur nécessite un long, coûteux et parfois périlleux apprentissage.

Un jour, à M'Gana, au Gabon, nous avons demandé la cause de la mort d'un jeune homme que l'on enterrait *la nuit*, fait singulier pour les coutumes locales. On ne nous a pas répondu. Seul l'interprète a pu savoir, et encore dans une relation de bouche à oreille, la cause de ce décès. La tête du défunt n'avait pas résisté aux « enseignements » du féticheur et à l'absorption de boissons magiques qui doivent dépersonnaliser le candidat ; il était devenu fou. Alors, comme il divaguait à haute voix sur les mystères enseignés, on avait cru bon de le clore dans un mutisme définitif en lui faisant absorber une boisson magique plus nocive. On l'enterrait la nuit « pour que les esprits qui commençaient à habiter son corps ne voient pas clair et ne puissent aller habiter les têtes des profanes » (*sic*).

Ainsi, les quelques scènes de magie décrites précédemment peuvent désormais apparaître non plus comme des fantasmagories, mais comme les matérialisations de forces occultes détenuës par des hommes détenteurs de secrets de magie que les savants officiels des pays civilisés ne cherchent pas à percer, mais que les voyageurs aux confessions diverses ne cherchent plus à nier *parce qu'ils ont vu*.

CROIRE OU NE PAS CROIRE AU FÉTICHEUR-MAGICIEN ?

Si à la lecture de ces témoignages, certains hochent la tête, nous les prions de méditer la petite anecdote suivante. Nous nous trouvions dans un village peul au Bas-Soudan, trois Blancs, l'interprète et trois notables noirs dont un ancien tirailleur de troupes coloniales. Nous faisons bavarder nos aimables hôtes qui nous racontaient maintes histoires extraordinaires de féticheurs dont nous établissions une moyenne de véracité, connaissant l'esprit des Noirs épris de merveilleux. Un de nos camarades, résolument incrédule et manifestement de mauvaise foi, ricanait. Énervé par ce scepticisme, l'ancien tirailleur demanda :

« Pourquoi ti crois pas au féticheur ? »

— Je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois. »

Le chef sourit en entendant cette réponse. Il se leva, saisit la torche fumeuse et l'écrasa contre le sol. Nous étions plongés dans l'obscurité la plus complète. Tout à coup nous entendîmes un bruit de giffe. L'incrédule s'exclama :

« Quel est le salaud qui... »

— C'est moi, mon ami, ti mets pas colère ! dit le notable en allumant une autre torche à la flamme de mon briquet. Ti crois que ce que ti vois. Ti pas vu la claque ; ti l'as sentie. Crois-ti que ti l'as reçue ? »

Tout le monde eut l'esprit de rire. Le chef reprit sa place et conclut :

« La claque dans la nuit, ci toute l'histoire du fétiche ; ti ne vois pas, mais ti constates... »

L'humour nègre est parfois impayable et... démonstratif !

Au début de cet ouvrage, nous avons fait nos réserves sur la valeur réelle des fétiches. Nous croyons davantage au pouvoir occulte personnel des féticheurs-magiciens qu'aux influences bénéfiques ou maléfiques des grigris, amulettes et fétiches. Toutes les religions ont besoin de mise en scène pour dominer et diriger les foules. Cette mise en scène constitue le Rituel. Du reste, le théâtre est né des cérémonies religieuses. Quel que soit notre avis particulier sur la question, le chapitre consacré aux féticheurs ne serait pas complet si nous ne schématisions pas quelques accessoires pris au sérieux par beaucoup et qui, après tout, ont peut-être des raisons pour cela. Pour Émile Cailliet, la magie réside en partie « dans la transmission d'une force émanant tantôt de corps bruts (pierres sacrées), tantôt de plantes ou d'animaux (éléments utilisés dans la confection des amulettes), tantôt d'un homme ». C'est un point de vue qui se défend si l'on se souvient de la corne du chasseur disparue en présence du R. P. Trilles et l'exemple de la ceinture aphrodisiaque de Kissbi. Encore une fois, nous avons été trop échaudés par les fétiches fabriqués en série par des Noirs travaillant à la chaîne pour le féticheur ; mais ce sentiment personnel ne nous empêche pas de nous incliner devant certains faits. Relatons deux manifestations dont le lecteur déduira ce que bon lui semblera.

Une famille parisienne de cinq enfants habitait avenue de Clichy — il y a trente ans — et, depuis quatre années, les catastrophes se multipliaient dans ce foyer de sept personnes. Maladies graves, fractures, mort d'un enfant d'une chute malheureuse dans l'escalier, envoi dans un sanatorium d'une fillette, bref cette famille unie, honnête, travailleuse, se lamentait sous l'effet d'un destin par trop malveillant. La maman se cassa le bras en tombant d'une chaise ; le médecin habituel de la famille n'étant pas chez lui, une voisine alla chez un autre Esculape qui se trouvait être un ancien médecin colonial. Il soigna la malade et fut bientôt au courant de la cascade de malheurs qui s'abattait sur le foyer. Le brave homme s'intéressa à cette misère en faux col et tout à coup demanda : « D'où viennent ces deux masques et ce fétiche accrochés au mur de votre salle à manger ? » On lui expliqua qu'un oncle, administrateur colonial, avait envoyé, jadis, ces souvenirs du Dahomey. Le toubib s'enquit de la contrée et examina les objets. Il devint très attentif. Le fétiche, qui n'avait qu'un œil de verre, semblait-il, le retint longuement. Il demanda à l'emporter. Il revint le soir même et déclara que l'œil n'était pas en verre, mais un œil d'oiseau nocturne pétrifié et rendu imputrescible par une substance magique. Vraisemblablement utilisé pour des scènes de magie malveillante, d'après lui, le fétiche continuait à dispenser ses effluves maléfiques. Le médecin insista tant que, cédant à ses prières, le père mit immédiatement au feu le fétiche et les masques.

Dès ce jour, la série des malheurs familiaux cessa. La fillette rentra du préventorium complètement guérie, le bras de la maman se remit au mieux. La malchance était vaincue. Le père, accablé par la guigne dans son travail, trouva une place intéressante dans une usine de province et demeura en constants rapports avec son toubib « contre-féticheur » occasionnel.

Le deuxième exemple est plus dramatique. Un de mes camarades travaillait au Congo-Océan en A. E. F. ; sa femme souffrait des yeux. Un féticheur lui remit — ou vendit, je ne sais — un talisman lui assurant que, tant qu'elle le porterait sur elle, elle n'aurait rien à craindre, mais qu'elle perdrait la vue le jour où elle s'en séparerait. quinze jours après le contact de cette amulette suspendue à un collier, la femme abandonnait ses lunettes. Sept années passèrent et le grigri — un petit sachet — demeurait fidèlement retenu au cou par une chaîne en or ; les yeux étaient magnifiques de santé. Un jour, en sortant de sa douche bi-quotidienne, elle voulut reprendre son fétiche... Disparu, introuvable ; volé ou égaré ! Le féticheur était mort et son remplaçant ne connaissait pas la vertu Magique pour les yeux. Quelques mois après, mon camarade

rentrait en France avec sa femme devenue complètement aveugle malgré plusieurs interventions chirurgicales.

Sans croire à l'efficacité absolue du fétiche-amulette, nous ne nous moquons pas des Personnes qui croient aux effluves magiques bienveillants d'un objet préparé actuellement *aurisé par des procédés magiques et traditionnels* et non fabriqué en série par des commerçants spéculant sur la crédulité publique. On ne fait pas des fétiches et du fétichisme en série et sur commande et n'importe comment. Certains éléments peuvent empêcher la réalisation magique ; une ambiance mystique est souvent indispensable pour la réussite des Projets d'un magicien noir. Des radiations émanant d'incrédules ou de personnes étrangères à la race peuvent contrarier certaines expériences. Par amusement, nous cherchions à acquérir un fétiche ayant des propriétés un peu particulières ; divers féticheurs ont refusé de se livrer à leur fabrication en notre présence, car « notre odeur (on sait que les Noirs disent que les Blancs sentent la mort) contrariait les esprits qui devaient se manifester en l'occurrence ». Il y a aussi des saisons, des lunes qui ne sont pas propices (Mi l'astrologie est une science inconnue des Noirs sous ce nom, Certains féticheurs interprètent souvent la position des astres) ; de même il convient de s'éloigner de certaines plantes ou arbres réputés malveillants. La présence des femmes est souvent écartée lorsqu'il s'agit de magie bienveillante et sollicitée dans le cas contraire. La présence de femmes ayant leurs règles est recherchée lorsqu'il est question de magie opérative maléfique (Dahomey, Guinée). Ce ne sont pas des lois générales et voici un cas précis qui nous est cité par Émile Cailliet d'après C. de Vesmes gênées par la présence « ... Des opérations magiques sont gênées par la présence d'étrangers ou même par celle d'objets leur appartenant et dont les propriétés mystiques viennent sans doute contrarier les manifestations particulières à une société donnée. Dans l'isthme de Panama, Wafer appelle en consultation des magiciens pour obtenir des nouvelles de vaisseaux attendus. Les « pavanis » multiplient à huis clos leurs efforts bruyants, mais sans résultats. Finalement, ils pensent que la bonne marche des pratiques occultes est compromise par la présence d'étrangers dans la maison. Ces derniers sortis, de nouveaux efforts restent vains. Les magiciens remarquent alors que des vêtements appartenant aux Blancs sont demeurés suspendus à un porte-manteau ; ils les jettent dehors avec humeur et, de fait, *peu après, l'Esprit répond à leurs invocations*.

L'auteur en profite pour conclure avec juste raison qu'il ne faut pas s'étonner si les Blancs colonisateurs trouvèrent leurs pires adversaires dans la classe des magiciens et les résistances les plus tenaces dans les milieux où ces pratiques sont demeurées vivaces. C'est ce qui explique la grande difficulté des Blancs à pénétrer les secrets des magiciens-féticheurs, qu'ils soient d'Afrique, d'Amérique, d'Asie ou d'Océanie. On tolère parfois l'étranger blanc, mais on ne le renseigne jamais comme il aimerait l'être ; les initiés sont jaloux des secrets qui font leur puissance et les non-initiés superstitieux craignent trop un châtiment quelconque pour se permettre de divulguer les mystères qu'ils ont réussi à percer ou à deviner.

LA DÉPERSONNALISATION NATURELLE ET ARTIFICIELLE?

Pour terminer cette vue d'ensemble sur l'art des féticheurs-magiciens-sorciers, disons quelques mots, non en psychologue mais en narrateur, de l'état de transe qui, dans la plupart des cas, permet les communications avec les esprits et favorise — ou déchaîne — les influences magiques.

Dans le domaine des féticheurs-magiciens, la question s'est souvent posée de savoir si l'état

de transe se manifeste de façon naturelle ou sous l'influence d'une drogue ou d'une herbe magique. Il semble que l'autosuggestion soit telle chez certaines personnes nerveuses et hyper-nerveuses, ou prédestinées, qu'un état de transe puisse se déclencher par des moyens... naturels si l'on peut dire. Dans ce cas, la tension nerveuse est si grande, si aiguë, que le magicien ressent une dépression physique intense surtout lorsque cet état pousse le sorcier dans la fièvre des danses rituelles. Un féticheur ne saurait, sans grave danger pour sa santé, répéter souvent ce dédoublement de l'être que les Noirs appellent « la marche dans l'autre monde ». Si nous avons vu des Blancs entrer dans un état de transe calme par leur propre volonté, avouons n'avoir pas assisté au même phénomène chez les Noirs, dont les trances sont généralement agitées ou tumultueuses ⁽²⁴⁾. Les féticheurs africains emploient, neuf fois sur dix, et souvent à l'insu des spectateurs, des drogues ou des herbes propices à l'anéantissement de l'être matériel au profit de l'être surnaturel devenant le vrai magicien opératoire. Ils se défendent de cette pratique, mais avant une séance de fétichisme, il est assez aisé de remarquer le mouvement continu de leurs mâchoires à croire que la mode du chewing-gum sévit aussi dans la brousse. Nous avons surpris un féticheur congolais introduisant dans sa bouche, deux heures avant un tam-tam de sacrifice pour la guérison d'un chef, une noix de kola séchée. Nous insistons sur le mot « séchée », car ce fruit extrait d'un coffre paraissait avoir subi une longue préparation magique si nous nous référons à l'aspect verdâtre de la noix, généralement brun-noir dans son état naturel. Nous ne pûmes avoir aucun renseignement, mais nous savions déjà que d'autres féticheurs utilisaient des plantes préparées avec des formules magiques pour faciliter l'hypnose ou les trances.

Pour indiquer que nous devons être sur la bonne voie en supposant l'intervention de moyens plus ou moins magiques pour provoquer l'état de transe des féticheurs noirs, nous invoquerons des exemples pris dans diverses civilisations et chez des peuples différents ⁽²⁵⁾. Les Pythies de l'Oracle de Delphes sombraient dans le délire prophétique sous l'influence de vapeurs émanant du sol et ne revenaient à l'état normal qu'après plusieurs jours ; certaines mouraient après cette épreuve. Il est reconnu que les Pythies entraient aussi dans l'état de transe après mastication de feuilles de laurier. Hérodote assure que les Scythes ne prophétisaient que dans l'ivresse provoquée par les vapeurs répandues par certaines graines de chanvre sur des pierres rougies au feu. Au Turkestan, le chanvre indien (hachich) renforcé par la muscarine (alcaloïde du muchamore) est employé à des fins divinatoires dans les rites chamanistiques du Kamchatka. Au temps de la civilisation inca, la coca a certainement été utilisée dans les collèges sacerdotaux péruviens « pour aider à l'émersion des facultés supranormales des prêtres de la classe des hanse qui parlaient à la divinité et expliquaient les oracles au peuple ». Le pituri australien (solanée enivrante) est mâché ou réduit en fumée pour les mêmes fins que la kola. Dans l'ancien Mexique, les indigènes se plongeaient dans un état de rêves hypnotiques en mangeant des graines d'ololihuqui, tandis que les Indiens zaparos, de l'Équateur, préparaient une boisson d'épreuve à base de huanto pour leurs apprentis sorciers « qui reviendront du pays des songes avec des renseignements précieux ». Les mêmes utilisent l'ayahuasca qui permet de communiquer avec les âmes des morts et les esprits de la nature ; les sorciers zaparos l'additionnent de yafé pour les pratiques de sorcellerie médicale. Lorsqu'un sorcier zaparo se rend auprès d'un malade, ce qui a toujours lieu la nuit, il ne manque pas de prendre la boisson..., mais à doses

(24). Il n'y a rien de comparable entre l'état de transe de certains médiums blancs et l'état de transe observé chez les féticheurs noirs. La médiumnité du Blanc dure quelques secondes, parfois quelques minutes. Des magiciens noirs demeurent souvent plusieurs heures dans un état de transe fébrile qui donne l'impression d'une crise d'épilepsie.

(25). M. ROUHIER, *les Plantes divinatoires*.

successives et non massives. C'est ainsi que, dans son sommeil, il arrive à connaître la maladie que les esprits lui révèlent ». Des tribus indiennes vénèrent le peyotl, plante métagénomigène utilisée par les magiciens ; » une heure ou deux après l'ingestion de peyotl, on assiste à une série de visions kaléidoscopiques et de scènes les plus merveilleuses et les plus complexes ; l'ivresse visuelle se complique parfois d'étranges interventions sensorielles qui déconcertent. » Arrêtons là cette énumération schématique de plantes aux vertus magiques que connaissent certainement les féticheurs noirs qui en gardent jalousement le secret. Le mystère qui entoure la magie des Noirs n'a pas encore permis aux Blancs de connaître les plantes africaines qui aident à l'état de transe des sorciers. Pourtant M. Landrin, dans sa thèse *De l'iboga à l'ibogaïne*, décrit comment, en Afrique, « le yohimbe ⁽²⁶⁾ et l'iboga absorbés à l'état naturel ou en infusion, déterminent une folie épileptique avec paroles à sens prophétique » ⁽²⁷⁾.



OUBANGHI-CHARI : DOMÉTÉ (à 60 km de Banghi).
Féticheur préparant une macération de plante
dans de l'eau chaude dont il se servira pour asperger une malade.

Ainsi, peu à peu, se précise l'état de féticheur-magicien-sorcier. Grâce à des moyens magiques transmis par l'initiation et la tradition, à des plantes rares, peut-être à des fétiches, il s'évade de son écorce charnelle pour entrer en communication avec les esprits puissants. Il converse avec eux, leur pose des questions, reçoit des réponses et, souvent une délégation de leurs pou-

(26). L'Yohimbe est maintenant un aphrodisiaque pharmaceutique d'usage courant en France.

(27). Faisons un curieux rapprochement avec un exemple plus proche de nous : Les réalisations de dépersonnalisation de l'individu paraissent entrées dans le stade opératoire en Europe si nous nous en rapportons au journal italien *Il Quotidiano* (janvier 1949). D'après cet organe, les services de police soviétiques emploient un produit, l'*actédron*, qui attaque le système nerveux et annihile toute volonté de l'individu. Grâce à ce philtre, l'inculpé s'accuse en public de tout ce qui lui est dicté à l'avance (Procès de Moscou, inculpation de Mgr Mindszenti, etc., où tous les prévenus se reconnaissent coupables). Par l'Est, la magie « noire » opératoire pénètre dans les mœurs judiciaires.

voirs surnaturels grâce auxquels il peut accomplir des miracles comme ceux que nous avons déjà vus. Pendant le temps de son évasion terrestre, il devient, en quelque sorte, un dieu intermittent avec toute la puissance inhérente à l'idée de dieu. Il peut guérir, tuer et prophétiser. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail de prophéties de magiciens noirs suivies de réalisations. Dans ce domaine, notre imagination pourrait se donner libre cours, mais elle serait encore en dessous de la réalité. Il suffit d'ouvrir les nombreuses relations de voyages d'explorateurs, de missionnaires religieux, de fonctionnaires, pour s'apercevoir que la descendance des prophètes bibliques n'est pas encore éteinte. Un froid réaliste connue Livingstone n'a pu s'empêcher de relater des prophéties de féticheurs dont il a constaté les réalisations.

LE FÉTICHISME EST UNE RELIGION

Après ce que nous venons de lire, la question se pose avec acuité de savoir si un féticheur est un petit dieu et si le fétichisme est une religion organisée.

Nous répondrons qu'un *vrai* féticheur, ayant subi une longue initiation, étant nourri de sages conseils et de philosophie, ayant appris le détachement des choses matérielles, des plaisirs sensuels, mettant sa science magique au service du bien, un tel féticheur est assurément un être d'une autre essence qu'un simple mortel. Il est à mi-chemin entre la terre et la vérité infinie.

Mais, dans beaucoup de cas, même un *vrai* féticheur n'est qu'un homme et, malheureusement, un homme encore entouré de préjugés et de coutumes que nous qualifions de barbares et que, lui, jugera naturels, puisqu'il vit dans un milieu aux usages adaptés à une autre façon de vivre. La morale d'un Blanc différant totalement de la morale d'un Noir, il est difficile de juger impartialement la question. Et puis, il est des féticheurs comme des hommes de toutes les corporations : il y en a des bons et des mauvais, des compétents et des incompétents, des désintéressés et des cupides. Les uns sont parvenus à la situation enviée uniquement par leur esprit et par leurs qualités, les autres — moins savants — sont arrivés grâce à de louches combinaisons de sociétés secrètes ⁽²⁸⁾ ou par le « piston » d'un roitelet puissant. Dans ces conditions il est difficile de se prononcer avec certitude sur la généralité d'une prêtrise. « Un sur cinq » est vrai féticheur, dit un témoin au début de cet ouvrage. Disons un sur vingt-cinq pour situer notre sentiment personnel. A la décharge de certains *minus habens* du fétichisme, précisons que l'influence du féticheur est si grande que les Noirs croient qu'il a le pouvoir de tout résoudre, de répondre à tout. Donc, sous peine de perdre sa réputation et la considération dont il jouit, le féticheur se voit dans l'obligation de faire quelque chose, de trouver une solution, même dans les cas les plus stupides qui lui sont soumis. De là, quelquefois, à provoquer une disparition pour éluder un cas embarrassant, il n'y a qu'un pas souvent vite franchi par les féticheurs ayant une réputation à défendre. En résumé, ne demandons pas plus au féticheur qu'il ne peut en faire.

Le fétichisme est-il une religion ? Nous répondons par l'affirmative sans hésiter, malgré l'opposition quasi unanime des écrivains sur les peuplades primitives. Le fétichisme est une religion à dieu unique qui est l'*Esprit*. Pour les initiés les représentations sculptées ou peintes sont des points dans lesquels se « condensent » les forces psychiques et magiques. Ceci est analogiquement vrai pour toutes les religions qui ont toutes leur symbolisme représentatif. Si les rites diffèrent un peu, il y a parallélisme évident entre les religions fétichistes ou non, parce que toutes ont la même origine puisée dans l'Église magique universelle. Nous avons donné quel-

(28). On sait combien nos civilisations occidentales répugnent à de telles pratiques.

ques aperçus de ce parallélisme, nous pourrions continuer par les messes de vœux et d'actions de grâce similaires aux séances du féticheur pour repousser l'esprit malveillant et provoquer l'intervention de l'esprit bienveillant. Mais nous n'en finirions pas. Le fétichisme est la décadence d'une religion qui a perdu son unité depuis la disparition de l'Empire du Dragon qui régnait jadis sur le continent africain tout entier. La forêt a coupé les anciennes grandes voies impériales ; le peuple noir s'est fragmenté malgré l'invasion de l'Ouest par l'Est. Des peuplades de plusieurs millions d'habitants n'ont plus de contacts directs et permanents. L'Église magique noire qui assurait son emprise sur l'Afrique ne possède plus d'unité de direction. Mais ses branches disjointes conservent dans ses pratiques, son rituel et son symbolisme, autant de traditions que de préfigurations. Ses évêques et ses vicaires, isolés, ont perpétué la tradition comme ils ont pu, avec les moyens dont ils disposaient et avec les déformations inhérentes au manque de commandement unique. N'ayant plus la forte armature de l'antiquité, l'Église magique noire s'effrite et offre des brèches vulnérables aux religions organisées : le catholicisme, le protestantisme, l'islamisme et même l'adventisme du septième jour qui, eux, possèdent les bases d'une organisation sociale et civique — surtout l'islamisme — manquant au fétichisme.

En Amérique du Sud et en Amérique du Nord, pays où proliférèrent les premiers contingents d'esclaves arrachés aux côtes africaines, on a remarqué un phénomène assez caractéristique. Le fétichisme étant, chez nombre de Noirs, une « nourriture » aussi indispensable que le manioc ou le mil, les anciens esclaves se sont mêlés aux spectacles fétichistes des autochtones, faute de féticheurs de leur race. Les métissages avec les Indiens aidant, l'interpénétration est devenue plus grande et les sorciers et féticheurs des Amériques ont vu leurs groupes de fidèles se grossir de Noirs qui retrouvaient, à très peu de chose près, les pratiques rituelles des magiciens africains. Ce mélange des Noirs et des Rouges indique assez clairement l'existence de pratiques religieuses communes qui ne peuvent être que l'expression d'une Église Magique universelle.

*
* *

Fétichisme, féticheurs, sont autre chose que des expressions donnant matière à des plaisanteries ou à des haussements d'épaules. Nous nous trouvons en face d'une Église magique décadente et de descendants de prêtres-magiciens qui ont perdu, pour la plupart, les notions d'un rite jadis unique. Non seulement d'un rite, mais aussi de pratiques magiques destinées à transformer le prêtre en dieu vivant parmi les mortels, *dont le but était de punir et de récompenser immédiatement et non dans l'autre monde*. On prêchait alors par l'exemple immédiat. Tel était le but de l'Église magique à l'origine des temps. Les pouvoirs surnaturels des grands initiés se prolongent chez les descendants des premiers prêtres, mais à un degré qui décroît sans cesse avec les générations qui s'éteignent, faute de la rigidité d'une tradition. C'est pourquoi nous nous efforçons de recueillir leurs manifestations étranges encore très mal connues et toujours controversées par les sceptiques. L'Afrique est et demeure mystérieuse malgré la pénétration progressive des Blancs. Le Noir se confie difficilement, encore sous la défensive provoquée par l'insatiabilité des négriers et la crainte des féticheurs. Pour le comprendre, il ne suffit pas de l'examiner hâtivement, il faut forcer sa confiance en vivant à son contact. C'est pourquoi les missionnaires nous apportent tant de précieux renseignements sur les Noirs qu'ils mettent parfois vingt ou trente ans à réunir. Or, ces Pères chrétiens, tout en n'aboutissant pas aux mêmes conclusions que nous, n'ont pas hésité à considérer les féticheurs autrement que comme des pyllés habiles ou des charlatans.

Henri Bergson disait dans une société psychique de Londres, en 1913 : « J'admire le courage qu'il vous a fallu... pour lutter contre les préventions d'une bonne partie du public et pour braver la raillerie, qui fait peur aux plus vaillants... Comment s'expliquent les préventions qu'on a eues contre les sciences psychiques et que beaucoup conservent encore ?... »

Alors, sans nous décourager, continuons notre exploration dans la magie africaine.

V

DÉDOUBLEMENTS. ALLIANCES AVEC DES ANIMAUX

Il existe une coutume noire assez généralisée dans les coins les plus divers de l'Afrique qui est « l'échange du sang ». Cette coutume s'appelle encore le mariage du sang, l'amitié du sang ou la fraternité du sang. Des chefs noirs, entre eux ou avec des Blancs, désirent sceller une alliance ou une reconnaissance ; ils se piquent l'avant-bras avec un couteau, pratiquent de la même manière sur le membre de leur allié et rapprochent les deux plaies. Le sang se mélange ; désormais rien ne peut trahir la bonne harmonie entre les deux hommes qui se doivent assistance et secours en n'importe quelle occasion.

Cette coutume du « mariage du sang » n'est plus inoffensive lorsque la magie des Noirs s'en mêle. Elle devient un pacte, non seulement entre les individus, mais parfois entre individus et animaux. Histoire de loup-garou semblable à celle de la métempsychose prétendant que l'âme d'un mort méchant s'est réincarnée dans un loup ? Il y a coïncidence avec les cas de lycanthropie que nous allons conter ⁽²⁹⁾.

Un important troupeau de chèvres, appartenant à un colon congolais chez lequel nous étions en visite, était régulièrement visité, la nuit, par un lion solitaire. Chaque matin, deux ou trois bêtes étaient broyées malgré les pièges et une surveillance que le propriétaire avait renforcée. Fort en colère de ces rapt répétés, le colon résolut de se mettre lui-même à l'affût et nous invita. Lorsque sa décision fut connue, le contremaître pahouin secoua négativement la tête et expliqua qu'il ne fallait pas tuer le fauve, mais l'effrayer pour qu'il ne revienne pas. Pressé de questions, il entra dans les détails. Le lion évitait les pièges avec la sûreté d'un trappeur, « donc ce n'était pas un lion normal, *il était le frère du féticheur d'un village voisin* ». Chaque fois que la bête rôdait dans la contrée, son frère humain était agité par une fièvre extraordinaire, *le sang parlait*. Une fois, des chasseurs prirent la piste du fauve et le pourchassèrent de longues heures. Le féticheur, pendant toute cette chasse, fut saisi par une sorte de délire, tourna comme un fou dans sa case et ne s'apaisa qu'après l'abandon de la poursuite par les chasseurs. Précisons que,

(29). Il existerait encore de nos jours en Europe des cas de lycanthropie, mais ce n'est pas notre sujet.

même à plusieurs mois d'intervalle, un Noir reconnaît parfaitement un fauve qu'il n'a aperçu qu'une seule fois. Il ne fallait donc pas toucher au lion sous peine d'atteindre le féticheur dont l'esprit se vengerait certainement de celui qui causerait sa perte.

Nous avons appris alors que, pour accroître leur force, leur souplesse ou d'autres facultés, les féticheurs noirs contractaient une alliance, le plus souvent « spirituelle » et non sanguine, avec une bête ; panthère pour foudroyer rapidement leurs ennemis : lion pour dominer leurs semblables ; hyène pour voir la nuit, etc... Généralement, le féticheur ordonne de capturer des petits du fauve, contracte l'alliance par l'échange de sang (cette fois suivant un rite magique) et relâche le bébé dans la forêt. Beaucoup de féticheurs reculent devant cette pratique magique, car si le fauve est blessé ou tué, le « *frère humain* » est aussi tué ou blessé. Il n'y a que la mort par vieillesse qui n'atteint pas son double » ; elle se contente de lui retirer la qualité acquise par l'échange de sang. Par la suite, et dans les autres coins de l'Afrique, je devais entendre des histoires d'alliances qui ne nécessitaient pas obligatoirement l'échange de sang, mais simplement l'apport à l'être humain d'une partie de la « garde-robe » (poils par exemple) de la bête. En d'autres cas, les plus nombreux, il suffit que le féticheur « transmette sa volonté » à l'animal pour que l'alliance soit réalisée.



OUBANGHI-CHARI : DOMÉTÉ.

Féticheur aspergeant une malade à l'aide d'une macération de plantes dans de l'eau chaude.

Le colon, qui n'ignorait pas l'importance sociale des croyances des Noirs qu'il occupait, se montra assez indécis. S'il était accusé d'avoir causé la mort du féticheur, un sorcier ferait sûrement fétiche contre lui et cela risquait de lui amener des complications avec son personnel. Nous sachant assez mauvais fusil, il nous demanda, puisque nous n'étions que de passage, si nous acceptions d'avaliser le coup de feu mortel, au cas où nous réussirions notre affût. Nous

ne pouvions pas refuser. La nuit venue, nous prîmes nos carabines et nous partîmes vers la clairière-pâturage. Le lion ne vint qu'à l'aube pointante. Au premier coup, bien touché au défaut de l'épaule, il tomba sur place comme foudroyé. Comme convenu, nous appuyions aussi sur la gâchette. Cinq Noirs accoururent et nous attribuèrent des lauriers que nous ne méritions pas. Le soir même, nous apprenions que le féticheur « frère » était mort subitement la nuit. Dès le lendemain matin, à l'aube, nous quittâmes le colon et nos porteurs nous regardèrent d'un drôle d'œil...

Les anecdotes sur les « alliances » sont nombreuses mais assez difficiles à authentifier, toujours à cause de cette débordante imagination des Noirs qui confond, de bonne foi souvent, le rêve avec la réalité. Nous sommes donc très circonspects dans la sélection des faits que nous offrons au lecteur, puisque nous n'avons pas eu la satisfaction d'enregistrer des observations personnelles. Le sergent Lorette m'a raconté qu'au Congo un féticheur de M'Bimi, ayant fait alliance de sang avec un jeune boa, souffrait atrocement de l'estomac — à en éprouver des syncopes — chaque fois que le reptile avalait un singe ou une antilope qu'il avait du mal à digérer. Une autre fois, un féticheur de grand renom allié à un gorille sentit son bras droit devenir inerte. Le Noir interrogea magiquement ses fétiches et dépêcha une équipe de chasseurs vers un coin de la forêt où son « frère » animal, blessé, geignait douloureusement, immobilisé, le bras pris sous un poids énorme ; il fallait libérer le cynocéphale sans lui faire de mal pour soulager le féticheur. A l'endroit précisément indiqué, un arbre immense, miné par les ramifications d'une termitière, s'était abattu et un singe monumental, surpris par la chute, n'essayait même plus de lutter pour se dégager le bras. L'arbre fut déplacé sous la direction du sergent Lorette, bachelier curieux épris d'aventure, et le cyno, sans songer à remercier ses sauveteurs, s'en alla dodelinant sa carcasse et en laissant traîner son bras meurtri. Le féticheur ne retrouva l'élasticité de son bras que deux mois après... Le gorille devait être guéri.

E. Cailliet expose que personne ne manifesta le moindre étonnement, à Saint-Louis du Sénégal, lorsqu'une sorcière vint déposer une plainte devant le *cadi* pour... tentative de meurtre. Un Noir ayant blessé un chat d'un coup de poignard au-dessus de l'œil, elle exhibait une blessure identique et en demandait réparation à la justice française.

Sur ces alliances entre individus et bêtes, nous pourrions écrire un volume d'exemples puisés aux sources les plus diverses. Cela n'ajouterait rien à ce que nous venons d'exposer, à savoir que le magicien *ressent* effectivement ce que ressent la bête. Nous avons essayé de savoir si la bête ressentait ce qu'éprouve son frère humain. Réponses affirmatives mais non contrôlables. Un ingénieur français qui travailla longtemps dans la brousse à des travaux ferroviaires, connaissait un sorcier de mauvaise réputation qui se vantait d'être allié à un léopard ayant à son actif plusieurs égorgements de Noirs et rôdant toujours autour de ses chantiers. Lorsque le féticheur mourut, jamais on ne revit le fauve. Honnêtement, c'est tout ce que nous pouvons affirmer sur la réciprocité des sensations à propos des alliances du sang. Malheureusement, toutes ces alliances n'ont pas des buts « d'amélioration » de qualité. Le sadisme, la lubricité sont parfois les mobiles de ces dualités. Tel féticheur fait alliance avec son chat... pour être caressé par les femmes. Cailliet nous dit qu'au Gabon, d'après l'explorateur du Chaillou, le neveu d'un grand sorcier « se changea en léopard » ; avide de sang, il mit en pièces deux serviteurs. Arrêté et accusé, il rechercha une excuse dans le renversement des rôles : « C'est pour s'être changé en léopard qu'il est devenu avide de sang. »

Ici, nous tombons dans une interprétation que nous n'épousons pas. Certains esprits éminents épris de la chose magique chez les peuplades primitives affirment que les féticheurs-sorciers ont le pouvoir de se changer en animaux... et ils citent de exemples... Nous n'irons pas

jusque-là ; de tous les coloniaux que nous avons interrogés à ce sujet, *pas un seul* n'a pu nous donner une précision ou un témoignage de la chose vue. Lorsqu'un féticheur, ou un Noir d'une société secrète ayant subi des pratiques magiques, se targue de pouvoir se transformer en animal déterminé, il faut voir, non pas un imposteur, mais un véritable dédoublement de ses facultés sensorielles grâce à une « alliance ». On peut admettre, l'efficacité magique étant poussée à un tel point, que l'être humain et la bête « alliés » demeurent en constante communication télépathique. Si l'être est saisi par des appétits malsains qu'il ne peut pas commettre, ses désirs sont transmis à la bête qui les assouvit. Pendant l'opération — parfois des meurtres — l'homme tombe dans un état d'hypnose qui lui fait assister à la scène non en témoin, mais en acteur. Revenu à l'état de veille normal, il est persuadé que c'est lui qui a commis l'action et il la décrit avec tant de soins que les gens *qui ont vu vraiment* sont persuadés que l'homme s'était changé en bête. Nous sommes arrivés à cette conclusion après de longues discussions entre habitués de la brousse et surtout après avoir écouté un fonctionnaire civil du Togo qui eut à juger un cas étrange.

En plein jour, dans un village sans féticheur, un orang entra dans une case, viola une fillette sous l'œil épouvanté des femmes — le mari était parti à la pêche, — puis lui broya la gorge d'un coup de gueule et repartit dans sa forêt. La société secrète du village voisin, distant de cinq kilomètres, de notoriété publique était alliée aux grands singes. Dans un délire public, un des membres de cette secte s'accusa du forfait. Il y eut enquête administrative. *L'homme-singe* *décrivit minutieusement la scène que les témoins du drame confirmèrent point par point*. Cinquante témoins assurèrent que l'accusé Konkomba n'avait pas quitté le village ; il avait plu, la piste était détrempeée et coupée. Un missionnaire, effectuant une tournée, confirma les dires des Togolais. Le chef du district ne savait plus quoi penser ; l'un s'accusait, les autres avaient vu le gorille. Croire à l'homme-singe choquait ses convictions langues, mais la famille de la victime réclamait la punition du coupable qui ne cherchait pas à se disculper et le village menaçait d'organiser une expédition punitive si l'administration ne sévissait pas (le métier d'administrateur de brousse manque parfois de simplicité). L'homme-singe fut transféré au chef-lieu où le toubib le déclara fou..., solution élégante de concilier tout le monde..., puisque les fous sont respectés par les Noirs qui les considèrent habités par les esprits. Mais, si à son tour le lecteur ne craint pas de devenir fou, il peut méditer sur ce dédoublement de l'être humain.

Les alliances de sang magiques provoquent d'autres abus et favorisent le cannibalisme. On sacrifie et l'on mange un enfant, une jeune fille, parce que les forces d'un vieux chef déclinent et que le sang jeune lui redonnera des forces pour faire reculer la mort... Ce sont les excès de la magie dont nous parlerons par la suite. On nous a signalé un cas assez peu connu des échanges de sang magiques, dont nous avons pu effectuer deux recoupements, l'un, par un fonctionnaire américain du Libéria, l'autre par un négociant métis qui ne se connaissent d'ailleurs pas. Il s'agit d'une alliance entre deux êtres humains se pratiquant chez les Noirs libériens mandingues métissés de Peuls. Nous manquons de précisions sur la pratique de l'échange de sang. L'un prétend que le mélange sanguin s'opère par une ouverture d'une veine du poignet, l'autre par le prélèvement, sur le bras, d'un morceau de chair attenant à la peau (environ un centimètre carré) que les « alliés » échangent en se greffant mutuellement l'extrait humain de leur « frère » au moyen d'un emplâtre magique. Ainsi, les deux êtres séparés par des centaines ou des milliers de kilomètres demeurent en constante liaison, grâce à une sorte de télégraphie morse employée par le tam-tam pour transmettre des messages à travers la forêt. Il suffit que, sur la partie greffée, un des alliés lance un message à l'aide d'une pointe de bois ou de fer, pour que son « correspondant » éprouve des picotements sur la partie greffée et comprenne le message envoyé d'une lointaine

contrée. Il paraît que cette pratique est très peu répandue et essentiellement employée par les membres des sociétés secrètes pour appeler à l'aide, signaler un « traître » ou un transfuge et, au besoin, pour faire perpétrer une « exécution » dont les coupables réels demeurent évidemment impunissables.

Il existe aussi des alliances entre êtres humains par les boissons magiques qui n'ont plus le mérite de la nouveauté depuis Mithridate. Deux Noirs bondjos qui contractent fraternité doivent chaque jour mâcher une herbe magique. Le jour où l'un d'eux faillit à son devoir, son « frère » cesse de sucer sa plante qui est devenue une nécessité pour l'organisme ; l'autre ne tarde pas à mourir d'épuisement « tandis que celui qui a provoqué la mort continue à vivre, rendu plus puissant et plus fort par la vie qu'il a retirée à son frère défaillant ». Ajoutons qu'il ne peut décider cette exécution qu'après l'avis des anciens du clan ou de la société secrète ; l'infraction de cette règle peut être punie de mort par empoisonnement. Cette pratique ne nous étonne pas outre mesure ; car nous pensons que nous sommes en présence d'un simple oas d'envoûtement mutuel.

Ces alliances ne sont pas seulement des incarnations ou des dédoublements individuels. Il se peut que le totem classique soit un animal et, alors, les Noirs du clan prétendent avoir un peu de ce fauve en eux. Jean Perrigault raconte qu'à Bobo-Dioulasso, des Blancs portaient un lion qui venait d'être tué par des Blancs. « Sur le passage du roi des animaux, cent Noirs se voilèrent le visage dont le tabou était le lion. Le soir, deux boys ne prirent pas leur service. On alla les voir dans leurs cases, Ils étaient couchés avec la fièvre. Quand ils revinrent, guéris, quatre jours plus tard, chacun dit à son maître blanc : « Moi y en a vu passer l'autre jour le cadavre du lion mon père. Alors moi y en a gagné beaucoup malade. » De son côté, Marcel Sauvage décrit les danses des Mahoulis mimant la panthère, l'éléphant, le buffle, le rhinocéros, etc... Henri Nicod s'étend sur des témoignages indigènes confirmant cette croyance de mutation de l'homme dans un corps d'animal. « Comme l'homme est au village, il se trouve aussi dans d'autres créatures... C'est un homme qui habite en eux (animaux de brousse). C'est l'homme qui dirige l'animal et lui commande de faire ce qu'il veut... S'il est fâché contre un autre homme..., il lui causera des pertes en faisant attaquer son bétail, chèvres, porcs, par sa panthère, etc... » Enfin, les magiciens noirs font croire en une série d'animaux imaginaires dont la puissance maléfique est immense, tel le nyongou camerounien. Émile Cailliet signale que des sorcières sont « associées » à des serpents venimeux, des vipères à cornes, ou des oiseaux nocturnes.

L'UBIQUITÉ MAGIQUE

Par analogie avec ces sortes de dédoublement par alliances de sang ou par la drogue, abordons un des domaines les plus étrangers de la magie africaine : l'ubiquité. Matériellement parlant, le magicien noir possède-t-il le don d'être en plusieurs endroits à la fois ?

Souvent, des féticheurs affirment partir en voyage sacré pour plusieurs jours ; ils s'enferment dans leur case, personne ne les voit et, au terme de cette « excursion » ils racontent avec force détails leur présence et leur action parmi des tribus ou dans des villages dont les auditeurs ne peuvent parfois nier l'authenticité des faits. « Imagination, récits de voyageurs repris à leur compte », murmure-t-on le plus souvent. Les moins sceptiques admettent cependant que, par un artifice magique quelconque, le féticheur a pu substituer sa personnalité spirituelle à celle d'un autre « individu » qui partira accomplir la mission comme une sorte de robot dirigé à distance par la volonté du féticheur. T. S. F. humaine ? Télépathie ? Ou bien une autre force

magique encore inconnue ?

L. Lévy-Brühl, dans *l'Âme primitive*, paraît admettre les cas de bilocation ou bi-présence de certains individus, mais il exprime une réserve : le sorcier ne peut prendre ou quitter qu'une forme humaine. « Cette dualité s'étend même aux choses, forêt, fleuve, dent, etc... », et, bien entendu, animal, comme nous l'avons vu.

Le R. P. Trilles va plus loin et rapporte, par l'intermédiaire d'Émile Cailliet, le seul exemple précis d'ubiquité que nous pouvons offrir au lecteur. L'auteur de *la Prohibition de l'Occulte* note que le fait a été cité lors d'une conférence à la Société de Géographie Commerciale de Nantes et que C. de Vesmes en a obtenu confirmation par les conversations d'un de ses amis Paul Le Cour, avec le R. P. Trilles par une lettre datant de 1921.



SOUDAN FRANÇAIS : SANGHA.
Cérémonie rituelle sur une case de « fétiche ».

Le missionnaire raconte une scène dont il a assuré le contrôle. Le chef de la tribu fang des Yabikou était aussi un féticheur célèbre *qui opérait dans plusieurs endroits sans jamais quitter la tribu dont il assumait la direction*. Devant se rendre dans une contrée très éloignée pour assister à un concile secret des sorciers, le R. P. Trilles le chargea d'une commission à effectuer en cours de route. Le Fang se livra à des scènes magiques rituelles — dans lesquelles intervint un serpent — et tomba en léthargie. Le R. P. Trilles veilla sur ce sommeil et vérifia la complète insensibilité du corps du féticheur. Le sorcier demeura « absent » plusieurs jours, participa aux palabres de ses confrères et « revint » dans sa tribu yabikou. Chemin faisant, il avait fait la commission du missionnaire, ainsi que ce dernier put aisément le vérifier.

Nous n'aurions pas rapporté cette anecdote si nous n'avions pas la plus entière confiance dans le R. P. Trilles dont la haute conscience est universellement reconnue dans ses minutieuses recherches sur l'âme noire et sur les mœurs africaines. Cet exemple nous incite à être moins circonspect sur les cas de bilocation et tend à prouver que les pouvoirs des magiciens noirs sont absolument illimités dans les domaines les plus mystérieux. La faculté de bi-présence dans un

corps animal ou dans un corps humain dédoublé (malgré l'avis de L. Lévy-Brühl nous n'avons pas conscience de nous être trouvé en face de cas précis de dualité étendue au règne végétal) est un des phénomènes de la magie africaine qui vaudrait, à lui seul, l'organisation d'une expédition. Répétons que, dans ce domaine, nous ne nous trouvons pas en face de suggestion, d'auto-suggestion, d'hypnotisme ou d'imagination. Les premiers, nous formons le vœu qu'une mission de médecins et de psychologues soit envoyée dans les profondeurs de la brousse pour étudier la puissance de la magie noire. Et, alors, beaucoup d'esprits qui croient tout connaître par les sciences exactes s'apercevront qu'ils ne sont que des poussières, que l'homme est, et demeure, vraiment un inconnu et que la magie n'est pas une *science* hantant seulement les esprits faibles.

VI

LE FEU DOMPTÉ PAR LA MAGIE

Chez les primitifs, le feu a toujours été l'objet d'une vénération particulière. On ne doit pas s'étonner si la magie a tenté d'asservir la combustion de certains corps dégageant à la fois la chaleur et la lumière. Pour le commun des Noirs, le feu éloigne les bêtes fauves ; pour le magicien, le feu est une force magique de la nature et l'on prête aux seuls vrais féticheurs le pouvoir de dompter le feu et la chaleur.

Il y a plusieurs manières, pour les magiciens-féticheurs, de se rendre maître du feu et de l'utiliser selon leur inspiration du moment. La plus sujette à caution — parce qu'on peut croire à la suggestion — est celle que l'administrateur B... constata dans le Mossi, au Soudan. Un Noir, accusé d'avoir incendié la case d'un membre important de la société secrète locale, fut condamné par le féticheur « à être brûlé vivant *par un feu intérieur* ». B..., qui fut témoin de ce supplice, nous a confié ses notes :

... L'indigène se tordait à terre, il souffrait visiblement sous l'effet de brûlures intérieures... A la fin, n'y tenant plus, il alla se jeter dans une mare où venaient boire les animaux. Mais l'eau, *sur sa peau*, ne parvenait pas à calmer son mal... Tout à coup, je le vis sourire, *il buvait*. La douleur semblait ne plus le posséder ; il me cria que l'eau avait éteint le feu de son corps. Il sortit de l'abreuvoir, mais quelques minutes après, il se mit à gémir de nouveau ; le feu lui dévorait à nouveau les entrailles. Je lui indiquai unealebasse pleine d'eau sur laquelle il se précipita. Le calme revint ; sa femme lui apporta un autre récipient rempli de liquide. Il n'arrêta plus de boire dans la crainte de sentir à nouveau les flammes le dévorer... Sur ma recommandation, il buvait lentement tout en urinant abondamment... Je pris sa température : 37°,2 ; son pouls battait normalement... Je n'y comprenais rien. Le féticheur, qui n'était pas à son coup d'essai, nous regardait narquoisement...

« J'enquêtai dans le village sur une histoire de femme brûlée vive offerte en holocauste à je ne sais quel dieu. Comme à l'habitude dans des cas semblables, personne ne savait rien, n'avait rien vu... La crainte inspirée par les sorciers est plus grande que celle éprouvée par l'apparition

de mes miliciens... Les lois françaises ne punissant plus les délits de sorcellerie, il me fallait la preuve du crime et non l'intention. Dans le fond de moi-même j'espérais que le Noir en proie à ses brûlures intérieures, consentirait à parler sur le supplice de la femme pour se venger du féticheur. Je n'attendais que son accusation pour faire encadrer le féticheur par les miliciens et le conduire à la prison du district, mais les contorsions du possédé m'empêchaient de procéder à son interrogatoire...

« Il arriva un moment où la panse et l'estomac de l'indigène refusèrent le liquide qui devait noyer tout l'organisme ; le Noir pissait toujours, presque sans discontinuer, il s'arrêta de boire. Un quart d'heure après, il recommença à hurler de douleur. Il ne voulut plus boire et recommença à se rouler à terre... Tout à coup, il se détendit brusquement et se calma. Un immense rire hilare illumine sa figure ; il ouvrit la bouche toute grande et s'immobilisa complètement... Je crus voir, mais c'est certainement une hallucination, une longue flamme bleue lui sortir entre les lèvres et disparaître toute droite dans l'air... Quand je me penchai sur lui, il était mort. »

B..., dans son sacerdoce de broussard, avait appris à faire la part des choses. Cette scène l'ayant beaucoup ému, il ordonna de transporter le corps à l'infirmerie du district aux fins d'autopsie. Le toubib lui donna le résultat de l'opération en ces termes :

« Ce type devait être un bateleur dans le genre de ceux que nous voyions avant la guerre sur les boulevards extérieurs de Paris... Oui, vous savez, le monsieur tatoué qui avale du pétrole et le rejette en y mettant le feu. Malheureusement pour lui, le nègre n'a pas compris l'astuce, il a avalé le liquide et le feu s'est propagé dans le corps. *L'intérieur fourmille de plaies occasionnées par des brûlures.* »

(Bien entendu, le Noir ne se livrait pas à ce genre d'exercice, pour la raison essentielle que le pétrole est inconnu en brousse. Le feu magique du sorcier avait fait son œuvre, selon B...)

A trois reprises nous avons assisté, au Soudan et au Congo, à l'opération magique qui consiste à faire bouillir de l'eau sans feu. Chaque fois, ce ne fut pas le sorcier qui réalisa directement ce nouveau phénomène. Un de ses assistants tenait le récipient (calebasse ou vieux bidon) et, sous les incantations du féticheur, entraînait en transe. Dix minutes après, l'eau bouillait, réellement brûlante. Cette expérience est assez courante en Afrique noire. Le R. P. Trilles la décrit ainsi : « ... Dans une géode (masse minérale ou calcaire creuse, tapissée intérieurement de cristaux), on fait apporter de l'eau par la plus petite fille du clan après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle portait sur elle : anneaux, quelques perles, amulette préservatrice. Akhôr (le devin-magicien) étend les mains au-dessus, paumes en dessous, et prononce les incantations rituelles aux esprits des eaux. Bientôt la géode commence à se balancer et l'eau bout à gros bouillons. La scène est vraiment très curieuse, d'autant que géode et eau étaient auparavant froides et que nul feu n'est allumé. »

D'autres voyageurs signalent des faits identiques chez les Indiens, au Thibet et en Malaisie. Les processus diffèrent, mais le résultat est le même : l'eau froide se met à bouillir sous les passes magiques et les incantations de sorcier. Ici, le récipient est posé à terre, là il est tenu par un assistant en transe, ailleurs c'est une femme ayant ses menstrues qui doit verser l'eau, puis tenir la calebasse. Chaque féticheur a sa manière de subjuguer les esprits chauffeurs. Pour nous un seul fait demeure : l'eau froide bout sans feu, sans gaz, sans électricité, sans atome, simplement par les effluves.

Un soir, dans le pays mossi, le féticheur, en veine de nous émerveiller, fit rougir au feu une barre d'acier environ d'un centimètre de diamètre. Il nous la mit devant le nez et nous reculâmes saisis par la chaleur. Néanmoins, j'allumai une cigarette au bout de fer. Le féticheur marmonna

quelque chose et saisit à pleine main la barre à son endroit le plus rouge, puis sourit en nous regardant. Il attendit quelques secondes — quinze à vingt environ — et ouvrit sa main. Aucune trace de brûlure, absolument rien. Il refit rougir l'acier et recommença avec l'autre main. Même résultat. Nous étions médusés. Il réédita son exploit autant de fois que nous le lui demandâmes, *mais il retirait la main lorsque la barre commençait à perdre son incandescence.*

Pour retrouver une scène analogue prouvant que nous n'avons pas été le jouet d'une hallucination, nous empruntons à E. Cailliet un extrait du *Journal des missions évangéliques*, qui conte une immunisation contre le feu se déroulant en Chine. Il s'agit d'un prêtre de la secte de Taou qui se « tenait nu-pieds et nu-tête, récitant avec ardeur et rapidité des prières et des paroles d'enchantement. La chaleur du feu, jointe à celle du soleil qui dardait sur sa tête, le mettait dans une abondante transpiration, et l'ensemble de son maintien dénotait une agitation extrême. Il faisait ses prières, faisait sonner une clochette, donnait du cor, brandissait une épée, et faisait fréquemment le tour du foyer, dans lequel il jetait divers charmes ainsi que du sel et du riz cru, afin d'engager les dieux à lui accorder leur protection. Après avoir continué une demi-heure au plus, il fit encore une fois le tour du foyer, le frappa de son épée nue, et élevant vers le ciel des regards suppliants, il se précipita au milieu du charbon embrasé et le traversa en plusieurs enjambées. Il recommença cette épreuve une seconde, puis une troisième fois, et disparut alors dans la foule. »

Nous passerons sur les aiguilles rougies au feu que les Noirs, dans un état cataleptique, reçoivent sans sourciller dans leur chair. Les fakirs de music-hall européens réussissent aussi bien sur un sujet médiumnique. Nous arrivons à l'épreuve des pierres rougies au feu que l'on retrouve dans toutes les magies des peuplades primitives. La première fois que nous vîmes les Noirs mettre leurs pieds nus sur ces pierres rougies, nous éprouvâmes un recul instinctif. L'apprenti-sorcier soudanais ne parut en éprouver nulle gêne et aucun grésillement de chair ou de corne ne vint frapper notre ouïe ou notre odorat. Une fois de plus, aucune trace de brûlure. Nous constatons et c'est tout. Nous nous excusons de faire un nouveau saut hors du continent africain pour expliquer cette scène. Mais comme nous fûmes à la fois *témoin* de la préparation et *acteur*, nous pensons que l'expérience intéressera le lecteur, car c'est une des rarissimes fois que nous avons vu un sorcier inviter les profanes et les étrangers à expérimenter la puissance de ses dons magiques.

La scène se passe dans l'île Raiatea (Établissements français de l'Océanie), chez les Maoris. Les Blancs ont demandé au sorcier de la vallée de Vaiaau de préparer le Umu Ti, qui est la marche sur le feu ⁽³⁰⁾. L'aimable homme a accepté moyennant une vingtaine de dollars.

Trois jours avant la date fixée pour la cérémonie de Umu Ti, le sorcier mobilise une vingtaine d'hommes qui, munis de haches, de hachettes et de scies, se rendent dans la forêt. Ils abattent des mapés (*Inocarpus edulis*) centenaires, les débitent en tronçons et les traînent, à l'aide de cordes faites avec des écorces de bourao (*Hibiscus*) jusqu'au bord de la rivière. Les troncs sont laissés entiers et halés de la même façon. Quand le tas de bois vert paraît assez gros, le sorcier donne l'ordre de ramasser et de couper des arbres secs qui viennent grossir le paquet de troncs d'arbres. La rivière étant flottable, des radeaux sont confectionnés en ayant soin de mettre le bois sec au-dessus du bois vert, le tout attaché avec les cordes qui ont servi à l'abattage. Les hommes montent sur les radeaux et les dirigent avec des perches, au fil de l'eau. (Notons que c'est le sorcier qui a indiqué les arbres à couper.)

Arrivés à la mer, les radeaux sont tirés jusqu'à proximité de l'endroit où doit être construit

(30). Cette scène, avec moins de détails, figure dans un roman tahitien, *Moya*, de Pierre NAVARRE.

le four, et échoués sur la plage ; ils sont défaits et transportés selon un cérémonial devenu rituel. A chaque tronc, trois ou quatre barres solides (suivant la longueur) sont amarrées transversalement et espacées ; à un signal donné, chaque barre est soulevée par six ou huit hommes — trois ou quatre de chaque côté. Les barres bien à plat sur les épaules nues, la petite troupe se met en marche et dépose son fardeau auprès du four. Lorsque tous les arbres sont à pied d'œuvre, une grande fosse est creusée. Elle a environ quinze mètres de long sur dix mètres de large et un mètre de profondeur. Alors commence, toujours sous la direction du sorcier maori, le remplissage de la fosse. Les bois secs sont posés au fond, puis viennent les petites branches vertes, puis les plus grosses et ainsi de suite pour terminer par les gros troncs entiers. Le tas de bois a trois mètres de hauteur ; il forme comme un immense bûcher.

Dans le ruisseau et dans le ravin proches, le sorcier et ses assistants désignent de grosses pierres que huit hommes ont de la peine à porter de la même manière que les troncs d'arbres. Ces pierres sont hissées et rangées soigneusement sur le tas de bois, jusqu'à ce que l'épaisseur soit reconnue suffisante par le magicien. Les interstices sont remplis avec des cailloux plus petits, de façon à former une surface un peu plus plane. (Notons que les pierres et cailloux doivent être des laves poreuses pour éviter l'éclatement sous l'effet de la chaleur.) La veille de la cérémonie publique de Umu Ti, le feu est allumé ; il brûlera douze, quinze ou vingt heures, selon l'épaisseur des pierres, la grandeur du four et la quantité de bois apportée. Les aides surveillent le feu pendant que le sorcier se rend dans la forêt.

Vers vingt-deux heures, le magicien et trois de ses aides s'approchent des buissons de Ti (*Dracena terminalis*) précédemment repérés. Le sorcier saisit la plante par le haut des feuilles réunies dans sa main gauche et s'écrie, en tahitien : « O dieux, réveillez-vous, levez-vous, nous irons ensemble, demain, au Umu Ti ! » Le sorcier s'est placé de façon à faire face à l'endroit du Umu Ti, pourtant très éloigné ; regardant dans cette direction, il casse la tige de la plante en disant (toujours en tahitien) : « O dieux, allez ce soir, demain nous irons ensemble. »

Le sorcier choisit les plantes dont les feuilles sont droites, car celles qui sont courbées vers la terre ne valent rien ; ces plantes sont enveloppées dans des feuilles et portées sur un marae, c'est-à-dire un lieu où se déroulaient, autrefois, les cérémonies païennes et les sacrifices humains. Là, nouvelle invocation qui, traduite, signifie : « Éveillez-vous, levez-vous, ô dieux, allez au four ! Eau douce et eau salée, allez-y aussi ! Faites aller au four le ver de terre noir et le ver de terre brillant ! Faites aller le rouge et l'obscurité du feu au four ! Allez, allez, ce soir, et demain nous irons ensemble, nous irons au four ⁽³¹⁾. »

Le jour de la cérémonie, les aides, armés de longues perches, poussent les morceaux de bois dans le fond de la fosse. A l'heure fixée par leur chef, ils enlèvent les morceaux de bois qui ne sont pas entièrement consumés et ils égalisent les lits de cailloux incandescents. La nuit est complète. La lune est à son déclin et ne paraîtra pas avant quatre heures du matin. Le sorcier n'est pas là ; il n'arrivera qu'à l'heure fixée par lui, car les têtes de Ti qu'il a déposées sur le marae doivent être transportées directement de ce lieu au four. Une foule nombreuse, indigènes et popes (Blancs) se presse autour du bûcher qui, maintenant, ne dépasse plus le niveau du sol.

Un bruit de tambour se fait entendre. De la colline voisine, par un sentier en lacets, descendent une douzaine de couples habillés de costumes maoris anciens en fibre d'une blancheur immaculée. Les hommes ont le torse nu ; les femmes ont les cheveux défaits qui tombent sur leurs épaules nues ; tous sont couronnés de fougères et de fleurs. De chaque côté des couples, des hommes, demi-nus et couronnés, portent des torches allumées faites de bambous remplis

(31). D'après HUGUENIN.

d'étoupe odorante. Les beaux corps bronzés paraissent encore plus cuivrés à la lumière. Tous chantent une mélodie admirable dont je ne comprends pas le sens des paroles. Entourés de brousse, ils semblent sortir d'un rêve de l'au-delà sous la voûte étoilée. Le cortège arrive enfin au bas de la colline, s'avance, s'arrête à quelques dizaines de mètres du four et continue sa mélodie. Tout s'arrête brusquement.

Le sorcier apparaît, tenant dans ses bras les feuilles de Ti liées en faisceau. Il délie et déplie lentement ses paquets de feuilles. Le silence est impressionnant. Le four dégage une chaleur d'enfer. Le magicien s'approche de quelques mètres et commence ses incantations en tenant les feuilles de Ti debout. Il dit : s La grande femme qui mit le feu dans les cieux était une femme de haute naissance qui se fit respecter par les hommes oppresseurs, au temps où ceux-ci avaient astreint le sexe faible à observer tant de tabous. La foudre était sous ses ordres et elle s'en servait pour frapper les hommes qui empiétaient sur ses droits... Or, esprits qui mettez le feu au feu, éteignez le feu. O ver de terre noir, ô ver de terre brillant, eau douce, eau de mer, chaleur du four, rougeur du four, soutenez les pas des promeneurs, éventez le feu. O êtres froids, laissez-nous passer au milieu du four. O grande femme qui mets le feu dans le ciel, tiens la feuille qui évente le feu et laisse-nous aller dans le four pour un peu de temps. Maître de la première trace, maître de la deuxième trace, maître de la troisième trace (et ainsi jusqu'à la dixième trace), ô grande femme qui mets le feu dans les cieux, tout est couvert⁽³²⁾ ! »

A ces derniers mots, par trois fois chacun, le sorcier et ses aides frappent les pierres avec leurs faisceaux de Ti. Aussitôt, ils montent sur les pierres incandescentes du four suivis des couples et des porteurs de torches descendus de la colline et de tous les spectateurs qui veulent bien les imiter... et dont nous sommes. Le sorcier ne se retourne que lorsque la dernière personne est passée. Il ne recommence son manège, cette fois transversalement, qu'après avoir fait un grand détour et marché droit au four sur une longueur d'au moins vingt mètres.

Nous avons traversé le four à deux reprises sans être autrement incommodés que par une très forte chaleur qui monte à la tête. Les indigènes sont pieds nus. Comme plusieurs spectateurs, j'ai vérifié les semelles de mes chaussures de cuir, aucune trace de brûlure ; j'ai palpé et regardé les pieds des indigènes sans trouver la moindre brûlure. Nous interrogeons ; aucune explication plausible n'a pu être donnée jusqu'à présent...

La voix du sorcier s'élève ; il annonce que la traversée du four est désormais interdite *parce que la chaleur des pierres n'est plus assez forte*. Les cailloux commencent en effet à perdre leur rougeur. Un matelot américain, un peu dans les vapeurs de l'alcool, ricane ; il ne croit pas aux sorciers. Il pose son pied nu sur un caillou du four ; on entend la chair qui grésille, il hurle, on l'emmène à l'infirmerie...

Le sorcier s'est retiré. Les couples reprennent leurs chants ; l'assistance les accompagne et les danses otea mimant la crainte, la guerre et l'amour, commencent. Le Umu Ti est terminé, la magie océanienne rentre dans les ténèbres.

Magiciens d'Afrique et magiciens d'Océanie connaissent le secret des pierres rougies qui ne brûlent pas. Quel est l'homme de science civilisé qui donnera la clé de ce mystère ? Nous répondons : magie, pour éviter des cassements de tête inutiles.

A vrai dire, le sorcier de Vaiaau pouvait se dispenser des couples et des porteurs de torches ; mais les touristes s'étaient montrés généreux... De vieux colons océaniens ont assisté à des Umu Ti aussi parfaitement réussis sans cette poétique mise en scène. Le Umu Ti devient rare, car le travail de préparation est long et pénible et les essences de bois indispensables deviennent

(32). Traduction Huguenin.

introuvables ! Mais le Umu Ti aura eu l'avantage de mieux nous faire comprendre les épreuves de la pierre rougie d'Afrique. Nous l'avons déjà dit : l'Église magique fut, jadis, universelle et les féticheurs ont conservé le secret de dompter le feu.

Jean Perrigault, dans ses notes de voyage en A. O. F., parle du daba. Le daba est le fer d'une houe avec quoi les indigènes labourent leur bout de terrain. Le daba rougi au feu, explique l'écrivain, sert à l'ordalie des voleurs et quiconque est innocent peut y promener sa langue sans dommage. Jean Perrigault n'a pas assisté à l'expérience, mais il a posé une question au brigadier-chef des gardes de Kankan :

« Prendrais-tu le daba si l'on t'accusait d'un vol ?

— Oui, et je ne serais pas brûlé ! »

L'auteur conclut : « Il m'a été affirmé que ce vieux soldat ne se vantait pas. Je demande l'avis de la Faculté. »

Si Jean Perrigault nous fait l'amitié de croire à la sincérité des cas que nous exposons plus haut, il conviendra que la Faculté ne pourra donner aucune justification valable, même si le daba ne brûle pas les innocents. Lorsque la magie intervient, il n'y a plus d'explication possible.

Que cet exemple d'épreuve judiciaire par le feu ne laisse pas croire que nous croyons à l'efficacité des ordalies, surtout lorsqu'elles sont appliquées par des hommes qui se fient aux coutumes et non aux pouvoirs surnaturels. Nous avons établi, dès le début de cet ouvrage, la part du vrai et du faux dans la magie et nous consacrerons un chapitre aux abus de la magie avec quelques documents irréfutables. Cela dit, nous allons tenter de justifier le daba, qui nous paraît davantage une astuce qu'un moyen magique de reconnaître les coupables.

Un homme innocent salive normalement. Un rapide passage de la langue sur un fer rouge risque de ne faire aucune brûlure grâce à cette salive. Lorsqu'il existait des allumettes-bougies, les lycéens désireux d'épater leurs camarades laissaient flamber l'allumette, enlevaient le phosphore et la mettaient tranquillement dans leur bouche. L'allumette s'éteignait sans brûler. Le coupable, au contraire, est tourmenté devant l'épreuve, il ne salive plus ; l'appréhension lui rend la bouche sèche ; il risque donc de se brûler... s'il n'a déjà pas reculé, donc avoué, par peur, lorsqu'on lui présente le daba. Dans le même ordre d'idées, le prêtre chinois Taou était recouvert d'une abondante sudation (donc d'eau). Cette carapace ruisselante suffit-elle à neutraliser momentanément la chaleur du foyer ? On nous a répondu : non. Notre croyance en la magie des primitifs nous incite quand même à essayer de comprendre l'expérience physique. Espérons qu'un jour, nous aurons la clé de ces énigmes.

Ainsi, en Afrique — comme dans toutes les autres parties du monde — le feu tient une grande place dans les pratiques des féticheurs, sorciers et magiciens. Parfois, la « manipulation » du feu est anodine et ne sert qu'à frapper l'imagination de la foule, parfois elle devient une épreuve ou une ordalie. Nous avons donné les essentielles manifestations magiques du feu ; il y en a d'autres suivant les contrées et les rites, mais la plupart sont des variantes des principaux cas que nous avons décrits.

VII

LE MIROIR MAGIQUE

Parmi les phénomènes de la magie les plus controversés et discutés figure le miroir magique, dont on retrouve des descriptions chez les Incas, chez les Samoyèdes, chez les Hindous, chez les Malais, etc... Ici, la simple glace de bazar suffit ; autre part, la boule de cristal est nécessaire, ailleurs le miroir de l'onde est requis. Peu importe, puisque l'image qui intéresse le « questionneur » apparaît dans le miroir... Cette fois, il faut se rendre à l'évidence, il ne s'agit ni de suggestion ni d'autosuggestion. Les témoins sont nombreux, lucides et, bien souvent, l'expérience n'est précédée d'aucune préparation magique qui pourrait contribuer à créer une ambiance trouble propice à l'illusion.

Certains ont tenté d'expliquer le phénomène de différentes manières. La plus « plausible » serait la captation de l'image qui se forme dans l'esprit, par le magicien dont la puissance de réflexion serait assez considérable pour renvoyer sur le miroir l'image captée dans le cerveau de la tierce personne. Nous repoussons cette thèse, car souvent, le « questionneur » *ne connaît pas la personne qu'il cherche à déceler*, surtout si c'est un voleur. Nous nous abstiendrons donc de chercher à comprendre. Suivant notre ligne de conduite, nous nous contenterons d'enregistrer les faits.

Dans le Moyen-Congo, pour quelques semaines chez un colon ⁽³³⁾, j'accompagnai mon hôte chez un féticheur bantou jouissant d'une certaine renommée. Il ne s'agissait pas de vaine curiosité ; le vieux broussard avait appris — souvent à ses dépens — que dans la forêt équatoriale il ne fallait pas envisager les choses sous le même angle que dans la métropole, sous peine d'en pâtir. Des concurrents menaient une lutte sourde et acharnée contre lui ; on débauchait ses Noirs ; ses bois et son cacao restaient à quai. Parmi la demi-douzaine de personnes qu'il soupçonnait, il ne pouvait découvrir les véritables coupables et cette indécision l'empêchait de dormir. Aussi, tout comme un simple « niamniam », résolut-il d'aller consulter un sorcier qu'il connaissait de longue date et qui lui avait rendu déjà maints services par ses dons prophétiques.

(33). Cette scène du miroir magique est décrite, romancée, par Pierre NAVARRE dans un roman congolais, *Olo* (Édition du Dauphin).

Lorsque mon compagnon eut exposé le sujet qui l'amenait, le féticheur alla se mettre devant l'étagère qui supportait les crânes de ses ancêtres et étendit les bras en murmurant des phrases incompréhensibles pour nous. Il s'arrêta pour « écouter une réponse » que, seul, il pouvait percevoir, et répondit. Cette « conversation » dura un bon quart d'heure. Lorsque le féticheur se retourna, il annonça que les esprits consentaient à l'aider de leur bienveillance et prit dans un coffre un miroir d'environ vingt centimètres au carré. Il disposa au milieu de la pièce quatre des crânes qu'il descendit de l'étagère et qu'il disposa en carré de façon que chaque angle du miroir reposât sur l'un d'eux. Il choisit ensuite un masque en bois, s'en couvrit le visage et revint s'accroupir devant son étrange assemblage. Alors commença une longue série d'incantations prononcées avec un mouvement oscillatoire du buste vers le miroir. Après une demi-heure de ce manège, la glace se couvrit d'une buée légère que le féticheur effaça rapidement avec la manche de son boubou. Et il continua ; deuxième buée qui subit le sort de la première. Enfin, le miroir sembla se teinter de bleu pâle. Le sorcier intensifia ses prières et deux visages apparurent très nettement dans le miroir. Le colon n'eut aucune peine à reconnaître un commerçant de Brazzaville et un homme d'affaires de Pointe-Noire. La vision dura environ trente secondes et s'effaça. Le miroir était recouvert d'une buée épaisse. Le magicien noir, après avoir repris son souffle, se livra à une séance de prophétie concernant les affaires de mon hôte. Et nous devons reconnaître que les ahurissantes précisions du sorcier se réalisèrent avec un automatisme presque effrayant, effrayant de penser que notre destin est presque minuté...

Nous venions d'assister à notre première révélation du miroir magique. Au retour à la plantation, le colon me donna une revue illustrée locale relatant des cérémonies officielles dans la capitale de l'A. E. F.

« Si vous croyez avoir été le jouet d'une illusion, me dit-il, puisque vous n'avez jamais vu mes deux « zèbres », vous ne pourrez pas les reconnaître. Mais si vous avez bien vu deux visages, examinez attentivement les photographies, vous devez identifier les personnages. »

Nous neûmes pas à chercher longtemps. Je posai le doigt sur deux portraits.

« Exact, dit le colon. Alors, croyez-vous, maintenant, au miroir magique du féticheur ? »

Par la suite, je devais assister à deux autres séances, plus simples, du miroir magique. Le R. P. Trilles ayant décrit celles auxquelles il a assisté et qui sont voisines des nôtres, nous préférons laisser la parole à un témoin.

Le missionnaire explique que, jadis, les Négrilles employaient un morceau de cuivre poli et fort brillant à force d'être astiqué. Aujourd'hui, le féticheur pygmée se sert d'un vulgaire miroir acheté à bas prix dans une factorerie. Le Négrille ayant cassé son miroir, le R. P. Trilles lui en fit cadeau d'un autre que le féticheur s'empessa de « consacrer », pour qu'il se révélât apte à sa fonction magique. « ... Le petit miroir fut placé sur un tronc (l'arbre, recouvert lui-même d'une peau d'iguane, de manière à recevoir les premiers rayons du soleil levant. A côté de lui, le fétiche totémique (du féticheur), son couteau, de l'eau bouillie dans une géode avec certaines herbes, entre autres l'*ava* (labiacée usitée comme condiment) et une salsepareille : les piquants de celle-ci devaient arrêter les voleurs découverts dans le miroir et l'eau les empoisonner. Également, tout autour, des plumes rouges de perroquet, deux astragales de cabri et un sifflet, pour appeler les esprits, le tout fait très soigneusement, rituellement. Au premier rayon de soleil, il prit une poule noire, par le cou, la balança de gauche à droite, puis de droite à gauche, et la fit ensuite tourner rapidement autour de sa tête jusqu'à ce que la tête du volatile lui restât dans la main, le corps pantelant projeté plus loin, marchant encore, ce qui fut observé soigneusement, car la direction importe beaucoup. En hâte, avec le sang qui s'échappait du cou, il aspergea le mi-

roir, tournant trois fois autour et murmurant un chant magique... Ce chant était, m'a-t-il paru, adressé au soleil. La signification en était très difficile à saisir : « Soleil, « tu vois tout, ta lumière pénètre partout. Enferme-la ici. » Il était ensuite question d'esprits qui devaient venir ou s'enfuir. Ce chant était certainement très archaïque... Le Négrille prit alors des graines de *Monodora myristica* (graines à saveur forte et piquante nommées asenga) et les mâcha longtemps, ainsi que des feuilles du même arbre, de manière à déterminer une salivation abondante... Avec sa salive, il délaya le sang qui avait jailli sur le miroir et, avec le petit doigt de la main gauche, s'en frotta les yeux à diverses reprises, chantant toujours et tournant dans le même sens. La tête de la poule fut déposée sur le miroir, les deux yeux arrachés et jetés dans la brousse. Puis, après un nouveau chant, ce fut fini pour le matin... A midi, le soleil au zénith, furent recommencés les mêmes chants, mais sans nouveau sacrifice. Le soir enfin, répétition du matin, sacrifice d'une nouvelle poule. Le petit homme reprit alors son miroir, en me disant avec satisfaction : « Il sera bon, le sacrifice est agréé ». La preuve en était les gouttes de sang qui s'étaient réparties à son entière satisfaction, et un oiseau, qui le soir, avait traversé, juste au-dessus du miroir, où il s'était reflété. Présage heureux. »

Cette « consécration » du miroir magique est la seule que nous connaissions d'aussi complète. Il fallait que le missionnaire eût gagné l'amitié et la confiance du féticheur pour être admis à cette préparation magique !

Le miroir ainsi préparé était-il bon ? Quelques jours plus tard, le R. P. Trilles se plaint du vol d'une boîte de conserves. Le féticheur prit son miroir magique et après quelques incantations, déclara qu'il voyait le voleur et le désigna par son nom. « A mon grand étonnement, dit le missionnaire, je vis en effet se refléter, très distinctement, les traits de mon voleur dans le miroir. L'homme, aussitôt interrogé, avoua qu'il était le coupable. »

En cours de voyage avec Mgr. Le Roy, le R. P. Trilles arrive dans un village pourvu d'un féticheur nanti d'un miroir magique. Le magicien se met à leur décrire dans les moindres détails le chemin parcouru, les haltes faites, les rencontres diverses, le menu du repas et les conversations échangées. Une chose est particulièrement typique ; le féticheur ne connaissait pas un mot de français et, pourtant, il répéta, mot à mot, une de leurs conversations, en français, relative à une petite tortue de terre. Ainsi sans bouger de son village, le féticheur les avait suivis, vus et entendus dans son miroir magique.

C'est encore le R. P. Trilles qui attend une pirogue devant lui apporter des provisions. Il demande à un féticheur négrière des nouvelles de ses payeurs alors à plus d'un jour de pirogue de son habitat équatorial. Après quelques incantations, le féticheur consulte son miroir, décrit le voyage, les objets apportés, et note un détail du voyage ; un des Noirs a abattu un oiseau qui est tombé à l'eau. Le missionnaire conclut : « De fait, tout était vrai, provision, tir, oiseau abattu, et c'était, répétons-le, à un jour de distance. »

Si ces exemples ne suffisent pas à démontrer qu'il ne peut être question de suggestion dans le miroir magique des Noirs, faisons appel à Marcel Sauvage qui a raconté sa visite à Rabi le sorcier, dans la région de Poto-Poto, en A. E. F., chez les Batékés.

Derrière Rabi, drapé dans une étoffe blanche et coiffé d'une couronne de plumes rouges, se tient un musicien qui pince les cordes d'une petite lyre. Trois loqueteux dansent autour de bouteilles rangées et Rabi choisit des feuilles qu'il mâche. La scène dure une heure. Maintenant les danseurs sont nus, ils saisissent les bouteilles et se les brisent sur le crâne d'un coup sec ; la tête et les épaules baignées de sang, ils continuent à danser parmi les éclats de verre, ils semblent en état d'extase. Une femme apporte de nouvelles bouteilles qui sont à leur tour brisées

d'un coup de talon. Les danseurs dansent toujours ; tout à coup ils se saisissent par les épaules et s'entre-choquent leur tête avec une violence extraordinaire, puis s'écroulent devant Rabi qui salue de sa couronne de plumes et crache ce qu'il avait dans la bouche sur les corps frissonnants des danseurs. Le sorcier tend une petite glace ronde à Marcel Sauvage qui voit, non pas son visage, mais celui auquel il avait pensé, c'est-à-dire le visage de son fils. « Y en a pas malade... petit, dit le sorcier ; y en a beaucoup heureux jouer maintenant... Regarde. » Illusion ? « Mais, conclut Marcel Sauvage, déjà le cher petit visage, surpris à l'improviste à travers l'espace, comme à travers un hublot minuscule, s'effaçait en souriant dans le miroir, tandis que mes yeux, malgré moi, se gonflaient de larmes. »



DAHOMÉY. — Fétiche de Mahou (dieu) au palais d'Abbomey.

Est-il besoin d'insister sur la réalité du miroir magique des Noirs ? Les croyants, les positifs, les réalistes, les esprits dits forts, croient déchoir en admettant des phénomènes qui dépassent leurs facultés présentes d'entendement. Il est vrai que ceux qui ont vu doutent parfois et cherchent une justification d'un fait qu'ils ne peuvent pas nier, en évoquant le hasard, les coïncidences, la fatigue, l'ambiance... Ce manque de sincérité envers soi-même retarde d'autant les efforts raisonnés en vue de l'étude rationnelle de la magie ⁽³⁴⁾.

Le miroir magique n'est pas seulement employé par les féticheurs à des fins morales ou pittoresques. Chaque fois qu'un malade est traité par un féticheur par des moyens surnaturels et que la guérison ne s'ensuit pas, le miroir magique intervient. Il s'agit de découvrir l'esprit malveillant, habitant tel homme ou telle femme, qui s'acharne sur le malade. Le sorcier consulte son miroir et désigne le responsable », qui habite parfois très loin ; il faut s'emparer du délinquant, le

(34). Signalons des pratiques analogues chez les Coréens dont les miroirs magiques sont sensibilisés au sang humain.

mettre en état de ne plus nuire. Nous sombrons, neuf fois sur dix, dans les abus de la magie. La conscience du féticheur est dominante dans de pareils cas. « Loin de nous, note avec bon sens le R. P. Trilles, l'idée d'affirmer ou de croire que le miroir magique donne toujours des résultats. Souvent, très souvent même, peut-être, le sorcier ne voit rien, bien que, nous semble-t-il, il se suggestionne lui-même ! Mais, tandis que le sorcier bantou ne consent jamais à affirmer son impuissance et trouve toujours un coupable, vrai ou supposé, le sorcier négrière dira tout simplement en de nombreux cas : Je ne vois rien Ajoutons qu'il en est des féticheurs bantous comme de beaucoup d'autres féticheurs appartenant à des peuplades différentes... »

La mise en scène diffère, mais les résultats du miroir magique demeurent les mêmes lorsque le féticheur est un vrai magicien et non un farceur. Les sorciers qui ne possèdent pas de miroirs « civilisés » utilisent encore la plaque de cuivre, la plaque d'acier et même, en certains clans boshimans, la plaque d'or poli ⁽³⁵⁾. Des sorciers, pour les mêmes fins, ne prennent ni miroir si métal. Ils utilisent l'eau dans une calebasse évasée de couleur sombre ; l'image apparaît moins nettement que dans un miroir, mais elle est aussi visible. On assure que d'autres n'opèrent que sur l'eau vive des marigots, des lagunes et des rivières et que « l'image monte des profondeurs de la terre ». Mgr Le Roy ⁽³⁶⁾ indique une autre manière : « Le Biviti, très connu dans la région du Gabon et du Loango centre d'une association secrète, consiste matériellement en un bâton grossièrement sculpté en figure humaine ; des éclats de verre figurent les yeux ; un autre morceau de miroir occupe la place du nombril : *c'est là que le sorcier cherchera la vérité.* » On cite encore un féticheur krous se servant de l'œil d'une jeune fille vierge pour faire apparaître les visages et les scènes vues autre part sur le miroir magique. Un sorcier de la Songe, région d'Ouessou, se sert d'yeux de caïmans conservés par une sorte de pétrification magique.

Les Indiens consultent le cristal et l'or poli ; les Hindous voient des scènes extraordinaires dans le brillant pur ; les Samoyèdes et les Lapons lisent dans les blocs de glace pris à une certaine profondeur ; les Thibétains « voient » dans les nuages... Cagliostro employait une carafe en cristal remplie d'eau pure, etc...

Variantes et variétés. Le mystère du miroir magique est universel.

(35). Il existe en Chine des miroirs magiques de métal, surtout en alliage, bronze ou cuivre, le Musée de la Ta-Kou-Tchai (studio où l'on arrive à l'intelligence de l'antiquité), à Pékin, possède un miroir des plus curieux. Lorsque l'endroit est mis à la lumière du soleil, les dessins de l'envers transparaissent. On a tenté de nombreuses explications. Selon les uns, le disque serait fait de cuivre « cru » et les dessins de cuivre purifié... Selon d'autres, cette « explication » ne vaut rien, car un miroir de ce genre mis en pièces n'a révélé qu'une seule fonte.

(36). *Religion des primitifs.*

VIII

PETITE MAGIE DES NOIRS

Nous appellerons « petite magie » des Noirs, des pratiques de féticheurs qui ne surprennent pas outre mesure parce qu'elles ont passé, pour la plupart, dans le domaine de l'occultisme des Blancs. Certaines de ces pratiques sont connues, en Europe, depuis — et même avant — le moyen âge..., ce qui est un argument supplémentaire en faveur de notre croyance à une Église magique universelle née avec le Monde.

Le but de cet ouvrage est de signaler des cas précis pour vaincre le scepticisme et tenter de faire naître une étude sérieuse et compétente de la magie afin d'en canaliser les effets au profit de la science. Il nous paraît donc utile de démontrer qu'une pratique de la magie est devenue une science quasi officielle qui ne rencontre plus de détracteurs : la radiesthésie. Seul, le nom a changé ; jadis, et même encore en Afrique, la radiesthésie se nommait « les baguettes divinatoires ».

LES BAGUETTES DIVINATOIRES

Dans toutes les peuplades primitives, la baguette divinatoire est connue des sorciers-féticheurs. Si, aujourd'hui, la baguette ou le pendule de nos radiesthésiens modernes ne détecte que les eaux souterraines, les métaux enfouis et certaines maladies comme le cancer ⁽³⁷⁾, c'est sans doute parce que nous n'avons capté qu'une partie des propriétés magiques de la baguette divinatoire. Les exemples de découverte de sources, de gisements de métaux sont trop nombreux pour que nous les citions. En pleine forêt guinéenne, nous avons demandé à un chef de village pourquoi il s'était installé si loin d'un cours d'eau qui eût facilité le commerce des palmistes et des coconotes. « La rivière qui coule n'est qu'un ensemble d'yeux de serpents qui cherchent à saisir les Noirs pour les faire mourir ; les ancêtres de nos féticheurs sont formels sur ce point.

(37). Voir les remarquables ouvrages du docteur MAURY et M. MAURY, *Radiesthésie et médecine et Radiesthésie et cancer* (Éditions Dervy).

Alors nous avons fui l'eau qui coule et lorsque la baguette du féticheur s'est redressée, nous nous sommes arrêtés. Nos hommes ont creusé la terre et ils ont trouvé la source que tu vois là-bas. » Ses ascendants, de génération en génération, transmettaient cette histoire.

N'insistons donc pas sur le rôle connu de sourcier de la baguette divinatoire et écoutons Cailliet résumer ses connaissances et les observations d'Andrew Lang ⁽³⁸⁾ : « Rowley rapporte qu'un sorcier de Majunga (Afrique), pour découvrir les criminels, pratiquait des passes magiques sur deux bâtons qu'il plaçait ensuite dans les paumes d'un jeune homme : ... tout à coup les bâtons commencèrent à s'agiter violemment dans les mains du jeune homme ; puis ils le forcèrent à tourner vertigineusement, comme s'il était devenu fou ; enfin, ils lui échappèrent pour aller rouler aux pieds de la femme d'un chef, qui fut aussitôt dénoncée comme coupable. »

Dufy Mac Donald, décrivant les pratiques magiques usitées chez les Yaos, remarque : « Les sorciers remettent à un homme un bâton qui se met bientôt en mouvement comme s'il était animé et entraîné enfin celui qui le tient vers l'habitation du voleur ou du criminel. » Le docteur Codrington trouva, dans la Mélanésie, un usage analogue ; là, on croit explicitement que les bâtons sont mus par les esprits. Le magicien et une autre personne tiennent le bâton, chacun d'un côté, en demandant quel est l'esprit qui tourmente le consultant. Quand on nomme l'esprit de qui vient l'obsession, le bâton s'agite violemment.

Chez les Zoulous (Afrique du Sud), un sorcier appelé Unomantshintshi opérait au moyen d'Umabakula, c'est-à-dire de baguettes dansantes ainsi décrites : « Si elles veulent répondre *non*, elles se laissent tomber immédiatement ; pour répondre *oui*, elles se soulèvent et dansent beaucoup ; elles sautent enfin sur le consultant. Elles se fixent à l'endroit où cette personne est malade et ainsi localisent l'affection. Si c'est à la tête, elles sautent à la tête... Nous attachons plus de foi à Unomantshintshi qu'aux devins, mais il y a peu d'hommes qui aient l'Umabakula. » En Afrique équatoriale, chez les Négrilles, le R. P. Trilles évoque une scène similaire. Les baguettes divinatoires interrogées avant la chasse s'agitent d'elles-mêmes et désignent le chef, tandis que chez les Fangs elles indiquent ceux qui seront tués ou blessés au cours du prochain combat.

La radiesthésie blanche n'en est pas encore là, mais lorsque l'umabakula remplacera le cou-drier ou le merisier, nous verrons peut-être des choses plus curieuses si à ces diagnostics infail-
libles se joignent les remèdes détenus par les féticheurs. N'oublions pas que la magie africaine est beaucoup aidée par des herbes et des plantes inconnues de la pharmacopée européenne, et dont les pouvoirs sont vraiment extraordinaires. Nous nous souvenons qu'au Congo, nous avons dégusté un ragoût d'antilope préparé par le colon lui-même, dans lequel le sel, le poivre et la moutarde étaient remplacés *tous à la fois par une seule plante* dont nous ne nous souvenons plus du nom. Par contre, nous avons noté celui de la plante sauvage *omo obra* qui sert aux sorciers dahoméens à fabriquer le plus terrifiant des poisons qui existent. Ce poison, le *kootch erroo*, tue un homme en une minute et un éléphant de plusieurs tonnes, touché par une flèche ou zagaie empoisonnée, en vingt minutes ; ce qui est un record lorsqu'on connaît la longueur de l'agonie des pachydermes même touchés dans un organisme essentiel.

NOTES D'UN TÉMOIN

Quelques manifestations mineures de la magie africaine sont contées avec beaucoup de verve par Jean Perrigault. Elles valent la peine d'être relatées.

(38). *The Making of Religion*.

Un féticheur, Namorou Condé, faisait fétiche pour une Noire désireuse de devenir mère. Perrigault survient et photographie la scène. Lorsque le féticheur a terminé, il s'adresse à l'interprète et lui commande de dire au Blanc qu'il devait effacer toutes les images faites. L'écrivain répond qu'il lui enverrait sa photo, ce qui lui attire cette traduction de l'interprète : « Il dit que tu ne lui enverras rien, parce qu'il va faire fétiche contre la machine que tu portes et détruire tout ce qu'elle renferme. » A la grande stupéfaction du voyageur, quatre jours plus tard, à Macenta, la pellicule se révélait complètement blonde...

A N'zo, Perrigault consulte un grand féticheur, Dikala, pour s'assurer un bon voyage au pays du stégomia, le moustique pourvoyeur de la fièvre jaune mortelle. Dikala, assisté de quatre autres féticheurs, jette en l'air une noix de kola, qui retombe son côté concave contre la terre, ce qui signifie que les esprits ne s'opposent pas être à interrogés. Le chef féticheur pose un masque rouge à barbe de bouc entre les jambes du Blanc et l'encadre d'une queue de vache, de trois cornes d'antilope, d'une corne de bœuf et d'un morceau de fer, pendant qu'un deuxième féticheur attise le feu de l'âtre et qu'un troisième remet un poulet blanc à Dikala. Ce dernier « saisit le poulet des deux mains, le présente longuement au masque rouge en marmonnant une prière, puis rend la petite bête au deuxième féticheur qui lui scie la gorge avec un couteau ébréché. Le poulet, déposé à terre, entre en agonie, se tourne sur le dos et, mourant, étire ses pattes d'arrière en avant comme s'il voulait marcher dans l'air. Avec le sang de la victime, Dikala oigne le front du masque et barbouille les quatre cornes, le morceau de fer et la queue de vache : « Tu peux partir tranquille pour le pays des Dans. »

Si le poulet, dans sa souffrance, avait battu des ailes au lieu de secouer convulsivement ses pattes, le voyage aurait dû se terminer à N'zo, conclut Perrigault qui, de fait, poursuit un périple qui se déroula normalement.

A Danané, un garde du cercle présente sa femme au journaliste. Le Noir fait saisir son épaule par le *glé* pour la préserver des maléfices. La femme s'assied sur une natte, pose sur sa tête un fétiche de terre noire représentant une tête de chimpanzé moustachu surmonté d'un diadème en plumes de toucan. Puis son mari, après lui avoir mis dans chaque main une corne de biche incrustée de coquillages et terminée par une queue de vache, sortit de sa poche un sifflet et un grelot. Il tira des roulades de son sifflet et prononça des paroles mystérieuses. « Tout aussitôt, sa femme entra en transe, yeux convulsés, mains agitant les queues de vache sur ses cuisses, torse se balançant de gauche à droite et de droite à gauche... *Glé, glé, glé...* Le mot magique chanté (par le mari) accentuait la crise hystérique, qui dura près d'une demi-heure, pour cesser sur un coup de grelot. »

A Kerogho, capitale des Sénoufos, Perrigault voit un spectacle étrange. La contrée avait besoin de pluie. La confrérie des Fonons, maîtres de la pluie, a attaché au poteau son chef Dosongui qui, depuis une semaine, ne cesse de faire fétiche pour que s'ouvrent les vannes célestes. Tant de persévérance est récompensée et le voyageur note : « Le ciel fondit pendant deux heures. » Toujours dans le même bled, trente sorciers appellent la protection des dieux en sacrifiant trois poussins, dont on scie le cou et qui meurent comme la poule précédemment citée ; ensuite un cabri égorgé donne son sang dont on barbouille les masques fétiches...

Magie des noirs... magie noire...

Dans le pays des Dans, à Gouélé, la rivière Bouan est renommée par ses eaux habitées par des génies. A cinquante mètres de la rive se dresse un arbre qui sert de lieu de sacrifices pour obtenir de belles progénitures, « parfois un être humain, le plus souvent un animal qui, le ventre ouvert au pied de l'arbre par le couteau du féticheur, devait, tripes au vent, courir jusqu'à la rivière ».

Mais les esprits invoqués par la magie ne sont pas toujours favorables ; il faut parfois les « pousser dans leurs retranchements... » Jean Perrigault souffrait d'un genou ; pas de médecin blanc, il appelle un sorcier de Ferkéssédougou qui, après « auscultation », lui annonce qu'une araignée-crabe a tissé sa toile autour de l'articulation. Il ne peut rien, c'est le travail de Milli Silué, une sorcière sénoufo qui arrive avec unealebasse pleine de cauris, un récipient à couvercle incrusté extérieurement de crânes de rats. Elle appelle l'esprit ; elle écoute, il ne vient pas. Mauvais signe. Elle répand sur le sol des cauris de saalebasse ; elle les compte et les examine. Toujours pas bon. Milli Silué se fait frotter le genou par le patient, puis se fait claquer la cuisse après une courte invocation. L'esprit refuse toujours de se manifester. Perrigault s'aperçoit alors que la sorcière est lépreuse et lui demande d'activer la séance. Milli Silué consulte son récipient dans lequel des petites souris sont enfermées ; elle leur distribue du riz sur une écaille de tortue remplie de paille hachée sur quoi dix fémurs blancs de poulets sont rangés parallèlement. Le couvercle est remis, les rongeurs viennent manger le riz et déplacent les fémurs. La position des os examinée avec soin satisfait la sorcière qui déclare l'esprit favorable à la bonne santé du patient. Cet exemple d'objets dérangés par un animal dit « sacré » n'est pas sans corrélation avec la pratique de l'araignée divinatoire que nous examinerons plus loin.



MOYEN-CONGO : BRAZAVILLE.

Entrée de village. La case du fétiche.

Quelles pratiques magiques ? Remarque encore notre voyageur. A Kadomba, le fétiche longo exige le sacrifice avec une poule rouge, une chèvre rouge et de la bière de mil pour que le

village ait des enfants. Krésoun Minogo, féticheur, va fétiches pour assurer une bonne moisson. Là, il y a un autel représenté par le Kono, « pyramide de cinq mètres, peinte à dessins triangulaires noirs et rouges, avec encore une figure de panthère en son milieu », et, tout à son sommet, des yeux et un nez dessinés et deux cornes les surmontant. Il y a, sous la pyramide, un trou qui la fait communiquer avec une petite case voisine où sont ramassés les instruments du féticheur... Des cris d'animaux, le tam-tam, le sorcier masqué émerge du fétiche pendant que son assistant souffle dans une trompette et agite un grelot. Le féticheur danse, puis disposait. La moisson sera bonne.

L'ARAIGNÉE DIVINATOIRE

Nous devons au missionnaire Henri Nicod une excellente étude sur l'araignée divinatoire au Cameroun.

L'araignée ngambi vit dans un terrier et ne sort que la nuit. Lorsqu'un de ces trous qui s'enfoncent perpendiculairement dans le sol a été repéré par les Noirs, ces derniers enlèvent les branches et les feuilles mortes, battent soigneusement le terrain alentour et protègent l'emplacement propre par un petit toit. Le féticheur prépare ensuite une série de feuilles, se rend sur l'aire, prononce des invocations et pose sur le trou ses feuilles. En sortant de son terrier, l'araignée bouscule et déplace ces feuillets ; suivant leur position, le devin en déduira tel ou tel présage le lendemain. Il n'y a pas de règle générale pour les renseignements » fournis par l'araignée. Chaque sorcier possède son « langage » particulier pour converser » avec l'araignée ; on grain de sable sur telle feuille a un sens, une feuille disparue a une autre signification, etc... On pose des questions à l'araignée et le lendemain on vient chercher la réponse qu'on lit suivant la position des objets posés sur le trou. Questions précises, car on taille les feuilles d'arbres d'une certaine manière, de façon à figurer un homme, une femme, un chef, un enfant, etc... On donne aussi des formes particulières à des morceaux légers de calebasse qui représentent toujours les mêmes personnages.

L'araignée divinatoire porte une terrible responsabilité... « Lorsqu'une femme de chef meurt, nous allons trouver l'araignée ngambi et la consultons... Elle nous dit qui a fait mourir la femme ; nous saisissons l'accusé et le conduisons à la rivière. Nous le mettons debout sur une pierre et lui faisons boire le kwa (l'ordalie du poison). S'il tombe dans l'eau, nous l'y laissons et rentrons à la maison. Nous prenons toutes ses femmes et les donnons au chef pour remplacer celle qui est morte. » (Ajoutons morte de mort naturelle, neuf fois sur dix.)

*
* *

La tortue, toujours d'après Henri Nicod, ne tient qu'un rôle secondaire dans la magie des Noirs. Cet animal est considéré comme un fétiche protecteur. Lorsqu'un Noir en trouve une, il l'attache devant sa case, la nourrit et la traite avec égards. En d'autres lieux, elle est présage de maladie ou de mort. Ne retenons son rôle que comme épreuve de sincérité, ce qui s'appelle boire la tortue ». A cet effet, on écrase une peau de tortue que l'on fait boire au coupable « pour savoir s'il est bien vrai qu'il ne commettra plus le mal qu'il a fait. » S'il la boit, sa sincérité est alors admise !

LES ÉTUIS PHALLIQUES

Sans quitter la région, allons chez les Moundang. On sait que chez la plupart des peuplades noires les féticheurs pratiquent la circoncision sur les bambins à des âges qui diffèrent suivant les tribus. La circoncision féminine, généralement atroce, n'est pas répandue dans toutes les contrées de l'Afrique. Sitôt après la circoncision des mâles, dans certains villages soudanais et guinéens, les adolescents et les hommes portent pour tout costume un étui sexuel en fibre tressée. Dans le Bas-Soudan, cette vêtue se termine originalement par une plume d'oiseau qui oscille au gré du vent ; l'effet produit est parfois réjouissant. Personnellement, nous n'avons pas appris quelque chose de particulier sur ce détail vestimentaire, mais Marcel Sauvage nous révèle l'aspect magique de cet étui appelé le didjiellé :

« Il existe plusieurs sortes de ces étuis sexuels, tressés plus ou moins finement avec des herbes semi-aquatiques ou des feuilles découpées de doums, la plante du désert... Un modèle de luxe, le matetchenli, d'une souplesse de gant, honneur parfaitement ajusté des notables et des chefs... Un modèle bourgeois », également sur mesure, le tchinné, orné de pendeloques, de petits morceaux de cornes d'antilope qui témoignent de la richesse du propriétaire... Enfin le mahouollé, modèle de série le plus grossier... Mais tous les didjiellés sont teints de couleurs vives... Toutefois le jaune et le rouge l'emportent généralement... Les didjiellés sont fabriqués par des spécialistes étroitement surveillés, car le maléfice est toujours à craindre. De mauvais sorciers peuvent utiliser le didjiellé pour nouer l'aiguillette »... et l'on raconte que certains didjiellés deviennent ainsi de véritables tuniques de Nessus. Le malheureux porteur, brûlé, rongé par un « médicament » maudit, ne peut plus arracher son membre de l'étui et devient fou. »

LES DEVINS

A ces « petites manières de magie » des Noirs, choisies entre mille autres qu'il serait fastidieux d'énoncer même succinctement puisque les plus élémentaires coutumes se trouvent dominées par des croyances et des superstitions maléfiques ou bénéfiques — et alors *tout* devient subordonné à la magie, — il convient quand même d'ajouter quelques mots sur le féticheur ayant le don magique de deviner à l'aide de certains accessoires purement africains.

Le R. P. Trilles explique différents moyens assez peu connus employés par les devins négroïdes. Le jeu des cordelettes (tressées avec du fil d'ananas) se compose de neuf cordes serrées à leur extrémité par un fil de cuivre : « Au milieu de chaque corde était inséré un objet rituel : dent de caïman, dent de lézard, un ongle et une corne de petite antilope, un morceau de l'arbre *mea* taillé grossièrement en forme de petite statuette, un os de mort représentant un phallus, un coquillage, un lymnée, pour les parties féminines un morceau de métal arrondi pour simuler la case ou le village, une mèche de cheveux du consultant. » Le féticheur prend trois cordes dans chaque main, les tord en les tournant et les laisse tomber. Suivant la position des cordes et des objets, il annonce des tas de choses au consultant. A chaque nouvelle lune, il faut conjurer les cordelettes « en les arrosant d'eau consacrée et en leur offrant du piment, de la kola et le sang d'une poule ».

Le missionnaire décrit encore la divination par les astragales dont il est parvenu à capter le sens. L'astragale est un osselet du jeu du même nom et le R. P. Trilles assure que notre dé à jouer n'est qu'une transformation de l'astragale puisqu'on a retrouvé des jeux de dés « dans les tombes égyptiennes datant de trois mille ans au moins avant J.-C... » L'astragale était déjà en usage chez les Néolithiques ; Paul Venga en a trouvé tout un gisement dans le palafitte d'Auvergnier et quelques-uns portaient des signes à leur face inférieure. » Cette origine lointaine n'est pas pour nous déplaire ; c'est une pierre supplémentaire à notre thèse d'Église magique universelle puisqu'on n'enfermait dans les tombeaux égyptiens que des objets sacrés (ou magiques) dont on retrouve une survivance dans les astragales africains. Les Pygmées consultent les astragales comme les Blancs consultent les cartes. Les jetons employés sont au nombre de quatre ou cinq ; fragments de carapace de tortue, noyau du fruit du nkula, arbre sacré, cornes et sabots de l'antilope blanche amphibie des marais, griffes d'animaux, arêtes de poisson, plumes d'oiseau, etc., viennent s'adjoindre, avec leurs significations particulières, aux astragales qui représentent toujours : l'homme, la femme, la jeune fille, le garçon. Le devin, après des incantations et un cérémonial rituels, jette les jetons sur une peau d'animal ou une écorce d'arbre ou des feuilles spéciales et prédit suivant la position prise par l'astragale. Le R. P. Trilles, qui a percé le secret des astragales, explique une séance de divination : « ... Peu à peu, le devin s'exalte : en chantant, il tourne avec rapidité, sur lui-même, se courbe en arc de cercle, la tête renversée en arrière vient toucher le sol qu'elle frappe violemment, puis il bondit et bondit encore ; il s'élève à un état psychique intermédiaire entre l'état conscient et l'état de transe ; ses facultés de divination s'exaltent ; on le voit mimer le chasseur, l'animal traqué, les phases de la chasse avec une vivacité extraordinaire, il saisit les rapports qui existent entre les êtres et Les choses. Successivement, l'osselet est lancé de façon presque inconsciente pour chaque homme de clan appelé à haute voix ; pour les femmes, douleur, deuil ou joie ; pour les enfants, seront-ils heureux ou orphelins ? La chasse (*qui aura lieu demain ou après*) est mimée avec une précision extraordinaire : le devin voit. Les zagaies sont lancées : le devin a désigné le chasseur, montre celui qui fuit, qui attaque, qui est saisi par l'animal expirant, broyé, rien à faire, puis voici les vainqueurs, les vaincus de cette chasse toujours périlleuse. » Et le narrateur commente cette séance d'Akhôr, devin renommé :

« ... Chose plus étrange, j'ai pu le constater, cette vision à distance, mais cette fois dans le futur, se réalise exactement dans les moindres détails, non seulement le lieu de la chasse, non seulement les hommes morts ou blessés, le nombre d'éléphants tués, ceux qui échappent, mais aussi le nombre de défenses. Tout est exact ! »

Devant ces ahurissantes précisions, il ne faut pas s'étonner qu'après avoir consulté les astragales qui ont répondu défavorablement, « le petit chasseur... alla s'étendre au soleil et remit

la chasse au lendemain. Une proie eût été cependant la très bien venue, car il avait le ventre vide ! Mais le sort avait parlé, rien à faire » ! Le pasteur Junod, qui a étudié l'astragale, écrit de son côté : « Toutes les subtiles déductions des devins (d'après l'astragale) sont d'accord avec les principes de la magie inspirée par eux. Voilà pourquoi elles sont admises comme des oracles. »

PHILTRES

Nous savons que les féticheurs vendent — ou donnent — des philtres destinés à divers usages. La plupart du temps ces philtres ne sont que des décoctions de plantes tropicales ignorées des civilisés et il n'y a pas besoin de magie pour que ces drogues aient une efficacité totale... alors que pour les Noirs, seule, la puissance magique du féticheur est intervenue. Parmi les

drogues couramment citées, donnons « l'herbe à vérité » qui plonge le patient dans un état d'hypnose qui annihile sa volonté et le fait répondre à toutes les questions ; il y a les plantes qui agissent sur le système nerveux et provoquent l'état de transe ; de nombreuses herbes sont aussi employées pour provoquer des maladies (de cœur en particulier) qui doivent faire mourir cette personne sans que son décès fasse songer à un assassinat.

Le R. P. Trilles nous indique que l'amour noir a recours aux moyens magiques et aux philtres ; il nous donne la recette d'un philtre d'amour fang, le *biang edzie* : « On fend en croix la poitrine d'un chien, on arrache le cœur, et on le fait dessécher lentement au-dessus du feu de la case ; on le pulvérise ensuite, on mélange la cendre avec celle d'une plante aromatique et des crottes de chauve-souris, et l'on introduit une pincée de ce mélange dans le manger ou dans la pipe de la femme aimée. Elle ne résiste, paraît-il, jamais à ce charme. » Les Fang découpent encore un anneau dans une peau de chat-tigre, en y introduisant un morceau de leur fétiche national, le biéri. « Ce charme serait plus puissant que le précédent. Pour ramener une femme volage à son devoir de fidélité, il suffit de trouver un fruit double dit « banane philippine », ensuite le piler finement, le faire sécher et en mettre la poudre dans les aliments de la femme. » Et, conclut le P. Trilles : « Si l'événement donne tort au mari, c'est que le fétiche ne valait rien. Ce qui arrive... »

DANSES MAGIQUES

La danse tient une place prépondérante non seulement dans les coutumes des Noirs, mais aussi dans les pratiques magiques des féticheurs. L'auteur que nous venons de citer classe la danse en quatre groupes : danses magiques, danses mimétiques, danses religieuses et danses d'amusement. Nous y ajouterons les danses de l'amour que, dans son esprit, le missionnaire a pu inclure dans les danses mimétiques ou dans les danses d'amusement. A notre avis, les danses de l'amour revêtent un caractère magique et nous dirons pourquoi. Laissons de côté les danses mimétiques (les Noirs sont maîtres dans l'art d'imiter et de « singer », avec un réel talent humoristique, leurs congénères, les Blancs et les animaux) et les danses d'amusement pour ne retenir que les danses qui renferment un sens ésotérique.

Si le tam-tam provoque souvent le déchaînement chorégraphique des Noirs désireux de s'amuser en dansant, parfois il est lancinant, triste, lugubre au point de devenir presque tragique. Il crée l'atmosphère, il souligne le caractère liturgique des danses rituelles dont le caractère varie de la valse-hésitation au charleston et au boogie-woogie pour se terminer, en certains cas, dans un rythme de frénétique rumba. Suivant les régions et le rite des féticheurs, les danses magiques sont, soit réservées au féticheur et à ses assistants, soit, permises à un ensemble de danseurs ou de danseuses qui respectent scrupuleusement une ordonnance et un synchronisme comme nous ne sommes plus habitués à en voir sur nos scènes de music-halls. Pour ces danses magiques les danseurs revêtent généralement des costumes spéciaux et les sorciers ont une vêtue et un masque qui ne servent que pour ces occasions.

Contrairement aux avis d'autres voyageurs, nous ne dirons pas que ces danses révèlent en elles-mêmes un caractère magique. Nous serions plutôt tentés d'affirmer que ces danses servent de truchement, de transition entre une ambiance normale et une ambiance magique ; en quelque sorte, elles créent une atmosphère propice à l'expérience de magie à quoi va se livrer le féticheur. Souvent aussi, l'énervement causé par ces danses au rythme irritant favorise un état d'hypernervosité qui favorise ou qui provoque l'état de transe particulièrement favorable au dédoublement de l'expérimentateur. Personne ne s'est encore penché avec attention sur les

effets de la danse rituelle noire dans son rôle de préparation aux manifestations surnaturelles. Il y aurait là un vaste sujet d'étude puisque les danses en pratique dans toutes les contrées de l'Afrique, chez les Indiens, en Malaisie et en Océanie, se ressemblent à très peu de chose près, ce qui pourrait encore être un indice d'un rite bien établi (expression d'une Église magique universelle) qui se déforme petit à petit suivant l'imagination des prêtres.

Le but essentiel de ces danses est de provoquer les esprits — bons ou mauvais, — de les obliger à se manifester. Ou bien il faut les effrayer pour les obliger à s'enfuir du corps d'un malade, d'une contrée où manque l'eau du ciel, etc..., ou bien il s'agit de les amener à se manifester, pour punir un coupable, pour provoquer des cataclysmes naturels chez des adversaires ou des ennemis. Ainsi, par le masque du sorcier, par le genre de danse, par les chants collectifs ou les incantations, par les fétiches agités ou exposés, les esprits seront invités à se manifester. Mais, répétons-le, pour nous la danse est le truchement destiné à établir une ambiance magique et ne possède pas de caractère magique par elle-même, ce en quoi nous ne serons pas d'accord avec beaucoup d'autres observateurs. Nous basons cette remarque sur des observations personnelles. En effet, témoin de diverses scènes de magie, nous avons vu réussir *les mêmes expériences*, les unes sans aucune préparation, dans la case du féticheur, et les autres après une longue séance de « mise en train » par des danses de caractère rituel (en particulier lorsqu'il s'agissait de faire bouillir de l'eau sans le secours d'un feu quelconque).

Nous en déduisons que certains féticheurs aiment la mise en scène qui frappe davantage l'esprit des spectateurs et que d'autres, ne possédant qu'en partie seulement des pouvoirs extraordinaires, essaient de se faire aider par une mystique collective orientée dans le sens de l'idée génératrice du sorcier. Presque toujours, la foule connaît le but d'une séance de magie, l'approuve ; elle tend son esprit pour qu'elle réussisse. Soutenu, aidé par ces volontés, il est fort possible que le féticheur trouve un accroissement de ses pouvoirs personnels dans les chants et les danses des habitants du village. Si la volonté suffit, pourquoi la danse ? demandera-t-on. Parce que, contrairement aux danses des civilisés, les danses des Noirs ont toujours un but précis. On danse pour un dieu, pour un fétiche, pour se moquer d'une personne ou d'un animal, pour les esprits, etc... « Or, m'a expliqué le féticheur congolais Dzô, la danse avec un mobile donné chasse de la tête toutes les autres pensées dont les courants pourraient contrarier le dessein du sorcier. » Cette remarque nous paraît moins sotte que certaines pédanteries de professeurs de psychologie appliquée et tend à redonner à la danse us caractère qu'elle a perdu depuis qu'elle sévit dans le monde civilisé. Ce que nous pensons pour les Noirs s'applique aussi aux danses sacrées asiatiques puisque, pour certaines danses cambodgiennes, seules des vierges sont autorisées à les pratiquer. Donc, pour nous, il n'y a pas de dusses magiques (bénéfiques ou maléfiques), il n'y a que des danses qui prédisposent à la magie.

L'EXTASE NOIRE

En dehors des féticheurs, parfois avec leur assentiment, la danse peut aussi créer une sorte de magie individuelle intérieure, c'est-à-dire une extase de paradis... sur la terre. Des gens, sachant qu'ils vont mourir, veulent oublier. A Kouki, entre Fort-Archambault et Bossangra, Marcel Sauvage a assisté à un étrange spectacle en vue d'un camp de victimes de la mouche tsé-tsé.

Trois à quatre cents sommeilleux, dans un état désespéré, presque condamnés à mort, sont parqués dans un camp surveillé par des miliciens, soignés par un toubib absent pour quelques heures. Ce spectacle horrible de gens qui cherchent l'oubli dans la « magie » de la danse, l'écri-

vain l'évoque magistralement : « Imaginez, sous une nappe de lumière dure et nacrée, deux cents squelettes en train de gigoter, deux cents squelettes noirs sous la lune froide, des squelettes saisis comme un négatif. C'était cela, horriblement : deux cents malades, mâles ou femelles, n'ayant plus que la peau et les os, deux cents sommeilleux enfiévrés, mais les yeux vagues, le souffle bref, tirés du coma et impérieusement animés, soutenus par le tam-tam, qui s'affrontaient en gémissant, qui offraient tour à tour, aux rayons de la lune, leurs genoux pointus, leur dos cassé, leur ventre creux, en des figures de danses lubriques... Ils ne voulaient pas dormir, pas mourir, ces spectres. Ils voulaient danser, vivre, oublier, faire l'amour encore une fois. Leurs bouches édentées voulaient chanter, mais elles manquaient de chanson, elles grimaçaient en silence. Ils titubaient, s'affaissaient dans la poussière. La mort les faisait frissonner par terre, en tas, mais le tam-tam les relevait, remettait debout par miracle leurs paquets d'os forcenés... Quelques-uns ne se relevèrent pas. Sans doute avaient-ils dansé leur dernier tam-tam... »



DAHOMÉY : HOUTITOS. — Fantômes revenants.

Les documents sont assez rares — *pro pudor* ! — sur l'influence de la magie dans les actes sexuels des sauvages. Nous le regrettons, non par curiosité malsaine, mais parce que l'acte sexuel tient une assez large place dans la vie des Noirs. L'expérience des voyages sous diverses latitudes nous apprend que bien des choses s'expliquent par les appétits charnels. Pourquoi les danses dites magiques se sont-elles emparées de l'amour chez les Noirs ? L'explication de Marcel Sauvage confirme la nôtre. Si l'acte dans la case est bestial, en public, au son du tam-tam, il devient un art... magique que beaucoup de témoins hâtifs ont qualifié de lubricité en ne jugeant que les effets et non les causes : « ... Les Noirs ignorent à peu près complètement ce que nous avons imaginé, exigé depuis des siècles, de poésie, de métaphysique, d'infini et de rêve, ou de stupidité, autour de l'amour. Ce que notre cerveau, affiné ou déformé par des religions, par des morales utilitaires, chauffé dans le cadre social par la mystique éternelle, tout ce qu'il a suggéré, produit, combiné, comprimé, pour porter à l'extérieur le désir physique et le truquer, intensifier le plaisir de la possession et le renouveler, leur (aux Noirs) échappe... Tout cela, pour eux, est remplacé

par le tamtam, l'envoûtement sommaire du tam-tam, le martèlement sans fin du tam-tam sur le système nerveux à l'état simple. »

Ce manque d'imagination dans ce domaine s'explique par « le soleil qui calcine les Noirs, la tornade qui les lessive, le moustique ou la mouche innombrable qui leur percent la peau. Ils n'ont pas, ils n'ont jamais eu le loisir d'enjoliver l'amour, d'en cultiver le mirage cérébral. Ils ont le tam-tam qui les sort de leur misère, qui les porte à la crise intérieure... Ils besognent l'amour jusqu'au délire, un peu de bonheur anonyme... et l'amour qui ne porte aucun masque naît ainsi à la ronde et s'épanche de même ou presque... » Marcel Sauvage complète son tableau : « ... Le tam-tam aboutit régulièrement à une excitation forcenée de l'amour physique, le plus automatique, mais comme justifié d'avance par un obscur besoin de magie, et réalisé dans la fièvre, la sueur de la fatigue, avec une sorte (l'abrutissement, d'inconscience... *Un envoûtement précède l'acte*... Le rythme attendrit la chair, durcit le désir ⁽³⁹⁾. » Cette explication de Marcel Sauvage sera une révélation pour beaucoup de gens et même de coloniaux !

Au cours de nos périples africains, souventes fois nous eûmes l'occasion de nous entretenir de l'aspect magique que pouvait revêtir l'amour noir. De vieux broussards nous ont raconté beaucoup de choses, curieuses, étranges, allant des femmes asexuées à l'homosexualité et à la castration d'hommes. Les féticheurs jouent un rôle important dans ces scènes répugnantes et l'on a beaucoup de mal à discerner l'exacte limite des coutumes, des « exigences » de la magie et du ... vice. On nous a parlé de ces séances magiques de l'amour d'où les Blancs sont exclus (comme spectateurs) et, de fait, jamais nous n'avons pu assister à une de ces réunions où ... *l'envoûtement précède l'acte*. Moyennant trente kilos de sel, Marcel Sauvage a pu assister à un spectacle que l'on pourra qualifier de messe doublement noire, organisé par Banguila, chef de Banguila, un Noir élancé vêtu d'un jupon de feuilles sèches :

« ... Il n'y avait d'hommes que les joueurs de tam-tam. La suite de la procession, qui fit cercle autour de nous, était composée de fillettes et de femmes. Toutes portaient de gros colliers de coquillages, blancs comme des dents, une ceinture et des bracelets de ces mêmes petits coquillages aux poignets et aux chevilles... Ces coquillages, sous le frémissement des chairs, commencèrent de pétiller en cadence... On entendit alors un cri et d'une case voisine une femme nue se précipita vers nous. *La Nuit* de Michel-Ange, la Vénus noire en personne, tête haute, jeune, ardente, les seins impétueux, le ventre rond, bombé comme un bouclier, la cuisse épaisse et la fesse dure. Elle s'arrêta près de Banguila, sur la pointe des pieds, dressée dans la plénitude de sa chair, les bras levés dans le geste d'une porteuse d'amphore.

« Banguila sortit de son impassibilité, quitta son jupon de feuilles sèches et flaira la femme. Il s'en écarta brusquement, comme par crainte de s'y brûler, mais y revint à pas de fauve, les narines dilatées, les mâchoires proéminentes. Il toucha la femme immobile du bout de ses doigts, puis du plat de sa main. Et sa main demeura collée à la peau de la femme, soudée par on ne sait quel courant à haute tension qui fit frémir et sursauter, se contracter de joie et de douleur, Banguila, chef de Banguila.

« Un roulement de tam-tams leva le charme... Soudain apaisé, maté, Banguila caressa longuement, patiemment, l'idole de chair, le modela de ses mains osseuses, avec précaution, avec respect, dans toute sa hauteur, pour que, sans doute, elle devînt plus parfaite encore et comme

(39). Le contact vénérien n'est pas considéré, par les Noirs, comme une chose honteuse dont il ne faut pas parler. Bien au contraire, l'acte est triomphal, glorieux, *puisque'il procrée*. Or, l'ambition des Noirs (hommes et femmes) est d'avoir beaucoup d'enfants et, sauf cas exceptionnels, la femme stérile devient une risée et est souvent revendue comme bête de somme.

gainée par la magie de son désir... Et la danse commença, ou plutôt la chasse, la bataille dans le grondement des tambours et le grésillement des coquillages autour du couple. La Vénus noire courait, sautait, se tordait sur elle-même, piétinait, haletait, suait à grosses gouttes, ruisselait sous l'effort comme sous une douche. Et Banguila, dans le cercle enchanté, courait, sautait derrière sa proie, rampait entre ses pieds, déjouait les feintes, lui tendait des pièges, avec des gestes étudiés, haletait comme elle et, comme elle, ruisselait de sueur... Ils se frôlaient, bondissaient *selon un rituel précis* du ballet, comme blessés ou affolés par leurs tentatives de contact... Et tout à coup ils s'observaient, tournaient la tête, se détournaient du jeu, dans l'espoir feint d'endormir son adversaire. Ils soufflaient, se détendaient, se méprisaient, fermaient les yeux dos à dos. Mais à l'improviste tout recommençait dans un crescendo de rage, de bonds et de râles, sans rien, néanmoins, qui parût vulgaire et ne soit transposé...

« Vint le moment du spasme, de la mimique de tous les muscles fondus sous la peau, des soupirs et des cris. Toute laquée de sueur, la femme se renversa, au bord du cercle grelottant, sur ses cuisses puissantes, les jambes écartées, les bras en croix, la tête rejetée en arrière, vaincue, épuisée, soumise, ouverte. Et Banguila, chef de Banguila, guerrier invincible, s'avança, le buste cambré, le ventre tendu, tressautant d'aise, orgueilleux, souriant à droite et à gauche, le sexe pointé comme une lance... Tout cela dura près de trois heures... Le cercle entra en transe... Les hommes furent admis à la curée ⁽⁴⁰⁾... »

Marcel Sauvage interrompit alors le ballet : « La représentation avait changé d'âme et tournait à la comédie, à la farce qui n'a en rien le caractère diabolique du tam-tam. »

On excusera la longueur de ce témoignage, mais c'est le seul que nous ayons pu trouver pour illustrer l'envoûtement magique d'amour chez les Noirs. L'auteur de cette remarquable synthèse ne sombre pas dans une généralisation qui risquerait d'entacher de discrédit l'aspect rituel, surnaturel, que nous essayons de déceler dans les pratiques africaines. Il a très bien su discerner la phase supranormale de cette danse de l'amour de la phase qui tourne au rut bestial... Chaque civilisation a sa méthode pour enjoliver l'amour... Celle de Banguila, qui s'inspire des rites magiques, demande beaucoup de place, de l'entraînement, de la musique, et requiert des qualités de danseur et de mime. Tout cela est un peu compliqué pour nous et paraîtra sans doute assez impudique à certains. Ce n'est pourtant qu'un des coins du voile que nous levons sur l'intrusion de la magie dans le domaine sexuel des Noirs. Aller plus avant risquerait de provoquer une levée de boucliers de gens qui ne verraient pas la description d'un des aspects de la magie, mais l'exploitation de désirs malsains. D'autres penseront qu'il s'agit de magie noire ! Non ; en Afrique, la chose sexuelle n'est pas placée au même niveau de compréhension que chez nous. Là-bas, c'est une fonction naturelle, source de vie (d'où cette curieuse expression nègre qui, traduite, signifie à peu près « faire mousser le créateur ») ; or, chez les Noirs, la vie comme la mort appartiennent au domaine de la magie.

(40). *Les Secrets de l'Afrique Noire*, déjà cité.

IX

GRANDE MAGIE DES NOIRS

Passons aux « grandes manières » de la magie chez les Noirs. Au cours d'une étude sur le fétichisme au Togo, Daniel Legrand écrit : « ... Voici venir les « Aziza » ou démons de la brousse redoutés entre tous les fétiches. Ce sont des fantômes malfaisants et d'une rare exigence. Les uns frappent d'amnésie les voyageurs désemparés. Les autres se tapissent au bord des routes et tuent ceux et celles qui, à midi, les croisent. Chacun tremble à l'évocation de la vieille femme aux cheveux longs, rabattus sur les yeux, qui mange par tous ses membres et toue ses organes, sans exception... »

Nous abordons le domaine de la magie noire des Noirs. Les féticheurs usent de leurs pouvoirs surnaturels pour des choses bienveillantes, guérissent par exemple, comme nous l'avons vu, ou pour des expériences inexplicables — pour nous — de caractère curieux et sans conséquences bénéfiques ou maléfiques pour les individus (eau bouillante dans la géode). La magie est un peu l'histoire de l'apprenti-sorcier ; lorsqu'on y touche, on ne sait pas où elle mène surtout dans un domaine où le meilleur côtoie le pire. Dans le chapitre précédent, on a commencé à s'apercevoir de l'évolution de la magie hors du domaine du bien. Or, qui peut le plus peut le moins et qui peut redonner la santé peut aussi enlever la santé, c'est-à-dire provoquer la mort ou l'atténuation de facultés physiques indispensables à l'homme pour vivre normalement.

UNE EXPLICATION DE LA MAGIE NOIRE

A la suite d'une séance particulièrement mouvementée qui nous a révolté (il s'agissait de faire avaler le poison d'épreuve à un Noir *préssumé* coupable), nous avons posé la question suivante au féticheur guinéen Ngoulouni (Guinée espagnole) :

« Pourquoi, toi qui peux faire des actes généreux par tes pouvoirs surnaturels, t'abaisse-tu à tuer les hommes avec l'ordalie, alors que toi-même n'aurais pas résisté à la nocivité du poison d'épreuve ? »

Ngoulouni tripota sa ceinture garnie de multiples amulettes et nous regarda bien en face après avoir prié l'interprète indigène de quitter la case, notre ami le colon blanc parlant fort bien son dialecte. Voici les paroles que l'on nous traduisit :

« Nous ne sommes pas entourés que d'hommes bons ; la méchanceté règne aussi sur la terre. Les esprits qui nous environnent, qui nous surveillent, sont donc aussi bons ou méchants suivant les corps matériels qu'ils ont habités. Les bons esprits nous aident dans nos actions bienveillantes, les mauvais esprits nous aident dans nos actions malveillantes lorsque nous les invoquons.

— Alors, n'invoque pas les mauvais esprits !

— Le féticheur perdrait rapidement la considération de ses frères s'il ne punissait pas autant qu'il guérit.

— Explique-toi.

— Il faut parfois sacrifier un homme, même innocent, pour en sauver cent. La mort d'un Noir est profitable à celle de cent Noirs. Parfois la malchance s'acharne sur un village ; la récolte est détruite, les troupeaux se déciment, le stégomia ou la tsé-tsé ⁽⁴¹⁾ causent de grands ravages. Les hommes perdent courage, ils ont peur, ils se résignent. Ils offrent alors un terrain propice au malheur, car, sous notre climat, le moral est nécessaire pour lutter contre les embûches de la nature. Ils croient que les esprits malfaisants s'acharnent sur eux et qu'ils ne pourront les vaincre ; ils attendent la mort et ne cherchent plus à lutter. Il faut trouver le moyen de leur redonner courage...

— Mais l'homme qui vient de mourir était innocent !

— Peut-être as-tu raison. Depuis une lune les hommes du village ne vont plus à la chasse et la récolte n'est pas encore mûre. Trois fois ils sont partis malgré les présages défavorables ; en trois sorties nous avons compté neuf morts. Les esprits continuent à prédire des malheurs, les chasseurs ont peur, ils ne veulent plus prendre leurs zagaies et leurs arcs. Les vieillards, les femmes et les enfants n'ont plus rien à manger. Hier tu as tué deux antilopes ; les Noirs ont mangé la chair avec voracité, mais refusent de considérer ta chasse comme une intervention des bons esprits en leur faveur. Il faut sortir de cette situation qui menace le village...

(A partir de ce moment, nous écoutons très vraisemblablement une fable destinée à justifier le meurtre que nous venons de voir commettre, mais une fable inspirée par une psychologie assez poussée et que nous n'avons pas le courage de condamner eu égard au sort d'un village de cinq cents habitants.) « J'ai interrogé les esprits, continua Ngoulouni, ils m'ont indiqué que tout le mal venait d'un Noir habité par l'esprit malfaisant. L'homme a été saisi, il a refusé d'avouer devant le clan qui a décidé de lui infliger le poison d'épreuve. Il est tombé foudroyé, *il était donc coupable*. Maintenant, le village est délivré du mauvais sort. Regarde autour de toi, les chasseurs préparent leurs armes ; tout à l'heure ils viendront tremper leurs fers dans le poison que je vais préparer et demain à l'aube, ils partiront dans la forêt. »

Ngoulouni s'arrêta un moment et ajouta :

« Il fallait leur redonner confiance en eux-mêmes !

— Mais un homme est mort, il était peut-être innocent ! »

Le féticheur haussa les épaules :

« Les esprits ont parlé... Et puis, as-tu remarqué que l'homme habité par le mauvais esprit était un infirme ? Il boitait, il s'était cassé la jambe en tombant d'un arbre... La disparition d'un

(41). Le « moustique » stegomia provoque la fièvre jaune, et la mouche tsé-tsé, la maladie du sommeil.

infirmes n'est jamais une grande perte... »

Lorsque, huit jours après, en revenant sur nos pas, nous repassons par le village de Ngoulouni, nous apprenons que la chasse a été bonne, que la confiance et l'optimisme refleurissent, bref que tout va mieux, presque bien. Ngoulouni, spontanément, fait fétiche pour la bonne continuation de notre voyage en disant, lorsque nous prenons congé de lui :

« C'est peut-être votre halte dans le village qui a chassé le mauvais esprit qui pesait sur nous et qui a vaincu le sortilège... »

— Alors, pourquoi le poison d'épreuve et un cadavre ?

— Les chasseurs n'auraient pas compris que la présence de Blancs soit assez forte pour intervenir en leur faveur... »

*
* *

Sur la magie des Noirs, on raconte — surtout sur place, en Afrique — des tas de choses terrifiantes. L'expérience nous incite à nous méfier de l'imagination des Noirs enflammée par le mystère et la terreur ; ils finissent par ne plus savoir établir — en toute bonne foi — de limite distincte entre les contes des griots et la chose vue. Le Noir, assez poète à son insu, sait donner une parfaite idée de sincérité à son abondant verbiage. Nous avons acquis la certitude que, chez beaucoup de nègres, il n'y a pas de notion exacte entre le mensonge et la vérité et qu'une illusion souvent ressassée devient pour eux une chose qui a existé. Cette facilité d'auto-persuasion explique, en partie, la toute-puissance des féticheurs sur l'âme noire. Nous prenons soin de spécifier ce caractère très particulier pour dire que nous n'avons pas retenu le centième des exemples de magie expliqués par les Noirs dont la conviction de l'horrible suffirait à mettre la panique dans une compagnie. Comme, d'un autre côté, la plupart des féticheurs estiment que la présence de Blancs nuit au succès de leurs grandes cérémonies, on doit reconnaître qu'il est assez difficile de relater des témoignages non entachés de suspicion et probants dans ce domaine. Répétons que nous ne cherchons pas à émerveiller le lecteur par le « sensationnel »... faux, mais à le renseigner.

LES ENVOÛTEMENTS

Sous n'importe quelle latitude africaine, un des pouvoirs surnaturels les plus répandus des vrais féticheurs est l'envoûtement à divers degrés. Si la simple possession d'un fétiche magique permet aux Aziza de frapper d'amnésie le premier passant venu, à *une heure et dans une saison propice*, ajouterons-nous, l'envoûtement est, en général, une affaire plus sérieuse qui demande une longue préparation, des incantations spéciales et l'invocation d'esprits particulièrement malfaisants. Colons, administrateurs coloniaux, missionnaires, voyageurs, explorateurs sont tous d'accord pour reconnaître que certains féticheurs possèdent des dons magiques pour nuire gravement à leur prochain, en lui « prenant la mémoire », en le paralysant partiellement, en le frappant d'impuissance ou de stérilité, en le dépersonnalisant, en l'obligeant à se conduire comme une bête, et que sais-je encore !

Tout cela n'est plus nouveau, ni miraculeux depuis que cette magie noire est pratiquée par certains « sorciers » de notre pays *dont quelques-uns procèdent très exactement de la même*

manière que les féticheurs africains. Malheureusement, n'ayant jamais pu avoir la traduction des incantations noires ni celle des paroles, dites cabalistiques, des sorciers blancs, nous ne pouvons établir de/ omparaisons étroites ; il serait passionnant de découvrir des analogies marquantes établissant indiscutablement l'origine unique de ces pratiques, donc la viabilité de notre thèse d'Église magique universelle. Pour l'instant, nous ne pouvons que constater des aboutissements identiques, qu'il s'agisse de « jeteur de sorts u de nos provinces, de gitans hongrois, de vrais fakirs hindous ou de féticheurs africains. Ces aboutissements de pratiques magiques sont principalement : l'infirmité provoquée, la soumission à une volonté extérieure et la mort lente par consommation ou langueur, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'englober sous le terme général d'envoûtement. Des médecins et juristes désarmés par les lois n'ont pas craint de reconnaître des interventions occultes dans certains drames qu'ils qualifient d' « assassinats légaux », puisque la sorcellerie est bannie des codes... et que le sacrificateur demeure invisible.

Les féticheurs et les magiciens africains qui se laissent aller à pratiquer la magie noire maléfique ne sont pas tellement nombreux. Dzô, interrogé par nous à ce sujet, nous a déclaré qu'il était dangereux pour la propre sécurité du féticheur de frapper un individu dont il n'est pas convaincu de la culpabilité ; l'assassin » fétichiste peut être tourmenté pour le restant de son existence, par l'esprit du mort, qui cherche à se venger.

Ce scrupule, ou cette crainte, n'habite pas tous les détenteurs de pouvoirs magiques. Il existe de vrais féticheurs cupides qui s'attachent aux biens matériels reçus en échange d'une séance de fétiche contre telle personne ; ces méchants magiciens croient posséder assez de puissance pour annihiler les tourments provoqués par l'esprit vengeur. Mais ces sorciers ne craignent rien si l'ordalie ou le sort a été décidé par le tribunal du clan ; en ce cas, le féticheur ne se considère que comme un agent d'exécution et décline toute responsabilité. On rétorquera qu'un grand nombre de Noirs étant mis à mort plus ou moins directement par décision du clan et des féticheurs, un grand nombre d'esprits doivent chercher à se venger. S'il y a des abus fréquents que nous verrons par la suite, dans beaucoup de cas, le Noir dont la mort a été décidée est vraiment le coupable, découvert grâce au don de voyance du magicien. Or, assure la coutume, un Noir coupable ne se rebelle pas contre le châtiment ; il a fauté, il paye, donc son esprit ne cherchera pas à se venger. Dans le même ordre d'idées, les sorciers cannibales sacrifieront toujours, ou presque toujours, des enfants, bien entendu innocents, parce que leurs esprits trop faibles et inexpérimentés ne risquent pas de venir tourmenter leurs dévoreurs ou leurs assassins ; sauf exceptions pour les sorcières et les « amazones » asexuées, les esprits de femmes sont considérés comme des esprits d'enfants. On peut donc assurer que si la magie noire n'est pas pratiquée très souvent chez les Noirs, c'est par crainte du gendarme, en l'occurrence du choc en retour qui peut se manifester par l'esprit vengeur de la personne injustement frappée.

Si l'on envoûte par des philtres, par des herbes, préparés par des féticheurs, on envoûte aussi par des fétiches, comme nous l'avons vu pour la ceinture d'amour de Kissbi. Si, personnellement, nous n'attachons que peu de valeur au fétiche dans la vie courante des Noirs, il nous faut cependant admettre son rôle dans la magie noire des Africains. Le féticheur demande souvent, pour pratiquer un envoûtement, quelque chose qui a touché la personne que l'on veut atteindre : morceau de ceinture ou de pagne ou de la natte — quand elle en a une — sur laquelle elle se couche. Pour que l'effet soit plus certain et plus immédiat, il faut essayer de se procurer des cheveux et des rognures d'ongles. (Nous avons déjà dit avec quels soins les Noirs détruisaient immédiatement ces détritrus dans la crainte qu'un ennemi les utilise contre eux.) Si l'on peut obtenir des poils du ventre, c'est encore préférable pour la réussite, mais si l'on apporte au féticheur des excréments, alors la réussite est certaine. Les excréments seront pétris avec des herbes

« magiques » et transformés en une sorte de petite statuette grossière. Après les incantations, les passes rituelles, le féticheur, suivant le mauvais sort demandé, cassera un ou des membres de la statuette, ce qui équivaldra à une paralysie complète et immédiate des membres correspondants de l'être humain visé ; avec un poinçon d'os ou d'ivoire (jamais de fer ou d'acier qui ne sont pas des produits bruts), il crèvera les yeux ou les oreilles et le malheureux sacrifié deviendra aveugle ou sourd. Pour faire mourir d'une étrange maladie, soit on enterrera la statuette (mort lente) sous une lourde pierre, soit on la fera brûler dans un feu plus ou moins vif (mort plus ou moins rapide). Lorsque le féticheur n'a pas d'excréments, il mêle les cheveux ou les rognures d'ongles ou les poils à une terre argileuse préparée spécialement, qu'il pétrit en statuette. Et le rite recommence à peu près le même. En principe, pour ces pratiques, il y a toujours une configuration de la silhouette de l'être humain qu'il s'agit d'atteindre avec indication du sexe.

En d'autres lieux, mais toujours avec des objets appartenant ou ayant touché la future victime, les féticheurs préparent un fétiche qui devra être joint par surprise à la collection de grigris portés par l'homme ou, en certains cas, qu'il suffira d'accrocher dans sa case, ou de poser à côté de lui pendant son sommeil. Nous avons vu des infirmes ; on nous a dit qu'ils étaient les victimes de sortilèges. Reconnaissons qu'il nous a été impossible de vérifier ces assertions malgré les formelles assurances de vieux broussards blancs roublards et rusés qui ne se laissent pas abuser par des histoires faciles. Devant notre air non convaincu à l'énoncé de quelques-unes de ses réussites, Ngoulouni, féticheur renommé par ses envoûtements maléfiques, nous dit de lui donner la photographie d'un Blanc auquel nous voulions voir arriver malheur. Dans notre poche, se trouvaient quelques journaux de Brazzaville déjà vieux, sur lesquels figuraient les photographies d'une réception officielle. En premier plan s'y trouvait un haut fonctionnaire que des raisons particulières nous incitaient à ne pas porter dans notre cœur. Sans hésiter, mon ami le colon tendit le journal au féticheur qui demanda le plus calmement du monde :

« Lui fou ? Lui aveugle ? Lui pas marcher ? »

Avant qu'une réponse ne jaillisse, j'arrachai vivement la feuille des mains de Ngoulouni. Mon ressentiment n'allait pas jusque-là et avec ces gens-là, on ne sait jamais...

« Tu vois, tu as peur ! Donc tu crois en mon pouvoir », nous fit traduire le féticheur avec un sourire narquois.

Avouons que, même une « coïncidence » ou un « hasard » eussent été le regret lancinant de ma vie. Et pourtant je n'avais pas une si grande certitude des talents du féticheur de Ngoulouni !

Quelle que soit la peuplade noire de l'Afrique, les exemples d'envoûtements par la magie maléfique se retrouvent partout. Les processus diffèrent à peine, mais les résultats sont identiques. Toutefois nous devons signaler que les faux féticheurs, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de pouvoirs vraiment surnaturels, parviennent à des buts similaires en faisant absorber des décoctions d'herbes ou de plantes à la victime désignée.

MORT A DISTANCE

Précédemment, nous avons cité une scène narrée par Jean Perrigault. Il était question de féticheur forgeron qui, en écrasant la tête d'un coq rouge, transmet la mort à des milliers de kilomètres de distance. Cette manifestation de la magie criminelle est une des plus controversées. Les effluves maléfiques peuvent-ils vraiment entraîner la mort d'un homme qui se trouve à un point très éloigné du lieu où l'on fait fétiche ? Après Jean Perrigault, décrivons une séance ma-

gistrale de magie noire qui s'est déroulée, il y a quelques années, dans un coin de l'A. E. F.⁽⁴²⁾.

Une rivalité commerciale poussée à l'extrême opposait deux maîtres de la brousse, dont un indépendant. Sous ces latitudes, on ne regarde guère aux moyens pour atteindre le but. Dans ces moyens, on comprend souvent la révolte armée d'une tribu pour raser les établissements concurrents, l'« accident » mortel, le feu de brousse et, parfois, la magie maléfique. Le vieux broussard, se sentait très menacé, n'hésita pas à faire appel au féticheur Dzô pour supprimer un ennemi implacable qui avait décidé sa mort. D'après les renseignements que nous pûmes recueillir, ce sorcier ne possédait pas le pouvoir d'anéantir une personne dont il ignorait tout. Sa science exigeait qu'il ait vu la personne ou son image ou bien qu'il ait un morceau de vêtement ayant touché la peau, ou des cheveux ou des rognures d'ongles. Nous spécifions bien cette « préparation » pour différencier la scène que nous allons décrire de celle de Jean Perrigault dont les sorciers-forgerons tuent uniquement par une sorte de transmission de pensée homicide. Dzô reconnaissait la nécessité d'un « contact » au moins visuel avec sa future victime et il avait l'image par l'expérience du miroir magique que nous avons précédemment décrite. De plus, Dzô avait choisi l'époque — estimée remplie de maléfices — de la lune rousse, le jour précis où l'astre était à son plein quartier. Pour mettre tous les atouts dans son jeu magique, il avait appelé un autre sorcier réputé pour sa malfaisance afin de le seconder. Enfin, précisons que le broussard avait remis des cadeaux très importants au féticheur.

Des cœurs tendres nous demanderont s'il suffit d'être riche et de découvrir un sorcier redoutable capable pour faire disparaître un être humain. Nous l'avons déjà écrit, beaucoup de féticheurs sont cupides et ne s'embarrassent pas de scrupules ; mais d'autres magiciens noirs sont des hommes de bien, des guérisseurs et des justiciers... à la coutume de la mentalité nègre.

Dans le cas qui nous intéresse, si Dzô, par son extraordinaire don de voyance, n'avait pas minutieusement prévu que les manœuvres déloyales de « l'homme à tuer » aboutiraient à la mort de son ami broussard, blanc et juste, jamais il n'eût accepté de faire fétiche mortel contre un homme dont il ignorait s'il était bon ou méchant. A vrai dire, nous ne savons pas s'il faut attribuer ces scrupules au désir d'être équitable ou à la crainte que l'esprit du mort frappé injustement vienne le tourmenter jusqu'à la fin de ses jours. Si cette dernière éventualité incite aux bonnes actions, bénissons la réputation de la ronde éternelle des esprits des morts.

Tout était donc convenu entre le féticheur et le broussard qui devait obligatoirement assister à la séance publique de mort à distance et mettre la main sur l'objet symbolique qui frapperait son ennemi à us» bon millier de kilomètres de là.

Le jour qui précéda la cérémonie, Dzô et son collègue s'enfermèrent dans la case du sorcier et se livrèrent vraisemblablement à une préparation psychique propice à la captation des effluves maléfiques. Les aides du sorcier dirigèrent une équipe de bûcherons noirs qui alla en forêt couper des arbres, d'une essence et d'une force spéciale, qu'ils dépouillèrent de leur écorce. Ces arbres, fendus en quatre et coupés par tronçons d'environ deux à trois mètres de long, furent transportés sur la place du village, sans aucun cérémonial. Sous la direction d'un aide du sorcier, d'autres Noirs élevèrent un bûcher sur un emplacement dont la terre fut labourée sous nos yeux. Il s'agissait, nous expliqua-t-on, de rendre le sol friable pour que les esprits malveillants habitant dans le sol puissent se manifester sans peine. Ainsi, s'éleva un bûcher d'un mètre cinquante de haut, de trois mètres de longueur et de deux mètres cinquante de largeur. Ce travail prit fin vers dix-sept heures et tout rentra momentanément dans le calme.

(42). Cette scène a été résumée dans *Olo*, roman de brousse, de Pierre NAVARRE. (Éditions du Dauphin.)

Vers vingt heures, devant le bûcher orienté à l'ouest, le même aide du féticheur fit disposer quatre troncs d'arbres courts (soixante-dix à quatre-vingts centimètres) et épais comme pour supporter le tablier d'une table. En effet, quelques instants plus tard, huit hommes peinèrent à transporter une vaste et lourde pierre plate dont une face était très lisse, presque polie, qu'ils posèrent sur les quatre pieds. C'était la pierre des sacrifices animaux et ... humains. La nuit tomba. Les torches d'étaupe et de résine s'allumèrent, projetant des ombres fantastiques sur les préparatifs de la cérémonie. A la chaleur étouffante se mêlait l'appréhension angoissante qui nous étreignait. Nous avions l'impression d'être les complices d'une mauvaise action...



DAHOMÉY. — Danses de féticheurs et de féticheuses.

A vingt-deux heures exactement, un long hululement guttural déchira l'air de la nuit, poussé par on ne sait qui. Comme s'ils n'attendaient que ce signal, les Bantous sortirent en courant de leurs cases et se précipitèrent tout en laissant autour du bûcher une piste libre de trois à quatre mètres de large. Il y eut des bousculades, des bourrades, chacun voulant être placé au premier rang. Puis tout s'apaisa. Les femmes enceintes n'avaient pas le droit d'assister à la scène, sous peine d'avortement, pas plus que les Noires qui allaitaient. Par contre, celles qui avaient leurs menstrues devaient se placer au premier rang, le « sang mauvais » étant considéré comme une manifestation des esprits malins qui tiennent la femme dans une condition inférieure. L'anneau humain n'était rompu que par un passage de quatre à cinq mètres de large qui menait à la case du fétiche. Lorsque tout le monde fut en place, le roitelet local se mit péniblement sur ses jambes et, s'appuyant sur un bâton, il vint s'accroupir au milieu du passage ; les deux Blancs s'assirent derrière lui. Maintenant, vingt torches tenues à bout de bras éclairaient fumeusement l'étrange spectacle qui se déroula sans tarder.

Six jeunes filles noires, entièrement nues, les cheveux ramassés en rouleaux sur le dessus de la tête, le corps peint de grandes raies blanches qui mettaient en relief les seins et le pubis, accoururent et s'immobilisèrent devant le bûcher. Le tam-tam retentit brusquement sur un

rythme frénétique. Au grand tam-tam dit « de guerre » se joignit le petit tam-tam, c'est-à-dire le battement des mains sur les peaux tendues, sur desalebasses ou des poteries. Certains prétendent que ces peaux sont humaines, avouons que nous n'avons pas vérifié celles-là. « L'ouverture » étant terminée, le tam-tam s'arrêta net ; les jeunes filles se mirent en file indienne et lorsque la musique reprit, elles commencèrent leur danse en tournant autour du bûcher.

Il paraît que ces jeunes danseuses étaient vierges et que leur chorégraphie avait pour but d'appâter les esprits malveillants qui, comme chacun sait, sont friands de jeunes corps frais « non encore habités par l'homme ». Ces vierges devaient avoir reçu une éducation spéciale à moins qu'elles n'aient appris des gestes sans en comprendre la signification. Avec un synchronisme remarquable, elles entamèrent une ronde hésitante, lente, avec de fréquents « changements de pied », comme l'on dit dans nos music-halls. Puis elles s'animèrent. De leurs bras grêles, elles appelaient des êtres imaginaires pour les inviter à l'amour ; elles se trémoussaient avec lubricité, tendaient leur ventre avec des gestes obscènes et simulaient de longs frissons qui les secouaient de la tête aux pieds. L'être appelé ne venant pas, elles parurent le chercher dans le bûcher éteint, dans l'assistance ; esquissant une moue désappointée, les danseuses continuèrent leur ronde en recommençant leur mimique érotique. Après cette longue entrée en matière, le tam-tam devint plus assourdissant et les coups plus détachés. Les fillettes s'arrêtèrent, se trémoussèrent une dernière fois sur place et, lorsque le tam-tam se tut, elles se sauvèrent par le passage en nous frôlant et en laissant derrière elles une pesante odeur de musc. Les mauvais esprits étaient invités à la luxure, les guerriers « cruels » allaient succéder aux vierges.

Six hommes noirs, jeunes et nus, le corps zébré de blanc, armés de lances, de zagaies, d'arcs et de flèches, bondirent sur la piste et entamèrent une danse-mimique d'une vivacité extraordinaire. Sautant, feignant, poussant des hurlements sauvages, ils combattaient contre un ennemi invisible, évitaient ses coups, le traquaient, le piétinaient et s'acharnaient sur lui à coups de lances. Ainsi, au son d'un tam-tam endiablé, ils tuèrent un nombre incalculable d'ennemis imaginaires en tournant autour du bûcher. Ce « numéro » s'explique ainsi : les esprits malveillants appâtés par les vierges sont présents ; les guerriers cruels les prennent pour ainsi dire « en main » afin de leur montrer l'exemple de ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire s'acharner sur l'ennemi du sorcier et le tuer.

A leur tour, haletants et en sueur, les guerriers-danseurs évacuèrent la piste. Le tam-tam changea de cadence et battit assez lentement sur un mode lancinant qui faisait mal aux nerfs. Jamais son rythme ne variera jusqu'à la fin du troisième intermède, un rythme sur quatre notes, toujours les mêmes, qui finit par donner des bourdonnements dans la tête. Un rythme qui peut se traduire, en morse, par : trait, point, point, point, un rythme qui fait se demander si l'on ne va pas devenir fou, car les spectateurs règlent leurs cris, leurs claquements de mains ou de cuisses sur le tam-tam aux quatre notes. Le spectacle est sauvage et prenant, les Noirs commencent à s'énerver et leurs esprits s'évadent des contingences terrestres. Pour la première fois, nous comprenons ce que les voyageurs ont appelé « l'hystérie du tam-tam » et que nous nommerons « création de l'ambiance magique ».

Deux hommes affreusement costumés succédèrent aux guerriers. Les visages étaient recouverts de masques hideux dominés par de longues cornes de buffle. De longs boubous noirs les enveloppaient jusqu'aux pieds ; de multiples fétiches-dents de fauves, instruments de métal, sachets, etc. ..., étaient attachés à leur cou et à leur ceinture. Leurs pieds sont étranges, chaque talon se terminant par une longue queue noire poilue qui balaie le sol. Dzô et son collègue faisaient leur entrée en scène, une entrée remarquée puisque, à la vue de ces deux monstres, un long cri de frayeur — plus calculé et « rituel » que spontané — s'exhala des poitrines des

spectateurs. *Les deux hommes n'avaient absolument rien dans les mains*, et répétons que la piste ayant à peu près quatre mètres de large ne permettait à personne de s'approcher. Le bûcher était toujours éteint et dans l'état tel que nous l'avions vu dresser.

Les deux féticheurs se mirent à tourner autour du tas de bois, tantôt d'un pas normal, tantôt sur un pas de polka, sans cesser de prononcer des incantations dans un langage ésotérique ne s'apparentant en rien aux dialectes en usage dans la région, sans cesser de faire des grands gestes qui paraissaient vouloir attirer le ciel sur leur tête. Longtemps, ils tournèrent ainsi, peut-être trois quarts d'heure, peut-être une heure ; jamais ils ne s'arrêtèrent du geste ou de la voix, *jamais leurs mains n'effleurèrent le bûcher*. Cette gymnastique devait être épuisante, car lorsque Dzô passait devant nous, son souffle était court, il haletait et ses pieds traînaient à terre. Le chef du village donnait des signes d'impatience et luttait contre une visible envie de dormir. Les spectateurs devenaient des automates soulignant le tam-tam. Dzô — le plus grand des deux hommes masqués — parut se mettre en colère ; il frappa avec plus de violence le sol de ses pieds, ses gestes devinrent saccadés, sa voix se fit plus forte. Son collègue, plus jeune que lui, sembla atteint d'une épilepsie soudaine et trépigna sur place. Et le miracle se produisit. Un crépitement, puis un grésillement se firent entendre. Une petite flamme apparut dans le bûcher. Le tas de bois commençait à brûler !

Les Noirs, réveillés, frappés de terreur, se prosternèrent, c'est-à-dire touchèrent la terre de leur front. Nous nous demandâmes si nous ne rêvions pas, nous nous pinçâmes mutuellement ! Depuis plus de quatre heures, le bûcher était devant nous et le feu venait de s'y mettre soudainement, sans allumette, sans que personne y touchât ! Explication indigène : les esprits se manifestaient, ils étaient avec les féticheurs, la réussite était quasi assurée. Si le bûcher n'avait pas flambé, la cérémonie s'arrêtait là, car les esprits refusaient de nous seconder.

Lorsque les flammes s'élevèrent assez haut, les deux féticheurs se retirèrent à bout de souffle et allèrent s'enfermer dans la case de Dzô. Le tam-tam abandonna ses quatre lancinantes notes pour entamer une musique plus vive, plus allègre, plus joyeuse... Il fallait maintenant remercier les esprits...

Six jeunes femmes et six jeunes hommes — on nous assura qu'il s'agissait des six guerriers cruels » précédents — prirent possession de la piste et entamèrent une danse érotique impossible à décrire, mais très bien réglée. Six fois, danseurs et danseuses s'accouplèrent en changeant chaque fois de partenaire, sans cesser de marquer le rythme du tam-tam. Six fois en moins d'une heure !... avec des hurlements, des gestes brutaux, des simulacres de surprise féline, sous les regards avides et enfiévrés des spectateurs qui se déchaînèrent eux aussi... Le chef du village semblait complètement réveillé et prenait un manifeste plaisir au spectacle, mais il était trop vieux !... Les esprits malveillants — qui avaient dû se glisser dans certains corps pour l'occasion — devaient être heureux et satisfaits d'avoir provoqué cette luxure collective et débridée...

La lune rousse parvint au sommet de sa courbe. L'air était empoisonné d'odeurs repoussantes allant de la sueur forte à d'autres senteurs plus intimes. Un grand cri ramena le silence, les danseurs et danseuses s'enfuirent, chacun reprit sa place et quatre Noirs s'avancèrent à pas lents tenant à bout de bras un bouc noir qui tentait de se débattre. La bête fut étendue sur la pierre aux sacrifices et maintenue par ses porteurs. Les deux féticheurs, dans le même accoutrement, arrivèrent aussitôt et regardèrent le bouc en étendant leurs mains. Le ruminant, sans doute hypnotisé par les passes magnétiques, se calma promptement et les quatre Noirs se retirèrent après avoir mis sur le bord de la table aux sacrifices un large et lourd pavé qui nous sembla être du grès très poli. Dzô tendit la main vers le Blanc qui désirait se venger de son ennemi, l'invita à venir de son côté et lui prit la main gauche qu'il posa sur le pavé sans prononcer un mot. Puis les

deux féticheurs saisirent le pavé et l'élevèrent au-dessus de leur tête, à bout de bras. Longtemps les trois hommes demeurèrent dans cette position. Le Blanc était pâle comme un mort. Les sorciers marmonnaient des incantations sans fin, le tam-tam avait repris son rythme sur quatre notes, l'assistance fixait des yeux exorbités sur la scène. Le roitelet noir était tout yeux. Seul, le crépitements du bûcher troublait un profond silence. Ma respiration était courte et saccadée, les porteurs de torches demeuraient dans une immobilité de statue.

Le débit de paroles incompréhensibles des féticheurs s'accéléra. Des frissons les agitèrent, leurs bras tremblèrent, les sorciers entrèrent en transe. Sans se consulter du regard, sans un signe quelconque, ils abattirent le pavé sur la tête du bouc avec une telle force que la partie écrasée ressembla à une plate bouillie sanglante. Le broussard avait toujours sa main sur la pierre ; lui aussi tremblait. *Je regardai ma montre : il était 2 h. 24.* Le tam-tam continua sa lancinante batterie.

Les deux féticheurs demeurèrent immobiles, sans un geste. Le Blanc les imitait. Tous semblaient attendre quelque chose. Quelques minutes s'écoulèrent, longues ; on vit les bras des féticheurs se raidir comme pour appuyer davantage sur le pavé écrasant la tête du bouc. Et puis, tout à coup, comme si une immense couverture noire tombait pesamment du ciel, *sans un souffle d'air*, le bûcher s'éteignit en quelques secondes ainsi que les torches. Les Noirs poussèrent des cris de terreur non simulée cette fois ; ils se levèrent et se bousculèrent pour aller se réfugier dans leurs cases. Le tam-tam se tut. Nous étions impressionnés à l'extrême, mais non suggestionnés.

Un aide alluma une torche et Dzô nous entraîna dans sa case pour confier au colon : « Ton ennemi est mort, frappé à la tête ; il a été dur à tuer, je fus sage de me faire aider. Les esprits, après avoir porté la mort à ton ennemi, sont revenus prendre leur feu dont la fumée les a portés jusque là-bas (lieu de l'exécution). Va-t'en. Je suis fatigué, très fatigué. Va tranquille, ta future mort est déjà vengée. »

Peu de temps après, nous devions apprendre que l'ennemi acharné du broussard était mort vers 2 h. 30 *du matin*, d'une congestion cérébrale foudroyante, à 2 h. 30 *du matin de la nuit de la cérémonie nocturne des deux féticheurs...*

Hasard, coïncidence !... diraient le R. P. Trilles et Jean Perrigault.

Résolument nous sautons par-dessus ces mots. Nous disons : magie noire des Noirs.

Car nous compléterons cette scène par un autre détail : le broussard qui voulut se venger préventivement mourut quelque temps après, d'un « malencontreux » coup de fusil tiré, au cours d'une partie de chasse, par un des collaborateurs de son ennemi envoyé *ad patres* par l'intermédiaire de Dzô une nuit de lune rousse.

Alors, encore « hasard et coïncidence » ?

Ou plutôt magie d'un véritable magicien noir de grande tradition qui allie à la pratique magique des dons de voyance et de prophétie ?

Notre opinion est faite depuis longtemps puisque nous admettons — et beaucoup d'autres avec nous — que certains êtres possèdent des dons supranormaux qu'ils développent au contact de vieux initiés perpétuant les traditions de l'Église magique universelle. Comme disait notre guide pahoin : « Ca y en a vraiment grande manière de féticheur. »

LE CONTRE-FÉTICHEUR

Mais toute chose, bonne ou mauvaise, même surnaturelle, possède son antidote. Le féticheur, bienveillant ou malveillant, peut, parfois, ne pas réaliser ce qu'il désire si la partie adverse est prévenue de ses desseins. Il suffit que sa puissance occulte soit combattue par un contre-féticheur, profession aussi lucrative que celle de féticheur, mais beaucoup moins encombrée.

Nous convenons, honnêtement, que si l'on nous a présenté divers contre-féticheurs, nous ne fûmes pas à même de vérifier leur pouvoir. En effet, pour qu'un être humain se prémunisse contre un sorcier, il faut au moins qu'il connaisse le mauvais sort qui menace de le frapper pour pouvoir le combattre avec efficacité, et le Noir qui cherche à nuire ne prévient généralement pas son ennemi. Ce qui explique la difficulté de voir un contre-féticheur en action. Sur nos périples, les féticheurs se montrèrent, en général, assez aimables avec nous et firent fétiche, souvent sans que nous le leur demandions, pour écarter de nos têtes les incidents de voyage, les vols, les fièvres malignes et la dent des fauves. Nous étions donc presque « bénis » et nous n'aurions pas eu le mauvais goût d'aller trouver un contre-féticheur pour nous enlever ces protections occultes plus ou moins fondées, même par souci documentaire d'éprouver la science de ces mauvais collègues des sorciers. Néanmoins, des témoins dignes de foi assurent que des contre-féticheurs parviennent souvent à battre en brèche l'action occulte d'un féticheur. Ces sortes de duels entre féticheurs donneraient lieu à des batailles psychiques terribles qui, parfois, laissent pantelants féticheurs et contre-féticheurs.

On nous a cité une lutte qui dura plusieurs mois entre deux sociétés secrètes de brousse près du littoral du Gabon, chez des Pahoins métissés. Une secte, appelée « les hommes de la nuit » (qui, paraît-il, avaient le pouvoir de se rendre invisibles la nuit) régnait sur un groupe de villages et profitait de ce singulier privilège pour aller dans des villages voisins dérober des volailles, des cabris et des légumes. Les Noirs dévalisés protestèrent si véhémentement que leur chef demanda à un contre-féticheur de faire fétiche contre « les hommes de la nuit ». Ces derniers constituaient une puissante secte secrète aux épreuves particulièrement pénibles pour les initiés ; ils étaient les sujets, donc les protégés, de trois magiciens particulièrement redoutés. L'affaire commença ainsi.

Le contre-féticheur — il fallait un contre-féticheur puisque « les hommes de la nuit » étaient habités par le fétiche magique de leur clan — consentit à entrer en lutte contre une collectivité, ce qui est assez rare, mais qui peut s'expliquer par les haines qui séparent certaines peuplades, haines dues souvent à des causes qui remontent si loin qu'on ne se souvient plus de l'origine. Or, il se trouvait que le contre-féticheur appartenait à une tribu, jadis vassale et esclave de celle qui secrétait « les hommes de la nuit ». Le contre-féticheur déploya ses dons, nous ne savons de quelle façon, mais quelques jours après un des « hommes de la nuit » tombait avec une zagaie dans le dos, au moment où il s'enfuyait avec une chèvre préalablement égorgée. Précisons qu'auparavant, malgré des guets renforcés, jamais les volés n'avaient pu appréhender un voleur. Les exécutants de la secte secrète « n'étaient plus invisibles » puisqu'un des leurs avait été tué et le féticheur du clan, après avoir consulté ses fétiches, en déduisait qu'un contre-féticheur avait détruit le charme des hommes de la nuit. La bataille s'engagea. Le témoin L. R..., qui nous narra cette histoire, déclare que la lutte fut terrible. Au début, le contre-féticheur marqua des points. Il parvint à « dissoudre » le charme des hommes de la nuit et les vols cessèrent. Mais,

fort souvent, le contre-féticheur se trouvait mal, tellement il devait lutter contre l'influence des féticheurs cherchant à combattre sa puissance ; il maigrissait presque à vue d'œil et, après deux semaines, il tomba malade. Les « hommes de la nuit recommencèrent leurs raids nocturnes. Le contre-féticheur se décida à appeler du renfort magique en la personne d'un de ses collègues et bientôt deux autres voleurs tombèrent sous les flèches des volés. On ne sait combien de temps aurait duré cette passionnante suite de chocs psychiques si le féticheur des « hommes de la nuit », craignant pour son prestige dans son clan, n'avait pas fait faire des avances au contre-féticheur. Moyennant que l'on ne féticherait plus contre les hommes de la secte secrète, il s'engageait à ne plus diriger les voleurs vers le groupe de villages protégé par le contre-féticheur.



GUINÉE. — Danseurs à Youkounkoum Coniagais

Le vieux Gabonais qui assista personnellement aux efforts du contre-féticheur, en curieux passionné, prétend qu'il est difficile à deux *vrais* féticheurs de se neutraliser mutuellement. D'autre part, jamais un féticheur n'osera pratiquer l'envoûtement ou la mort à distance contre un autre féticheur, dans la crainte que l'autre ne soit plus fort que lui et lui retourne au décuple ses radiations maléfiques. Il est un fait que, partout en Afrique noire, lorsque nous demandâmes si l'on connaissait une lutte ouverte entre féticheurs, on nous répondit par la négative... tout en reconnaissant qu'en certains cas, des féticheurs furent assassinés *par surprise*. Pour notre compte personnel, nous en déduisons que le meilleur moyen de lutter contre un féticheur est de le tuer *par surprise*, comme un simple mortel, mais qu'il est à peu près improuvable que le magie puisse lutter à armes égales avec la magie. A condition que la magie soit sincère...

De l'exemple de contre-fétichisme que nous venons de relater, on pourra tirer quelques objections. D'abord, un charme magique peut-il opérer collectivement ? C'est tout le problème de la suggestion collective que d'aucuns soulèveront. Ensuite, le contre-féticheur, qui était, nous dit-on, un homme extrêmement intelligent, se doublait peut-être d'un psychologue. S'il

ne croyait pas au pouvoir de se rendre invisible, il lui a suffi de poster un Noir de confiance, non peureux, au besoin hypnotisé par lui, pour faire abattre un voleur. Voyant un de leurs compagnons tué, les « hommes de la nuit » — dont la confiance dans l'invisibilité de leur personne n'était peut-être que suggestion — se sont sentis tout à coup vulnérables et ont pris peur *parce qu'ils ne croyaient plus si leur privilège*. A notre point de vue, il se pourrait donc que le contre-féticheur n'ait pas cherché à détruire un charme magique collectif, mais ait cherché tout simplement à annihiler le pouvoir de magnétiseur ou d'hypnotiseur du féticheur des « hommes de la nuit », de façon à tuer, chez les voleurs, cette témérité qui les incitait à se croire intouchables. C'est une opinion.

Le contre-féticheur est encore demandé pour faire arrêter le pluie lorsqu'il pleut trop, puisque le fait de provoquer la pluie appartient au féticheur. Pour vivre, bien souvent, un contre-féticheur d'occasion fait office de féticheur, mais, quatre fois sur cinq, renforçant leur prestige mutuel, féticheurs et contre-féticheurs se mettent d'accord pour exploiter la crédulité payante des Noirs. Les avis sont presque unanimes à ce sujet et c'est pourquoi nous ne nous étendrons pas davantage sur le rôle des contre-féticheurs dont certains, à tort, ont voulu faire des super-féticheurs, pratiquant essentiellement la magie maléfique.

MAGIE, CANNIBALISME ET SACRIFICES HUMAINS

En poursuivant l'examen des « grandes manières de féticheurs », nous aboutissons, un peu malgré nous, au cannibalisme magique. Question ardemment controversée : le cannibalisme (qui sévit beaucoup plus qu'on ne le pense généralement) est-il un simple fait gastronomique noir ou est-il inspiré par des pratiques magiques ? Nous ne sommes pas sectaires et nous admettons fort bien que les deux données du problème peuvent se confondre. Dans beaucoup de cas, le Noir apprécie la chair humaine (plus salée que la chair animale) et il ne se gêne pas pour manger — cuite ou crue — la chair d'un ennemi vaincu. Mais cet aspect n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage et nous ne nous occuperons que du cannibalisme qui se recommande de la magie.

Le pionnier congolais déjà nommé, Albert Veistroffer, note :

« ... que de victimes, que d'innocents ont été immolés à la cupidité, à la vengeance, à l'ignorance ou à la superstition !... » Il écrivait ces lignes à la fin du siècle dernier, il y a un demi-siècle !

Croit-on que les choses ont beaucoup changé depuis ?

Si nous étions seul à affirmer que le cannibalisme d'inspiration magique est encore florissant en Afrique noire, on ne manquerait pas de nous taxer de mauvaise foi, ou de négrophobie, alors que nous sommes des fervents, mais des fervents *réalistes*, des questions noires qui n'ont jamais été étudiées *sous leur véritable angle* par les peuples colonisateurs, les uns trop enclins à considérer les nègres comme des esclaves, les autres complètement indifférents à l'avenir des Noirs, enfin les troisièmes jugeant les habitants du continent africain comme les égaux des Blancs ayant subi deux millénaires de lente évolution civilisatrice. Or, et l'expérience le démontre, un Noir américain de Harlem est beaucoup plus près des Blancs que d'un de ses frères de couleur de la brousse africaine. C'est pourquoi nous prions le lecteur de ne pas généraliser, pour les Noirs, les cas que nous avons sélectionnés à son intention sur le cannibalisme d'origine magique.

Au Congo, l'initiation de certains sorciers exige un sacrifice humain particulièrement épouvantable puisque le candidat doit choisir la victime parmi ses plus proches parents, mère ou première fille le plus souvent. Le R. P. Trilles, cité par Raoul Allier, décrit ainsi la scène lorsque la victime est immolée au-dessus du tronc d'un arbrisseau d'où coule une sève visqueuse et narcotique : « ... Quand artères et veines sont vidées et que la victime a cessé ses derniers soubresauts, on mélange sève et sang : le néophyte boit le premier, puis tous lui succèdent tout à tour, et l'on ne cesse que lorsque la coupe est entièrement vide. Le corps exsangue de la victime est alors disposé sur un bûcher, rôti légèrement et partagé en autant de morceaux qu'il y a d'assistants, généralement douze. La chair est aussitôt dévorée, mais les os soigneusement mis à part ; remis de nouveau soigneusement sur le bûcher, on attend que les os soient presque carbonisés : ils sont alors retirés et partagés en douze... Les os de la victime, réduits en poudre fine, serviront à confectionner de puissants sortilèges. »

Emile Cailliet, qui a coordonné ces faits, poursuit, d'après les mêmes auteurs : « ... Une horrible affaire s'est déroulée devant le tribunal du Bas-Cavally (A. O. F.) de décembre 1917 à août 1918... Il s'agit d'un sacrifice humain dont fut victime le mari d'une sorcière qui livra son époux à la confrérie d'initiés. Après les palabres d'usage, le malheureux fut étendu à terre, le cou au-dessus d'un trou disposé exprès pour recueillir le sang, puis égorgé comme un mouton. Il fut ensuite découpé en morceaux que les assistants se partagèrent, au moins ceux qui avaient déjà donné quelqu'un à la société... A Madagascar, d'étranges rumeurs courent sur les sorciers mpaka-fo et mpaka-ra, preneurs de cœurs et preneurs de sang... » Et l'écrivain cite une curieuse incidence de ces mœurs ancrées dans l'esprit des Malgaches (d'après Charles Renel) :

« ... En 1913, un médecin français, chargé d'étudier la diffusion et la prophylaxie du paludisme, faisait des expériences aux environs de Tananarive, et il prélevait pour ses analyses une goutte de sang sur chacun des enfants de certaines écoles. On avait eu soin de faire expliquer, par les instituteurs, le but de ces recherches. Pourtant, les gens des campagnes s'émurent et des rumeurs étranges commencèrent à circuler : on prenait le sang des petits Malgaches pour fabriquer des *ody* malfaisants, et le médecin était mpaka-ra. Il fallut interrompre les expériences. »

L'écrivain Perrigault est particulièrement fertile en exemples de cannibalisme à base rituelle ou magique. Dans le pays des Guerzès et des Manons, la légende veut que les créateurs des tribus mangèrent leurs ennemis et s'en trouvèrent bien. « On a donc conservé dans la race l'habitude de manger les prisonniers que l'on peut faire parmi les gens de passage et d'achever les moribonds pour s'en partager les morceaux de choix entre membres de la famille. » Dans le même pays, l'auteur a ramené la curieuse anecdote suivante : « Le capitaine Issautier, qui commandait à Macenta, apprit que le chef N'Zébéla Togba — qui n'était pas encore dans sa case — pratiquait des sacrifices humains à toute occasion. Quand le capitaine arriva à N'Zébéla, un Manon venait de donner son sang aux esprits. Issautier dispersa les fétiches à coups de chicote, s'empara de l'épée ensanglantée et rentra fidèlement à Macenta... A peine avait-il franchi le seuil de sa case que la foudre l'incendiait. On appelait les indigènes à l'aide. Ils restaient impassibles, car, disaient-ils, ce sont les esprits irrités de N'Zébéla qui tirent vengeance du capitaine. »

Jean Perrigault ne tarit pas de faits précis. Au village de Komou près de N'Zérékoré, un enfant est tué. Deux Guerzès d'une société secrète sont arrêtés et Raho fait le récit suivant : « Mon père Raho est notre chef... il était malade et ne pouvait guérir que si l'on offrait un sacrifice humain aux esprits qui le tourmentaient. On a tiré au sort et j'ai été désigné pour tuer l'enfant. » Le chef du canton des Manons se plaint qu'on mange trop d'hommes chez ses sujets. Le coupable Béimi, âgé de seize ans, se confesse ainsi : « ... Un de mes parents, Togbabotti, me dit de l'accompagner dans la forêt pour y chercher du vin de palme. Nous rencontrâmes un groupe

d'hommes marrons... Togbaboti leur dit que je venais pour être affilié à la société des hommes-chimpanzés. Ils m'appliquèrent aussitôt un grigri sur la paume de la main. Puis ils décidèrent de s'emparer d'un enfant que nous mangerions ensemble. Togbaboti avait une grande marmite. Dans un champ, une femme travaillait avec son petit sur son dos. Ils la battirent, prirent l'enfant et l'emportèrent... » Chez les Dans, mêmes mœurs. Le 16 novembre 1931, l'administrateur du cercle de Man assistait à l'exécution de Kloué Toba et Do, condamnés à la peine de mort pour actes de cannibalisme. Do, grand féticheur, avait décidé de tuer Kouan, mari de la sorcière Nan, qui venait d'acheter Kiolé, une fillette de huit ans, pour en faire sa seconde femme. Kiolé fut tuée et mangée par les deux sorciers et quatre sorcières dont Nan. Après une justice nègre qui distribua les amendes aux coupables en épargnant Do, l'administrateur prit l'affaire en main et les six cannibales furent arrêtés. Personne n'osa parler dans la crainte des maléfices de Do. Enfin, la vérité se fit jour, les deux sorciers furent condamnés à mort et les quatre sorcières à la prison perpétuelle... Deux balles seulement sur douze, à six mètres, l'une dans la tête, l'autre en plein cœur, atteignirent le grand sorcier Do : celles tirées par deux musulmans que le chef de poste avait eu l'idée d'adjoindre aux dix gardes fétichistes. »

Chez les Guérés, mêmes tableaux. Tiché Kmahou, deux ans, est tué, coupé en morceaux et mangé. Glou, un des coupables explique qu'il a déjà mangé douze hommes de l'autre côté de la frontière, au Libéria. Et Taou précise : « Si je n'avais pas pris part au repas, Glou m'aurait puni en faisant fétiche contre moi. » A Man, les sorciers et les sorcières font une grande consommation de Noirs ; en 1929, onze personnes mangées par huit sorcières et trois sorciers ; en 1930, affaire de Yalo : une secte a dévoré un vieillard, une jeune fille et deux garçons. Et Perrigault commente : « ... Si dans toutes les affaires de cannibalisme, on trouve plus de sorcières que de sorciers, c'est que dans le sein de ces femmes se réincarne l'âme des défunts. »

Bien entendu, des milliers d'autres cas sont aussi valables, mais ne sont pas connus des administrations blanches, car les dénonciateurs craignent la colère des féticheurs. Et cela vaut pour toute l'Afrique, quels que soient les pays colonisateurs. Le cannibalisme, opéré rituellement par des sorciers-féticheurs ou sur leur ordre, revêt presque toujours un sens magique auquel les Noirs croient fermement, il faut le reconnaître. Une sorcière mange une fillette dans l'espoir que l'âme de la fillette va venir l'habiter et, ainsi, la rajeunir. On fait manger du vieillard au jeune initié d'une secte secrète, pour que la sagesse et l'expérience du défunt viennent l'habiter. Le vieux sorcier déguste un enfant — de préférence la tête ou le cœur — comme bain de jouvence. On décide de consommer un homme riche pour que son esprit vienne habiter les cannibales et leur enseigne la manière de devenir riche. Sauf lorsqu'il s'agit de guerriers vaincus, le cannibalisme revêt toujours un sens ésotérique plus ou moins avoué.

Il est d'autres cas de sacrifices humains qui révèlent un intérêt plus immédiat, mais ayant toujours une relation magique. Un vieux chef batéké va mourir, mais redoute la mort. Un féticheur lui suggère de reprendre « le sang de son sang » pour prolonger ses jours. La fille la plus jeune, ou le fils, cela dépend du conseil, sera délibérément sacrifié au cours d'une cérémonie rituelle. Ordinairement, le vieillard mangera la cervelle et le cœur pour « acquérir les forces de la jeunesse ». Cette opération est très courante en brousse. Un des cas les plus navrants qu'ait connu le docteur J..., au Libéria, dans une tribu Krous, est dû à un roitelet noir qui devint aveugle (1933). Un féticheur ayant assuré au monarque que s'il mangeait des yeux « vivants » fraîchement arrachés, il recouvrerait la vue, on arracha les yeux d'une dizaine de personnes de son entourage que l'aveugle avala alors qu'ils étaient encore chauds. Quelques jours après, le chef noir voyait clair. Mais, comme l'assure le docteur J..., il s'agissait tout simplement d'une cécité momentanée due à une insolation ou à un état congestif, comme cela se produit parfois sous

les tropiques. Mais pour le roitelet et son entourage, c'est le féticheur qui est un grand homme avec sa fricassée d'yeux humains. Et, avec un tel précédent, on peut être assuré qu'à la prochaine occasion, l'énucléation des innocents recommencera.

LA RÉSURRECTION DES MORTS

En fin, pour en terminer avec les « grandes manières de féticheurs », abordons un domaine assez mystérieux de la magie noire qui consiste en des essais de résurrection des morts. Cette forme de magie opératoire, assez odieuse, est encore entourée d'un voile épais pour la raison essentielle que pas un seul Blanc, à notre connaissance, n'a été admis à assister à ce genre de cérémonies. Les Noirs savent que les administrateurs blancs — surtout les Français — seraient impitoyables pour les sacrificateurs qui seraient tout simplement inculpés d'homicide volontaire et probablement fusillés. Nous devons donc nous en rapporter à des témoignages d'interprètes indigènes si nous voulons évoquer, à simple titre de curiosité, les scènes macabres aux résultats fort douteux puisque non contrôlés par des spectateurs dignes de foi.

Sous n'importe quelle latitude, hélas, la richesse n'est pas une expression vide de sens. Aussi, arrive-t-il souvent qu'un Noir puissant n'accepte pas la perspective de la mort avec un minimum de philosophie. Il essaie de se « raccrocher aux branches » par n'importe quel moyen et la magie lui fournit le moyen d'essayer d'échapper au destin. Est-ce à dire que le résultat est atteint ? On nous l'a affirmé, mais on n'a pas pu nous le démontrer, aussi nous dégageons notre responsabilité des lignes qui suivent d'après des témoignages de Noirs.

Le Dahomey est un pays qui plia, jadis, sous une dictature sanguinaire de potentats noirs. C'est une colonie sur laquelle on a très peu écrit en profondeur, car on s'aventure encore peu dans l'arrière-pays sur lequel courent d'étranges histoires assez peu rassurantes. Et, bien souvent, on attribue à des révoltes des causes « colonisatrices » qui, en réalité, ne sont que des essais de reprise du pouvoir absolu de roitelets nègres dont les occupants répriment l'esclavage et les exactions. Chez les Nagos, quelque part à proximité des chaînes de l'Atakora, un potentat local, qui se prétendait un arrière-petit-neveu de Behanzin (c'est effrayant le nombre de Noirs qui se recommandent de l'illustre parenté du guerrier farouche que vainquit Gouraud !) redoutait de passer dans le domaine de l'éternel en dépit des promesses de félicité prodiguées par ses féticheurs. Malgré son âge avancé, l'abandon forcé de ses quatre-vingt-dix femmes paraissait profondément l'affecter. Aussi, sentant ses forces décroître, il convoqua son chef sorcier pour lui demander de faire fétiche afin de lui prolonger son passage sur cette terre. Le féticheur consulta les esprits et revint annoncer que les sacrifices ne serviraient pas sans doute à grand-chose de son vivant, mais qu'il avait la certitude de lui redonner la vie lorsqu'il ne serait plus que cadavre. Le Noir, qui ne regardait pas à la dépense, exigea, puisque le sorcier émettait un faible espoir, de tenter les sacrifices. Nous avons oublié de spécifier que le roitelet ne pouvait plus marcher, ses jambes étant paralysées. Le féticheur savait qu'il ne lui restait qu'à s'exécuter. S'il nous manque des détails sur les préparatifs de la cérémonie des sacrifices et sur les incantations des sorciers (ils étaient cinq officiants), nous pouvons répéter que le premier fils (45 ans) du monarque de sa première femme, le dernier fils (3 ans) de sa dernière femme et une de ses filles, vierge venant d'être pubère, furent désignés par les sorciers pour être sacrifiés à la santé de leur père qui n'en éprouva pas le moindre remords. L'interprète nous a assuré que la scène fut d'une sauvagerie inouïe. Lié sur un tronc d'arbre, le fils aîné ne voulait pas mourir et hurlait de terreur. Sans l'occire au préalable, on l'ouvrit cependant en deux pour lui arracher le cœur et le foie que le père

dévora séance tenante « pour lui redonner de la vaillance ». Les ovaires de la fillette suivirent le même sort « pour redevenir viril ». Quant au jeune fils, ce fut le cerveau qui passa dans l'estomac paternel « pour lui donner la jeunesse de pensée ». Et les féticheurs prélevèrent sur les cadavres d'autres organes qu'ils mirent à sécher dans des poudres magiques pour fabriquer de puissants fétiches. Le lendemain matin, à l'étonnement général du clan, le vieux chef sortit de sa case par ses propres moyens. Mais dans la nuit suivante il mourut.

Les instructions étaient formelles, le vieux chef devait ressusciter. Les cinq sorciers s'attelèrent à la tâche ; ils recommencèrent leur boucherie humaine sur trois autres proches parents du potentat et le cadavre immobile sur une natte, à la vue de l'assemblée, frissonna, puis se redressa. Le Nagos était revenu à la vie et vécut encore quelques années sans être paralysé, avant de passer brusquement de vie à trépas sans avoir eu le temps d'alerter ses féticheurs.



GUINÉE : KOUSAMKORO.
Danseuses Guersés. Un gnamonkogo.

Nous avons relaté le récit de l'interprète Tobo parce que ce Noir était un garçon sérieux, converti au catholicisme, qui, en maintes occasions, sut nous mettre en garde contre les charla-

tans et nous rendit d'inappréciables services. Plusieurs fois, nous nous rendîmes à des endroits pour vérifier ses déclarations et jamais il ne nous mentit ou ne chercha à nous induire en erreur. Avec un tact assez aigu, il minimisa toujours ses narrations dans la crainte d'être taxé d'exagération. C'est pourquoi nous croyons à son témoignage en ce qui concerne le roitelet nagos, la magie des Noirs nous ayant appris à ne pas nous gausser de l'invraisemblable.

Bien entendu, notre premier réflexe fut de supposer une savante mise en scène des féticheurs poste augmenter leur prestige et leurs profits. Après avoir promis de ne pouvoir agir avec efficacité qu'après la mort, ils pouvaient administrer un violent excitant passerager ou magnétiser le monarque pour l'obliger à marcher sous une emprise occulte. Ensuite, ils pouvaient le plonger dans un état cataleptique qui, pour les Noirs, ressemblait à la mort. Au deuxième sacrifice, facilité de le sortir de sa torpeur et de « le faire revivre ». Ce sont là des explications du sceptique que, si vraisemblables soient-elles, nous ne ferons pas nôtres. Tobo était catégorique : le Nagos paralysé depuis plusieurs années vécut, après sa mort, non paralysé. Et Tobo nous expliqua : « Pour « revenir » en bonne santé, il fallait que le Nagos mourût. S'il n'était pas mort, il aurait gardé sa maladie. En mourant, avec son esprit vieux est partie sa maladie. Sans la mort réelle, il aurait gardé ses jambes inertes... Sa mort était donc très vraie... puisque, par la suite, il eut encore sept enfants avec ses jeunes femmes... »

Nous n'avons rien ajouté, rien retranché au récit de Tobo. Si nous lui avons fait écho, c'est moins à titre de magie opératoire « sensationnelle » que pour prendre date dans un débat qui s'amplifiera avec l'extension des études sur l'occultisme. Puisque nous sommes persuadés qu'un jour, l'inexplicable magique sera expliqué très aisément et mis à la portée de toutes les compréhensions ...

La T. S. F., l'avion et le téléphone sont bien considérés comme « des grandes manières de la magie des Blancs » par les primitifs noirs qui ne sont jamais sortis de leur brousse...

*
* *

Néanmoins, ces « grandes manières » de féticheurs que nous venons d'évoquer n'illustrent pas seulement la magie chez les Noirs. Elles révèlent une portée plus profonde, plus ethnique et aideront peut-être mieux à comprendre une civilisation — mais oui ! — très ancienne dont nous ignorons à peu près tout. Elles peuvent aussi servir à justifier le « colonialisme » des nations civilisées, car il est nettement établi que la vie des Noirs ne compte pas pour les autres Noirs et que les Blancs protègent les Africains, surtout occupés à se décimer entre eux avec beaucoup plus d'acharnement que les conquérants ne firent de victimes noires pour étendre leur domination sur d'immenses territoires perpétuellement troublés par des guerres fratricides, quand le continent africain était libre. On a beaucoup parlé des négriers et des esclaves arrachés à l'Afrique ; on a eu raison. Mais que l'on sache bien que le nombre des esclaves exportés est très infime à côté du nombre des Noirs esclaves d'autres tribus noires. Et, à l'heure actuelle, si les Blancs ont heureusement aboli l'esclavage, les roitelets noirs n'y ont pas renoncé puisque les fils des fils des esclaves de leurs ascendants demeurent encore des esclaves. Et leur enlever ces prérogatives équivaldrait à soulever des régions entières contre les faibles forces blanches disséminées à travers l'Afrique. Ce rapide aperçu — qui n'est pas l'ouverture d'un procès de la race noire, le problème étant plus vaste — n'a que le but de montrer que le long atavisme des Africains a pu garder, presque intactes, les pratiques d'une magie efficace dont l'origine se perd avec le mystère de la création.

X

ASPECTS MAGIQUES DE LA MORT

La mort, chez les Noirs, a ceci de commun avec toutes les autres religions, c'est qu'elle n'est pas considérée comme une fin définitive de l'individu. La dépouille charnelle est absorbée par la terre, mais l'esprit, le dédoublement du défunt continue ou bien à hanter les vivants ou bien à habiter les jardins éternellement fleuris de l'au-delà, avec toutes les commodités appréciées dans la vie terrestre. Cette conception ainsi admise, on se doute que la magie des féticheurs possédait un champ d'action immense dans ce domaine dont on ne craint pas les démentis. Il s'agit de mettre du côté du mort tous les esprits bienveillants afin de lui faciliter et de lui agrémenter son séjour dans le royaume supposé être une continuation de la vie matérielle terrestre.

Cette croyance donnait lieu, surtout jadis — car les Blancs interdirent la sauvagerie de certaines funérailles, — à des scènes d'une incroyable cruauté. Les magiciens ayant persuadé aux Noirs puissants que la mort n'était pour eux qu'un simple changement de résidence, les potentats nègres organisaient leur « départ » avec un maximum de prévoyance. Il y a un demi-siècle, au Cameroun, la tombe du chef était large et immense. On entourait la dépouille mortelle de tous les objets familiers du défunt et l'on faisait descendre dans la fosse toutes les femmes que l'on enterrait vivantes avec le cadavre. Ainsi, parvenu dans le monde des esprits vivants, le monarque retrouvait son entourage familial. Parfois, on y joignait aussi du bétail et des vivres afin que tout ce monde ne risque pas de mourir de faim ⁽⁴³⁾. Au Congo, chez les Bantous, le chef se faisait enterrer avec ses femmes préférées... qui étaient égorgées avant d'être allongées à ses côtés. Au Dahomey, raconte un explorateur, lors de la mort d'un roi, ses cent soixante-dix esclaves

(43). Cette coutume de porter à manger aux morts, c'est-à-dire de placer des vivres sur les tombes pendant quelques jours après le décès n'est pas, comme on a tenté de le faire croire, une astuce des prêtres pour se ravitailler à bon marché. La coutume vaut pour plusieurs religions et se remarque en Asie et en Océanie, ce qui milite encore en faveur d'une Église universelle. La survie dans un autre monde étant devenue un dogme religieux, les parents bien intentionnés déposaient des mets sur les tombes « pour aider le défunt dans ses premiers pas pour organiser sa nouvelle vie ». Bien entendu, les hyènes, les oiseaux nocturnes ou autres animaux, ou autres miséreux irreligieux, venaient rafler ces dépôts alimentaires, la nuit.

eurent la tête tranchée et la fosse fut remplie de leur sang afin que le potentat noir puisse en alimenter ses veines et avoir une deuxième vie très longue et florissante... Tels étaient les ordres des féticheurs-magiciens intimement persuadés que la mort ne marque que le point de départ d'une nouvelle existence. On ne doit donc pas s'étonner des cérémonies magiques qui entourent les funérailles des Noirs et qui varient à l'infini suivant les peuplades et les contrées.

Mgr Le Roy, cité par le R. P. Trilles, raconte les funérailles d'un Pygmée. Les fossoyeurs détournent le courant d'un ruisseau pour creuser dans le lit un trou profond étayé par des petits poteaux. Le cadavre, entouré de nattes grossières et d'écorces de figuier, est, la nuit, glissé dans le trou, debout, la face tournée vers le ciel vers lequel il doit monter. Une grosse pierre plate fixée par de l'argile bouche la tombe et le cours du ruisseau est rétabli. Du Chaillu, dit le missionnaire, note que ces précautions sont prises « pour empêcher le défunt de troubler l'existence de ceux qu'il a connus ». Le R. P. Trilles qualifie ces funérailles d'exceptionnelles et nous fait assister aux cérémonies mortuaires du chef pygmée Ato. Les lamentations, le feu pour conserver le cadavre chaud, le barbouillage en blanc (deuil des Noirs) des parents, les scarifications des joues des femmes, le sacrifice d'une poule dont le sang asperge le mort, ne sont que des coutumes sans sens occulte. Les interprétations magiques commencent au cas où les membres des cadavres deviendraient raides : « On ne doit pas les forcer, mais cette occurrence est considérée comme de très mauvais augure, et il faudra un sacrifice supplémentaire pour apaiser les mânes irrités du défunt. » Lorsque le cadavre est rasé entièrement, dessus, devant et derrière, « les hommes construisent avec des écorces une case en forme de coquille de colimaçon. La case doit offrir plusieurs circonvolutions. Nul n'a jamais pu me dire le pourquoi de cette disposition particulière. Je n'ai jamais eu qu'une seule réponse identique : le mort doit avoir plusieurs demeures. Il y a certainement là une idée plus profonde, comme le dit le chant hiératique : « Les esprits sont errants. La mort a sa maison ici, et là sa maison. Les esprits sont errants. » Passons sur l'ensevelissement, très à l'écart, dans un coin perdu. Quant aux fossoyeurs, « Ils reviennent en hâte au campement et se lavent soigneusement les mains et les pieds pour éviter toute infection et aussi se purifier. Tant qu'ils n'ont pas procédé à cette cérémonie, ils n'ont le droit ni de boire, ni de toucher à aucun aliment. En revenant au village, ils ne doivent pas regarder derrière eux. Sinon, l'esprit du mort les happerait par le cou, d'où une mauvaise maladie ». Le deuil dure quatre jours ; on fait une intense fumée pour écarter les méchants esprits et surtout l'âme du défunt et s au même feu, on brûle les quelques vêtements qui auraient pu appartenir au défunt, son sac de chasseur, sa natte, sa case elle-même... ». Le quatrième jour terminé, on rassemble avec soin les cendres sur une écorce et on va les jeter bien loin, dans une rivière ou un marais, de crainte que les sorciers ne s'en emparent pour quelques maléfices qui nuiraient à la famille. Le R. P. Trilles note que s'il s'agit de la mort du chef de clan, le village est aussitôt abandonné sous peine de maléfice général.

Aux funérailles de Négrilles, presque normales, tout au moins non barbares, on commence à distinguer que la mort est un objet de répulsion et parfois de terreur chez la plupart des Noirs. Nous ne parlerons pas des Fangs qui, trouvant que les vieillards sont des objets inutiles et encombrants, les font griller à petit feu pour s'en débarrasser (R. P. Trilles). Mais en d'autres tribus, la mort d'un Noir — non vieillard — n'est jamais naturelle ; elle est provoquée par un esprit malveillant. Et alors le féticheur entre en scène pour découvrir le « coupable » et l'éprouver au moyen des ordalies que nous évoquerons dans le chapitre suivant, ou bien pour transformer le mort en fétiche puissant. Marcel Sauvage a pu assister à cette dernière scène au Moyen-Congo, à N'Gabé, un petit village nègre.

« Une case calfeutrée par un panneau de feuilles épais. Cinq ou six Noirs assis sur leurs

talons entourent une longue claie sur laquelle brûle un foyer sans flamme, couvert de cendres. Sur la claie, il y avait un cadavre complètement nu et sec, déjà fortement boucané. La veuve, les jambes écartées, les joues blanchies à la chaux, les yeux baissées, fumait la pipe... De temps en temps, elle se grattait le mollet, soupirait, retirait la pipe de sa bouche et filait, avec la vigueur de son chagrin, un jet de salive dans les cendres chaudes sur lesquelles ses frères et ses enfants faisaient rissoler la dépouille de son défunt mari, selon les usages mondains au pays des Batékés... J'observais le mort. Il suait parfois une goutte de graisse qui tombait dans la cendre et grésillait... — Que vont-ils faire de Monsieur ? — Fétiche, grand fétiche pour la case ! »

En Oubangui-Chari, à Banguila, entre Bambari et Grimari, Marcel Sauvage a la bonne fortune d'assister à un tam-tam mortuaire : « La rumeur du tam-tam se haussait, coupée de cris rauques et de rires hystériques... J'aperçus, dans une large coupure où luisaient des flaques d'eau, un bûcher autour duquel le village dansait en rond, tantôt d'un sens, tantôt de l'autre... D'un côté du feu, sur une natte, à l'intérieur du cercle, il y avait une forme à la tête empaquetée, un mort entouré de haches, de zagaies, de vieilles bouteilles et de marmites ; de l'autre côté, trois grands tam-tams chevauchés par des hommes nus, porteurs de masques et huilés de sueur... Le rythme battait une cadence précipitée durant quelques minutes, puis s'alanguissait. A l'instant même, des couples roulaient dans la boue avec une frénésie sauvage... Toutes les femmes, épaules frétilantes et bras ballants, riaient et hululaient... Tous les hommes, déhanchés par des contorsions obscènes, chantaient en se frappant les cuisses... Tout le cercle, comme secoué de folie, piétinait sur place. Il en fut ainsi pendant deux heures... Cette débauche de vie bousculait un mort. Le mort... était le chef du village. »

Ainsi, ici, on tente de se concilier les bonnes grâces de l'esprit du mort par un tam-tam joyeux (*l'amour donnant naissance à la vie combat la mort*) ; là-bas, plus au sud, on fuit les cadavres quand on ne les abandonne pas tout simplement aux caïmans. Le rite magique varie suivant les féticheurs !

« ... A N'Zébéla, écrit Jean Perrigault, nous dormîmes sur le corps desséché du vieux chef Togba, que l'on avait enterré dans sa case, avec grand renfort de captifs sacrifiés. Ainsi, n'était-il jamais seul sous la terre. Sa veuve, pour que les mânes du défunt ne vinssent pas, la nuit, nous tirer par les pieds, exigea un litre de bitter... Elle nous pria encore de charger le féticheur d'apaiser l'esprit du chef par une cérémonie rituelle. Son féticheur l'accomplit rapidement... Il sortit un masque barbu à mâchoire articulée, puis il mâcha une noix de kola fraîche et la cracha sur le front du masque. Nous pouvions dormir tranquilles ! »

Le missionnaire Henri Nicod s'est penché avec beaucoup d'attention et de psychologie sur le sens donné à la mort par les Noirs du Cameroun. Chez les Batongtous, il a découvert une sorte de cimetière — fait très rare chez les Noirs — composé de petites huttes dans lesquelles étaient creusées une ou plusieurs fosses occupant presque toute la surface disponible. Or, sur ces tombes des traces de sang et de plumes indiquaient que l'on continuait à sacrifier des volailles... sans doute réclamées par les esprits des défunts, et l'on explique à l'écrivain : « Les gens de la tribu croient que Koussé a créé la terre, mais leurs souvenirs sont vagues. C'est pour cela qu'ils ont remplacé Koussé par leurs pères et mères décédés, dont ils invoquent les crânes placés dans ces fosses. C'est comme une prière adressée aux disparus dont on réclame la protection. Lorsqu'ils sont en voyage, les gens peuvent se contenter de verser du vin sur le sol. Quand un homme doit quitter le village sans pouvoir emporter le crâne, il prend parfois un peu de terre qui l'entoure. Deux hommes qui ont une palabre à régler mangent d'abord un peu de la boue malodorante contenue dans la fosse, puis ils jurent de dire la vérité. »

Ainsi, la crainte des morts est vivace et très développée sur le continent africain. Au Sou-

dan, les architectes noirs ont hérissé murs et toits de longs bâtons pour se concilier les bonnes grâces des esprits errants des morts, qui peuvent ainsi se reposer dans leur promenade éternelle. Henri Nicod exprime la tristesse d'une femme parce qu'un décès a eu lieu dans une case voisine. Cette Noire a pris des précautions : « ... Fixée au-dessus de la porte, pend une guirlande de feuilles sèches. Une planchette de bois blanc, rayée au noir de charbon, est suspendue à une perche dans la cour... La guirlande et la planche sont des myangas (fétiches) acquis chez le féticheur et destinés à préserver les vivants du mal que pourrait leur faire l'esprit du mort. » Le missionnaire décrit longuement les danses rituelles qui accompagnent les funérailles, les moyens de donner la mort sournoisement et la façon d'ordonnancer les tombes qui sécrètent un sens ésotérique presque liturgique, mais il donne des détails qui relèvent plus directement des pratiques magiques. Par exemple, les Bassa gardent les tombes plusieurs semaines pour éviter que les voleurs ne viennent dérober les morts pour en faire des « médecines qui tuent ». Ici, on massacre une dizaine de porcs, chèvres et moutons, pour honorer la mort d'un chef important ; pour le chef Épi, on sacrifie trois cent soixante-dix têtes de bétail : « Les esprits des morts doivent recevoir leur part de cette viande pour qu'ils introduisent le défunt dans le pays des bédoin et qu'il y soit bien accueilli. » Dans certaines autres tribus, la frayeur est tellement grande de voir revenir le mort sous forme d'esprit, qu'on lui lie les membres, ou on les lui brise, ou on le décapite, ou on le perce de coups de lance. Henri Nicod confirme que, près de Danala, lorsqu'un chef mourait chez les Bodiman, on jetait des hommes vivants au fond de la fosse et l'on posait le cercueil du chef dessus ; dans le Pongo-Bakoko, le corps du chef reposait sur des hommes tués par les guerriers de la secte secrète. Jadis, les Ndogband tuaient des hommes à la mort du chef ; aujourd'hui les chèvres remplacent les Noirs. Les Banen et les Manengouba décapitaient des Noirs et se servaient de leurs têtes pour les cérémonies ou danses funéraires.

Nous regrettons qu'Henri Nicod qui détaille ces faits n'ait pu percer le sens symbolique de ces coutumes camerouniennes. Mais puisque les actes les plus barbares des Noirs s'expliquent, nous pouvons être persuadés que ces crimes sont les résultats de rites magiques imposés par les féticheurs.

Outre le désir d'assurer une vie meilleure au défunt dans un monde éthéré, la mort sert parfois à inspirer les prêtres vivants. Émile Cailliet, synthétisant diverses sources de renseignements, écrit : « Chez les Baganda de l'Afrique Centrale, le rôle du prophète ou médium est inspiré de temps à autre par le monarque défunt ; il se prépare à ses fonctions sacrées en buvant de la bière et du lait dans le crâne du roi... Le roi vivant peut ainsi consulter ses prédécesseurs sur les affaires d'État. Dans la Rhodésie septentrionale, les prophétesses possédées par l'âme d'un chef mort se barbouillaient de farine à la fois pour attirer l'attention et se sanctifier. Alors, au cours de danses effrénées, elles psalmodient, accompagnées du tam-tam. Prises d'un religieux délire, elles tombent à terre où leur mélodie inarticulée est interprétée par le sorcier. Chez les nègres de langue éouée, au Togo méridional, le prêtre... se retire pour évoquer l'âme qui leur parle du monde d'en haut et leur dit à quel maléfice elle doit la mort. »

Nous nous trouvons en face d'un complexe de la mentalité noire : la mort, redoutée, semant la frayeur, est quand même vénérée en certaines occasions... Puissance de la magie des féticheurs qui manient le paradoxe sans que les intéressés sachent ou puissent établir une fin et un commencement dans le cercle infernal.

*
* *

Les aspects magiques de la mort chez les Noirs ont fait l'objet, pour nous, de longues méditations et discussions. C'est certainement le domaine le moins accessible et le moins compréhensible de la magie chez les Noirs. Nous avons déterminé cinq causes essentielles des pratiques magiques dans les cérémonies mortuaires : 1° éviter la solitude au mort dans le royaume de l'au-delà ; 2° jouir de commodités aussi complètes au delà que sur la terre et assurer une seconde et longue existence ; 3° assurer une communication entre l'esprit du mort et le féticheur vivant ; 4° apaiser ou faire fuir l'esprit du mort (mécontent d'être mort) par des sacrifices ; 5° faire naître l'amour (scènes et danses érotiques) pour que la chaîne de vie continue, les naissances devant remplacer les décès. Toutes ces causes ne se soudent pas et ne s'allient pas, mais leur étude approfondie sortirait du cadre de cet ouvrage, car elle nécessiterait de trop longs développements. Nous demeurons persuadés que c'est sur ces cinq données que doivent s'engager les recherches de l'explication des pratiques magiques au sujet de la mort chez les Noirs.

Ne souriez pas de cette conclusion qui est une recherche de la survie ou de la réincarnation et, pour éviter d'être taxé d'intoxication, laissez-nous terminer ce chapitre par cette belle évocation de Jean Perrigault dans son livre *l'Enfer des Noirs* : « Ne sourions pas trop vite. L'appel aux morts, c'est notre psychisme transcendantal, notre médiumnité, la réincarnation dans le sorcier de l'errant fluide vital des trépassés. C'est notre spiritisme, pratiqué par des gens plus près que nous des forces révélées et irrévélées de la nature, parce que moins que nous appliqués à la seule utilisation pratique des forces naturelles. Et l'appel aux vivants, c'est un des aspects les plus troublants de notre métapsychique expérimentale. C'est l'absorption par un vivant de la force vitale d'un vivant. C'est le mystérieux artifice psychique qui provoque la démence imbécile ou impose la suggestion frénétique. C'est l'énigme d'un corps qui aspire la volonté d'un autre. On substitue sa volonté à la sienne, selon les théories et les écoles... J'ai vu errer de pauvres héros, qui paraissent moins fous qu'envoûtés, dont l'âme et l'esprit avaient émigré dans le sorcier leur maître... Je n'ai point vu, mais des chefs dignes de foi m'ont affirmé que le sorcier qui a incarné en soi le fluide vital d'un homme peut forcer celui-ci à préparer lui-même, à son propre usage, le terrible bouillon d'intestins d'hyène additionné de fiel de caïman dont quelques lampées l'étendront à terre et le voueront au bruyant cérémonial des doubles funérailles. »

Allons, la magie chez les Noirs commence à ne plus être une légende. Elle a désormais ses attentifs observateurs qui, appartenant à toutes les confessions, à toutes les idéologies, à toutes les nationalités, formés à diverses écoles, ont compris la puissance et l'efficacité des forces surnaturelles que les civilisés — ou dits tels — ne sont pas encore parvenus à dompter parce qu'ils se refusent à essayer de les comprendre, donc à les admettre et à les étudier malgré cet avertissement sibyllin d'Henri Nicod : « Cette lutte sournoise pour provoquer la mort ou la combattre n'est pas purement du domaine de l'imagination ou de la magie et il ne s'agit pas que de craintes puériles, puisque « les choses » qui tuent » peuvent agir effectivement sous la forme de poisons ou d'objets empoisonnés. Nous ne devons donc pas nous étonner de voir les indigènes redouter ces forces mauvaises, même quand ils ont abandonné une bonne partie des croyances ancestrales ⁽⁴⁴⁾. »

(44). Pierre Navarre a corrigé les épreuves de ce livre alors qu'il se trouvait au centre du Djurdjura, en pleine grande Kabylie... aussi méconnue des Français que l'Afrique Centrale. Bien entendu, il réunit des documents pour d'autres ouvrages. Dans une lettre, il nous signale que, bien souvent, les tombes kabyles sont fouillées la nuit par des sorciers du crû qui détachent les mains des cadavres pour les laisser macérer dans l'eau. Le liquide ainsi obtenu est appelé « eau de mort » et constitue un poison excessivement violent, tuant un homme en quelques secondes, et dont il est impossible de retrouver la moindre trace dans les viscères. Continuation de la magie africaine... (Note de l'éditeur.)

XI

LES ABUS DE LA MAGIE CHEZ LES NOIRS

Il ne serait pas loyal de terminer notre ouvrage sur le chapitre précédent. Nous donnerions l'impression que tous les phénomènes observés chez les féticheurs noirs sont rituels, explicables et justifiables. Nous avons déjà écrit que les *vrais* féticheurs étaient rares, aussi nous croirions manquer à notre devoir d'essayer d'imposer la thèse d'existence réelle de la magie chez les Noirs, en ne dénonçant pas, par des exemples, les abus des féticheurs dans la fausse magie. Pour renforcer notre argumentation précédente et montrer que ceux qui étudient ces problèmes ne se laissent ni abuser, ni suggestionner, c'est dans les travaux des auteurs que nous avons sélectionnés que nous allons extraire quelques faits très précis qui marqueront notre désir de dépouiller la véritable magie des oripeaux de la cupidité, de la vanité ou de la fausse puissance. Car, nous l'avons déjà laissé entrevoir, la magie étant un moyen comme un, autre de régner sur des peuplades entières superstitieuses, il est bien évident que des gens sans scrupules ont intérêt à forcer leur talent et à manier la magie dans des occasions où son intervention ne se fait nullement sentir. Alors, le truquage et la persuasion deviennent monnaie courante des féticheurs. C'est contre ce charlatanisme qui provoque la suspicion et l'incrédulité — voire la moquerie — sur ce qui est vrai dans la magie, que nous rédigeons ce chapitre pour que le lecteur puisse établir lui-même la différence entre la vraie et la fausse science des sorciers noirs.

Au premier rang de ces abus, nous mettrons les sociétés secrètes. Nous avons reconnu que certaines de ces sociétés pratiquaient une magie efficace et perpétuaient les traditions de l'Église magique. Ce faisant, elles acquièrent une réputation qui les rendit bien plus puissantes que les chefs noirs ou que l'administration blanche ; elles détinrent alors des monopoles de fait de l'état social et de la pensée noire. Il n'en fallut pas davantage pour que les astucieux créent à leur tour des sociétés secrètes régnant davantage par le truquage que par des moyens surnaturels. Et, trop souvent, subventionnés par des propagandes intéressées, elles deviennent les véritables animatrices de rébellions ou de révoltes qui se terminent dans le sang des Noirs simples qui croient répondre à l'appel des forces magiques raciales. La part de l'action des sociétés secrètes dans les troubles coloniaux n'a jamais été écrite. Les colons et les fonctionnaires savent à quoi s'en tenir, mais jamais ils n'osent signaler le fait dans la crainte d'être pris pour des hommes ayant reçu « le

coup de bambou ». A notre connaissance, il n'y a que les Allemands qui, avant 1914, dans leurs colonies du Cameroun et du Togo, s'attaquèrent ouvertement aux sociétés secrètes en fusillant et en pendant en série leurs adeptes.

Quel est le but de ces associations de pseudo-magiciens ? Le R. P. Briault le définit lapidairement : « S'assurer un rang convenable ou prépondérant dans les affaires du village, avoir large part aux profits, se prémunir contre la décadence et l'isolement de la vieillesse, s'assurer des appuis, rester considéré, voilà en grande partie ce qui pousse l'homme dans la force de l'âge à se séparer peu à peu du commun et à se centrer dans la petite « société de secours mutuels » où il devine une force spéciale ». Ainsi, la magie n'a rien à faire et à voir dans ces sociétés secrètes la plupart du temps pourtant considérées comme les détentrices de la tradition magique. Et Eugène Schneider confirme l'opinion du missionnaire en ces termes ⁽⁴⁵⁾ : « Ce que l'initié attend de son groupe, c'est d'être débarrassé d'un ennemi ou d'un gêneur ; c'est, en cas de grave palabre, être soutenu par une opinion publique sagement travaillée ; c'est, en cas d'héritage, d'obtenir la part du lion ; c'est aux heures de calamité où l'on recherche une victime expiatoire, d'être épargné par le sorcier... On saisit la raison du pullulement de ces sociétés. On voit quelle peut être la force de leur influence et la terreur mystérieuse qu'elles répandent autour d'elles. Ce sont de véritables mafias nègres qui ne reculent pas devant un assassinat. Leur discipline est stricte, leurs règlements draconiens. Un adepte doit obéir aveuglément. Quiconque hésite ou parle trop, encourt la peine de mort. »

Ces sociétés secrètes, sans dons supranormaux, se servent donc de la terreur inspirée par la renommée de la magie pour atteindre leurs buts, mais ce n'est que de la fausse magie. Et cela est très grave, car, comme le confirme Henri Nicod : « Ces sociétés jouent un rôle social et politique important..., elles dominent par la terreur et annihilent la liberté et la responsabilité morale des individus. » Voilà donc ce que l'on confond trop souvent avec la vraie magie des Noirs. Et cela il fallait qu'on le sache, car le fait suivant est tiré d'une publication officielle. Cet exemple illustre, au point de vue social, l'influence néfaste des féticheurs. Nous laissons le soin de le méditer à ceux qui prétendent « faire de la civilisation » sans toucher aux coutumes des Noirs. Le passage est extrait d'un magazine officiel ⁽⁴⁶⁾ :

Le chef togolais « Akakpe prend la parole et dit : « Aujourd'hui, un policier du grand Blanc est venu me dire que le féticheur des Blancs (le médecin) viendra après-demain dans le village pour mettre ses grigris (vacciner) sur les bras de tous, hommes, femmes et enfants. Que tout le monde se rassemble ici quand le soleil commencera à monter au-dessus des palmiers du ruisseau. »

« Il n'a pas fini que, déjà, le féticheur du village, Oyo, se lève dans l'obscurité et, d'une voix glapissante, adjure l'assemblée de ne pas obéir et de ne pas se laisser toucher par les féticheurs des Blancs. Les plus grands malheurs fondront sur ceux qui se laisseront vacciner. Ce sont les enfants surtout qu'il faut cacher soigneusement ; puis il se lance en imprécations contre celui qu'il considère comme un dangereux concurrent, en l'espèce le médecin, et prédit les pires calamités pour la communauté

« ... Yao (la femme d'Akakpo) s'écrie que le médecin ne verra pas son enfant. Elle le cachera dans un coin ! Elle pousse le dévouement maternel jusqu'à assurer... que si le médecin découvre l'enfant, elle offrira son bras pour une deuxième vaccination à la place de l'enfant. »

Henri Nicod donne une très longue liste des méfaits sauvages perpétrés par ces sociétés

(45). *L'Éveil du Cameroun*.

(46). *Magazine Togo-Cameroun* (1931).

secrètes qui cachent leurs exactions et leurs crimes sous des prétextes plus ou moins rituels. Que de crimes inutiles et de spectacles horribles sans autre préoccupation que celle de frapper l'esprit des Noirs pour mieux les rendre esclaves! E. Cailliet rapporte une longue description du R. P. Dove en mission dans l'île Macathy, sur la côte de Gambie. Un chef puissant de Wooley envoya chercher un féticheur pour faire fétiche afin d'éloigner la guerre de son fief. Moyennant dix esclaves et cinq chevaux, le sorcier commença son travail : « ... Deux trous furent creusés dans la terre près du fort Kimmington, ayant deux pieds de profondeur ... Puis on fit choix d'une jeune fille de douze à treize ans..., on fixa ses pieds dans les trous, malgré les lamentations de la mère et les cris déchirants de la victime ; et tandis que quelques hommes apportaient de la terre glaise, d'autres étaient occupés à emmurer, jusqu'au-dessus de la tête, le corps de la jeune fille, qui fut enterrée vivante. »



CAMEROUN. — Danseuses à Fomban.

Le Noir Lobagola prétend que « le pouvoir du sorcier ne connaît pas de limite, mais il n'exerce jamais sa puissance pour le bien ». Lobagola avait à se plaindre de ses frères de couleur et son ressentiment vaut la peine d'être résumé. La princesse noire Gosses devait devenir sa femme et il est probable que les deux jeunes gens s'aimaient sous l'œil de voisins rendus envieux par cette future union décidée par les deux familles malgré la jalousie de son frère aîné avec lequel il se battit. Lobagola comparut alors devant l'assemblée de vingt-cinq membres, la tête inclinée portant unealebasse pleine d'huile de palme. Lorsqu'on l'interrogeait il répondait, mais alors tombait une goutte de liquide ; pour chaque goutte tombée, chaque assistant venait lui donner une gifle à tour de bras. Son père parvint à le sauver après une correction de coups de gourdin sur la plante des pieds. Lobagola allait se marier et il portait, suivant l'usage, une « boîte de chasteté » — sorte d'étui phallique — nouée sur les hanches. Mais son frère l'accusa de l'avoir vu dans la brousse avec sa fiancée, sans boîte de chasteté. L'accusation était grave, il fallait

confondre de mensonge l'accusateur. « Gooma pleurait parce qu'elle savait que toutes les accusations étaient des mensonges, de cruels et noirs mensonges. » Le conseil ordonna de mettre les accusés à l'épreuve, car « avez-vous jamais entendu dire qu'un accusé ait dit la vérité » ? Les deux fiancés furent torturés. t On attachait la pauvre Gooma à des piquets, on l'étendit à terre et on la fouetta. On lui brûla les sourcils et on l'affama. » Les jeunes gens persistèrent à nier, bien que la langue de Lobagola fût passée au fer rouge. Le frère retourna devant le conseil et demanda qu'on brûlât les deux fiancés. Le féticheur décida d'appliquer la loi d'Oro à qui personne ne peut mentir et chacun resta sur ses positions, et Lobagola fut sauvé par son père qui s'empressa de le marier à plusieurs jeunes filles à la fois, Gooma étant la dernière épouse, celle qui serait la femme. » Les six jeunes filles étant liées, Lobagola devait s'accoupler publiquement avec elles au milieu de réjouissances générales. L'opération se passa bien avec les cinq premières. Lorsque Gooma (onze ans) se présenta la dernière, elle embrassa Lobagola ; c'était contraire à toutes les lois-fétiches ; la fillette fut enlevée, injuriée, frappée, elle était indigne de se marier. Malgré la douleur et les réclamations de Lobagola, sur l'ordre du féticheur, *Gooma fut asexuée*, enfermée dans l'enclos du roi dont elle devint une des amazones.

Plus loin, Lobagola parle aussi de la vérification de la virginité des fillettes par un féticheur armé d'un fer rouge...

Ainsi le veulent les coutumes-fétiches entretenues par les sociétés secrètes, et celui ou celle qui se rebellerait terminerait ses jours dans les plus affreuses tortures... tout aussi « rituelles ».

A son tour, Jean Perrigault nous apporte sa contribution aux excès de talents des féticheurs. « On vous offre une banane, vous vous méfiez. On la coupe en deux devant vous avec un couteau dont on vous a montré la lame. On en mange un morceau, vous mangez l'autre et vous tombez foudroyé, car le poison était sur le côté de la lame que vous n'avez pas songé à regarder. On vous offre un verre de vin de palme. On le goûte sous votre nez et vous buvez en toute confiance, sans vous douter que du poison se trouvait dans la matrice de l'ongle de celui qui vous a tendu le verre ou la calebasse. » Perrigault relève aussi le caractère spécial de certaines sociétés secrètes. Chez les Senoufos, l'adhésion est secrète et obligatoire à la secte Poro. Les candidats à l'initiation, têtes rasées et nus, sont frappés jusqu'au sang, puis couchés sur le ventre avec de la braise incandescente sur le dos. « Pendant sept ans, ils sont taillables et corvéables à merci »... au profit des chefs de la secte. A Ferkessédougou les femmes doivent s'enfuir à l'approche d'un sorcier masqué, sous peine d'être stériles. « Un féticheur du nom de Dia Sanou terrorisait le village bobo de Bouroukélé Dougou. Pour empêcher divers *niamas* de s'y promener, il exigeait des femmes force pintades et poulets. Et il avait le front, loin de les sacrifier, d'aller les porter au marché. » La secte secrète des Soubaras viole les tombes pour prendre le cœur et le foie des morts dont ils font des fétiches... qu'ils vendent.

LES ORDALIES

Nous avons mis en garde le lecteur contre la fausse magie et les abus de l'occultisme noir, il nous reste à parler d'une des plus odieuses des coutumes des féticheurs, sorciers et autres magiciens, les ordalies ou épreuves judiciaires. On trouve des descriptions de cette pratique chez la plupart des écrivains-voyageurs curieux et consciencieux. L'ordalie est répandue dans toute l'Afrique et discrédite beaucoup la vraie magie, puisque même les féticheurs dignes d'intérêt n'hésitent pas à l'appliquer quand leur don de voyance est mis en défaut. « Les ordalies, ou absorption d'un poison d'épreuve, destiné à prouver l'innocence ou la culpabilité de l'accusé, sont

en usage dans presque toutes les tribus africaines », souligne le R. P. Trilles.

Comme nous l'avons déjà dit, les Noirs ne croient pas qu'un homme en pleine force de l'âge ou un enfant puisse mourir d'une mort naturelle. Un décès dans ces conditions revêt un aspect maléfique et signifie qu'un vivant a envoyé un esprit malfaisant ; ce vivant doit être découvert et puni. Un chef est-il malade ? Il faut démasquer celui qui lui a jeté un mauvais sort, etc. ..., etc. ... Le féticheur intervient ; il désigne le ou les coupables qui, la plupart du temps, sont innocents et ne consentent pas à avouer leur forfait imaginaire, malgré des mauvais traitements et des tortures. Alors le féticheur décide d'avoir recours au poison d'épreuve. Si l'accusé résiste à l'absorption de la « potion », il peut s'en tirer. S'il est malade ou s'il en meurt, il est reconnu coupable ; on lui prend ses femmes, ses enfants et ses biens. Or, dans de nombreuses affaires de ce genre, si l'accusé est malin il s'entend avec le féticheur qui préparera une ordalie inoffensive ; même innocent, l'accusé a intérêt à composer, car le sorcier peut se permettre de tuer n'importe qui, surtout lorsqu'il s'agit d'apaiser l'ire d'un chef redouté ⁽⁴⁷⁾. En principe c'est le don de voyance du sorcier qui doit désigner le coupable qui ne peut être châtié que s'il avoue le forfait qu'on lui reproche..., à moins qu'il ne meure en absorbant le poison d'épreuve.

Le R. P. Trilles assure que le poison en usage est presque partout un strophantus dont les fruits sont très toxiques ; on utilise les racines râpées et bouillies. Mais Henri Nicod donne pour les Camerouniens, le *kura*, poison tiré du cactus. « Si l'accusé rend le liquide absorbé, il est innocent ; dans le cas contraire, il est coupable. Il arrive assez souvent que l'accusé meurt après avoir bu le *kura* ; cela fait même de nombreuses victimes. » L'ordalie est parfois appliquée à un moindre degré, dit Nicod. L'accusé et l'accusateur apportent chacun un poulet qui boivent le *kwa*. Le propriétaire du poulet qui meurt est coupable ou accusé à tort. Si les deux poulets trépassent, on a recours à une autre ordalie, par exemple le *bangli-mbah*. L'accusé mange deux épis de maïs et boit beaucoup d'eau. Si, en enfonçant ses doigts dans la gorge, il peut faire ressortir le maïs, il est innocent ; sinon, il est coupable.

Jean Perrigault s'attarde sur l'ordalie ; il y en a plusieurs : le fofa, jus de plante grasse, rend aveugle qui le reçoit dans l'œil ; le bois rouge de l'arbre tali et le fiel de caïman. « Quiconque, chez la Karaboros, « buvait fétiche » sans avoir préalablement donné de l'argent au féticheur, était certain de son affaire, le ministre du diable dosant son poison en raison inverse de la générosité du justiciable. » Les ordalies ont fait des dizaines de milliers de victimes innocentes en Afrique et quand, par hasard, un des empoisonneurs est dénoncé et amené devant la justice des Blancs, il ne comprend pas la sévérité dont il est l'objet et ne cesse de répéter : « Mais, j'ai obéi aux coutumes de ma tribu. » Pour le Noir, la coutume fétichiste tient lieu de loi, témoin l'anecdote recueillie par Henri Nicod à propos de la mort de la femme d'un chef. Le coupable est désigné par l'araignée ngambi que l'on est allé consulter : « ... Nous saisissons l'accusé et le conduisons à la rivière. Nous le mettons debout sur une pierre et nous lui faisons boire le *kwa*. S'il tombe dans l'eau, nous l'y laissons et nous rentrons à la maison. Nous prenons toutes ses femmes et les donnons au chef pour remplacer celle qui est morte. Si les gens de la famille désirent prendre le cadavre pour l'ensevelir, ils donnent au chef une femme, quatre chèvres et cinq boucs. »

Citons encore quelques cas rapportés par ce missionnaire où la magie a bon dos :

Un Noir est malade, le féticheur est consulté pour savoir la personne cause de cette mala-

(47). Il paraît — nous n'avons pu obtenir aucune précision ni fait contrôlable — que certains féticheurs possèdent une herbe très rare (qui s'appellerait *mamba* en Nigéria du Nord) que les Noirs dénomment « l'herbe de vérité ». Cette herbe aurait la qualité de « tuer le mensonge », c'est-à-dire d'annihiler toute contrainte sur la vérité. Appliquée pour les ordalies, la mamba ferait avouer les forfaits des coupables ou, à défaut de forfaits, leurs intentions de nuire. Renseignement donné avec les plus expresses réserves.

die. Le féticheur désigne deux ou trois personnes auxquelles on fait boire le kwa et que l'on tue à coups de bâton, coupables ou non. Dans certaines tribus du Cameroun, on croit que certaines personnes ont une puissance capable de nuire aux autres personnes, ce sont des « lémba » : « En quatre mois, sept personnes furent arrêtées pour être tuées avec l'idée que la sœur du chef guérirait quand tous les hommes lémba seraient morts. Malgré cela la maladie continua. »

En 1921, à Douala même, capitale du Cameroun, des Noirs torturaient jusqu'à la mort plusieurs indigènes accusés d'être les responsables de l'épidémie de grippe qui sévissait dans la région.. Le Noir qui refuse de consulter le féticheur est souvent considéré comme coupable. La « justice » de cette fausse magie est graduée ; si un riche ou un chef est désigné comme coupable, « la nouvelle n'est pas vite répandue, mais s'il s'agit d'un homme ordinaire ou d'un pauvre, on s'empresse de l'annoncer et de torturer l'accusé jusqu'à ce qu'il soit presque mort ».

Enfin, certains Noirs peuvent être pourchassés jusque dans la mort. J. Guiekunst ⁽⁴⁸⁾ fait une curieuse description de l'autopsie d'un sorcier : « ... Lorsqu'on trouve beaucoup de sang noir, cela prouve que quelqu'un a ravi la vie du défunt par la sorcellerie. Si le cœur est gros, on l'ouvre ; s'il contient du sang coagulé, c'est la preuve que le défunt était un dangereux sorcier qui avait tué beaucoup d'hommes en buvant leur sang. Le mort ne doit pas être pleuré, pas même par ses plus proches parents. On lui brise tous les membres, lui arrache les yeux, lui coupe les doigts ; on lui enfonce une marmite sur la tête ; on tire dans la tombe, sur le cadavre, pour empêcher le mort de revenir et de recommencer ses maléfices, puis on recouvre, la tombe de branches épineuses. Si toutes ces mesures de précaution ne sont pas prises, le mort revient au bout de trois jours, sous la forme d'un esprit, et provoque de nouveaux malheurs. » Et Henri Nicod note encore qu'avant de célébrer les funérailles dans certaines tribus, on pratique l'autopsie pour voir s'il était lémba. « Si l'on découvre une seule petite tache noire sur les intestins, c'est qu'il est mort d'un éwoussou : on ne le pleure pas. Quand les intestins sont tout à fait blancs, le mort n'était pas lémba et on commence à le pleurer. » Ainsi, jusque dans la mort, la fausse magie poursuit le pauvre Noir esclave pitoyable de ses superstitions et des féticheurs peu scrupuleux.

*
* *

Nous avons assez donné d'exemples d'abus de la magie pour ne pas être taxé de croyance systématique. Certes, le voyageur non averti qui voudra se pencher avec attention sur des scènes du folklore africain ne pourra pas, de prime abord, distinguer la véritable séance de magie d'un spectacle magique. Il devra toujours faire contrôler sa vision soit par un missionnaire, soit par un Blanc depuis longtemps dans le pays, c'est-à-dire par des hommes familiarisés avec les coutumes, dialectes et métaphysiques indigènes. Souvent, se fier à un interprète attentif au pour-boire généreux et capable de s'entendre avec un féticheur roublard, peut donner naissance à de fausses interprétations. Et nous aurons la générosité de ne pas citer le nom de cet explorateur étranger, très connu, qui, il y a quelques années, donna une magistrale description d'une scène de magie avec sacrifices d'enfants... qui n'étaient que des cadavres de chimpanzés. Répétons que, pour mieux faire ressortir le caractère réellement surnaturel de certaines pratiques magiques, nous avons voulu mettre le lecteur en garde contre la fausse magie. Et nous souhaitons vivement que des missions spécialisées partent à la découverte de cet occultisme qui n'est pas l'apanage des esprits faibles comme on le croit généralement.

(48). *Am Fusse des Kupe.*

CONCLUSION

Il nous reste à tirer des conclusions aussi réalistes que possible de la magie chez les Noirs.

Dans cet ouvrage volontairement ramassé, nous n'avons eu ni l'intention ni la prétention de réunir toutes les manifestations de la magie chez les Noirs. De gros in-folio n'y eussent pas suffi. Nous n'avons désiré que mettre sous les yeux du lecteur une série de faits en nous préoccupant essentiellement de la qualité d'honnêteté des témoignages. Nous pouvions citer des expériences « sensationnelles », comme par exemple celle des « hommes volants » que racontent avec conviction certains féticheurs. Faute de preuves, de témoignages ou seulement de commencement d'indice, nous n'avons pas cédé au désir d'émerveiller par un « sensationnel » faux. Nous savons que, du temps lointain où l'Empire du Dragon régnait sur tout le continent africain, la civilisation antique noire se targuait de machines volantes. Les griots racontent ces faits légendaires à la veillée ; nous connaissons la fébrile imagination des Noirs qui, à force d'entendre les mêmes contes, finissent par se persuader qu'ils ont vu ou qu'ils ont été eux-mêmes des hommes volants. Sous les effets de la torture, ils ne renieraient pas cette faculté qui n'a jamais existé que dans leur esprit. Pour aborder la magie chez les Noirs il est donc indispensable de comprendre et d'assimiler la formation et la compréhension du Noir. Et nous croyons que c'est, précisément, parce que beaucoup de voyageurs ont relaté tout ce qu'ils ont entendu sans chercher à vérifier ou à opérer des recoupements, que la magie chez les Noirs n'a jamais suscité un intérêt réel chez la plupart des personnes déjà rendues sceptiques par la marche à pas de géant du progrès... Or, malgré ce progrès, de plus en plus de Blancs se tournent vers l'occultisme pour lui demander de les éclairer sur des problèmes que la politique des hommes rend obscurs sinon opaques.

La magie pèse comme une redoutable hypothèque sur les Noirs, car elle est souvent déte-nue par de véritables féticheurs que les scrupules n'étouffent point et par des féticheurs-charla-tans qui se servent des foudres de la fausse magie pour régner par la terreur sur leurs congénè-res. Un historiographe, M. Jouannin, a écrit que le fétichisme était un ensemble de superstitions invraisemblables, saugrenues, malfaisantes, et parfois criminelles. Nous ne nous élèverons pas contre ce jugement généralement admis, puisque nous avons eu l'honnêteté, pour défendre une thèse, d'en examiner les abus. Nous reprocherons simplement à M. Jouannin, pourtant averti des questions noires, de tout mettre dans le même sac. Et c'est pour éviter un tel jugement en bloc que nous avons pris soin de citer de nombreux auteurs ainsi que des bribes de leurs textes intégraux, afin de ne pas être taxé d'interpréter à notre profit les avis d'hommes aux conceptions et parfois aux confessions différentes.

Les questions coloniales sont à l'ordre du jour pour un certain nombre d'années. On parle beaucoup de l'évolution, de l'émancipation des indigènes. Or, des milliers de témoins impartiaux — y compris des Noirs évolués — seront à mes côtés pour affirmer qu'en notre époque actuelle, les Noirs sont plus esclaves des féticheurs-magiciens-sorciers impitoyables et cruels que des Blancs colonisateurs. Malheureusement, trop de théoriciens coloniaux ne savent que peu de chose ou même rien du tout des colonies. Et c'est ainsi que des propagandistes bien inspirés se servent des féticheurs dont ils connaissent l'influence, pour répandre des mots d'ordre. A Bobo Dioulasso, raconte Jean Perrigault (p. 97), le féticheur déclare à ceux qui viennent le consulter : « Toi qui parles français, ô Boro (gri-gri) qui viens de France, qui es un fétiche de France ! Tu connais les Français, et tu dis que, pour être heureux, il ne faut pas leur obéir. » Le conseil vient du féticheur, c'est un ordre pour le Noir...

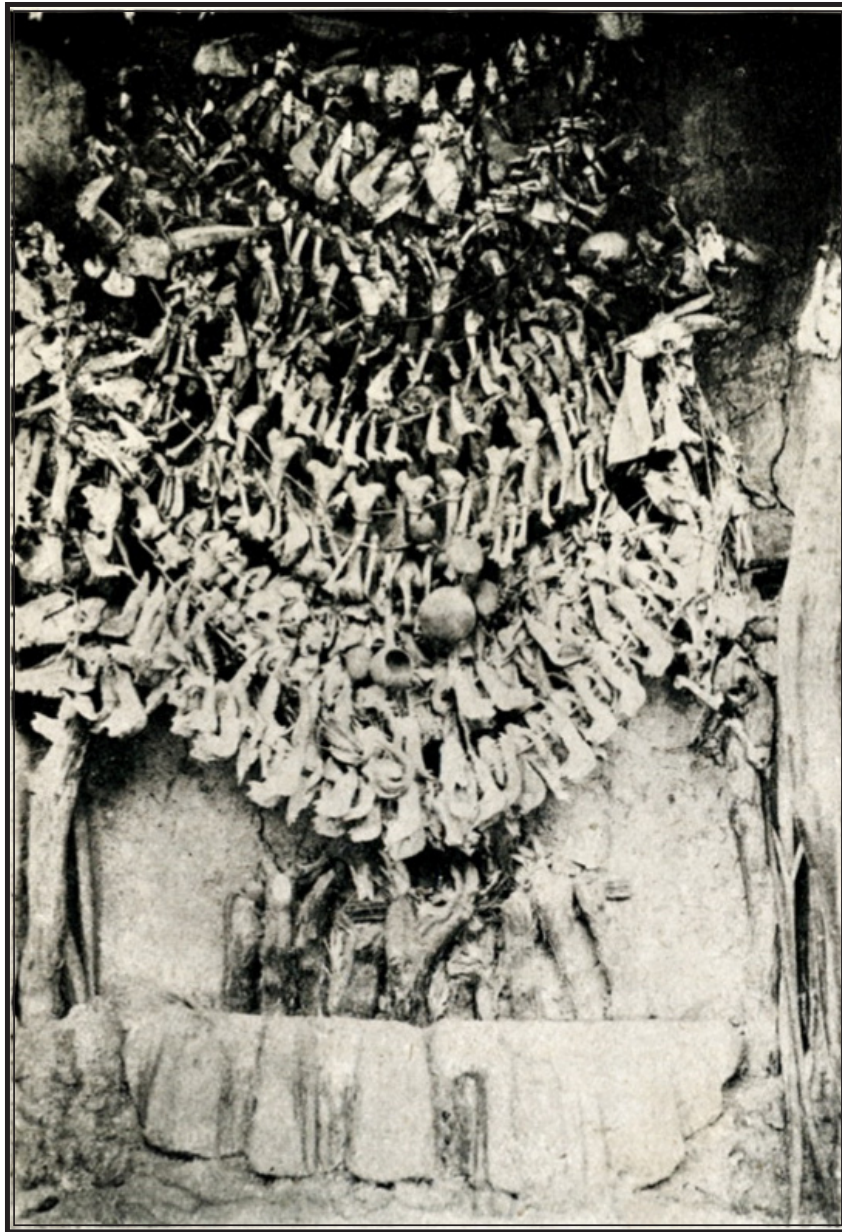
Il convient, en plus, de tenir compte de la déformation du Noir au contact des Blancs : « Les Noirs intégrés parmi les Blancs sont les plus méchants à l'égard des autres Noirs et les plus sans pitié pour tout ce qui leur appartient » (Marcel Sauvage, p. 281). Mais le Noir au contact des Blancs, tout en se civilisant, garde une secrète terreur pour le magicien noir dont il redoute les sorts et les fétiches, ce qui en fait un homme pris entre deux civilisations ; il ne parviendra que très rarement à s'évader de ce cercle vicieux qui veut les droits des Blancs tout en conservant les pratiques des féticheurs.

Nous n'exagérons rien. Henri Nicod (p. 71) attire l'attention sur la condition des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population noire : « Il n'est pas difficile de se représenter que la croyance aux mauvais esprits jette l'inquiétude dans la vie indigène. La méfiance et la crainte en sont la conséquence. Comment vivre en sécurité quand un voisin ou un membre de sa propre famille peut recéler une puissance invisible capable de donner la maladie ou la mort à ceux qui l'entourent ? »

Nous atteignons ici le fond véritable de la puissance de la magie en Afrique et la cause véritable de l'état primitif de ce continent peut-être le plus riche du globe et le moins exploité. On comprend sans peine que le départ des Blancs — sans distinction de nationalité — qui œuvrent tant pour arracher les Noirs à l'influence des sorciers, équivaldrait à un renforcement de la puissance des féticheurs sur les Noirs commençant à s'émanciper au contact des Blancs. Jusqu'à présent, seules — ou à peu près — les missions religieuses catholiques, protestantes, anglicanes, adventistes, luttent efficacement contre l'emprise des magiciens en soustrayant des Noirs au fétichisme et à l'esclavage imposés par des féticheurs contre lesquels pas un seul Noir n'oserait se rebeller. L'islamisme, en conquérant fort loin en Afrique noire des peuplades, libère aussi, en partie, les Africains ; nous disons « en partie », car chez les Bambaras et dans le Founaban, la loi du Prophète a conservé maintes amabilités pour les féticheurs.

Si l'œuvre des Blancs n'avance que lentement sur le continent africain noir, elle le doit à la puissance de la magie et des féticheurs. Bien entendu, on n'a jamais osé l'avouer publiquement - surtout depuis que les lois françaises ont répudié les délits de sorcellerie. L'Afrique est l'exemple vivant du progrès tenu en échec par la magie, de l'atavisme racial farouchement opposé aux théoriciens et aux doctrinaires. Et il convient d'avouer que les Blancs ont leur *mea culpa* à prononcer. Ils ont repoussé en bloc la magie, sans chercher à comprendre, sans discriminer le vrai du faux. Or, les Noirs qui ont vu, croient. Au lieu de se moquer des phénomènes que les Blancs ne comprenaient pas et n'essayaient pas de percer, il eût fallu, d'abord, tenter de donner des explications aux Noirs ; du jour où ces derniers auraient appris à confondre la fausse magie, leur crainte devenait moins grande, ils commençaient à se libérer l'esprit. C'est le surnaturel qui rend esclave le nègre. Démontrons-lui que neuf féticheurs sur dix ne sont que des prestidigitateurs,

des herboristes adroits, et que n'importe qui peut les imiter avec un peu de patience et d'astuce, la partie sera gagnée à moitié. Mais trop de faux colonisateurs et de pédagogues mal informés jugent une telle occupation indigne de leur formation professionnelle ; ils veulent attraper des mouches avec du vinaigre... Résultat le jour des élections au « suffrage universel » colonial, des sorciers font fétiche pour ou contre tel candidat sur les places publiques..., bien entendu, en glissant un mot aux spectateurs, sur le candidat pour lequel il faut voter sous peine de la visite d'un esprit malfaisant...



SÉNÉGAL : OUSSORYI.

Ossements de bêtes immolées aux fétiches dans la cour d'une case de diolas floups.

Nous espérons que ces quelques aperçus sur l'emprise de la fausse magie sur les Noirs en apprendra beaucoup plus long au lecteur que tous les débats parlementaires sur les mouvements divers de nos colonies.

Ayant écrit ce que nous pensons sur la fausse magie et sur les abus de la magie, nous n'en sommes que plus à l'aise pour revenir sur le dixième féticheur, c'est-à-dire le magicien sincère, réellement doué de pouvoirs supranormaux et possesseur d'un certain nombre de secrets transmis de bouche à oreille depuis des dizaines de générations. Par des séries d'exemples, nous avons montré ce qu'il était capable de faire en certaines circonstances, sans chercher à enjoliver ses exploits, en les minimisant plutôt de façon à ne pas faire croire que nous sommes subjugué et intoxiqué par la magie des Noirs. Des esprits fort éclairés appartenant à tous les mondes, à toutes les idéologies, à toutes les confessions, qui ont voyagé, étudié, vu, ne cherchent plus à nier que nous sommes environnés de forces obscures, encore inexpliquées, que ces forces obscures peuvent être maniées par des hommes redoutables, *élus*, détenteurs de dons dont ils font un usage plus ou moins bon suivant leur sagesse ou leur conscience. En conclusion de son livre, Jean Perrigault s'écrit : « Ne sourions pas du fétichisme », et il commente : « Dans le cycle même des plus hautes croyances, la foi de la majorité ne se sent pas en sûreté sans le secours des intercesseurs. Que de braves gens, du mysticisme le plus pur, mais prisonniers d'un univers à trois dimensions et peu entraînés aux abstractions, ne peuvent se représenter l'ubiquité du divin ! Il semble, à ces simples, que la main d'un dieu, quoique toute-puissante, ne suffise pas à écarter le mal, qu'il y faille l'action directe de ses ministres, voire la présence matérielle de la relique, de la statue, de la médaille et de l'amulette. Et c'est infiniment respectable et touchant, parce que c'est infiniment humain. »

Jean Perrigault ne fait aucune allusion à une généralité de croyances, et pourtant il apporte de l'eau à notre moulin qui tourne inlassablement pour essayer de trouver l'origine exacte de cette religion unique, à l'origine du monde, et que nous appelons l'Église magique universelle. Plus l'observateur impartial et consciencieux se penche sur la vie spirituelle et sur les rites religieux des peuplades primitives — *donc qui conservent le mieux une tradition ancestrale et peut-être millénaire*, — plus il s'aperçoit que des individus qui s'ignorent, qui n'ont jamais eu un contact quelconque avec ces hommes reliés à l'antique, pratiquent, à quelques détails près, les rites d'une religion dont, seuls, les noms changent. Qu'ici le Dieu s'appelle l'Éternel, là, le Soleil, plus loin, la Lune, ailleurs, le Feu, autre part, le Grand Architecte, etc..., c'est toujours un être supérieur qui peut tout, qui régit les hommes et les événements. Partout il y a des féticheurs, des magiciens, des sorciers qui se croient animés directement par un dieu et s'élisent les intermédiaires entre lui et les mortels ; les méthodes diffèrent et c'est tout. Le prêtre catholique exorciseur n'est-il pas qu'un contre-féticheur ?

Je crois que nous avons assez multiplié les rapprochements pour nous éviter de revenir sur ce sujet. Tout individu a son dieu — bienfaisant ou malfaisant — et ses amulettes ou sa petite superstition ; et s'il dit qu'il n'a pas de dieu, il a sa conscience ou un témoin intérieur qui le juge — bien ou mal, — auquel il croit... tout comme le nègre dont les esprits forts se gaussent des croyances et des fétiches. La religion est donc bien universelle et habite chaque individu, même à son insu. Chez les Noirs, ce sentiment religieux est poussé au paroxysme grâce à l'emprise du magicien et à la crainte qu'il inspire. Autrement dit, si l'homme noir du culte a beaucoup plus de puissance que le prêtre blanc, c'est qu'il a conservé les rites et les coutumes magiques de l'Église magique originelle.

N'ayons donc plus aux lèvres cette moue de commisération lorsque quelqu'un évoque le « fétichisme noir », sans doute le plus proche de l'Église magique universelle grâce à la conservation des rites et des dons magiques que toutes les religions utilisèrent pour s'imposer aux foules.

Ne sourions pas davantage des *vrais* féticheurs, sorciers et magiciens noirs. Que sont-ils

exactement hors des exercices que nous les avons vus pratiquer ? Jean Perrigault répond : « De frustes précurseurs de ceux qui, parmi nous, marchent sur les brisées, avec toutes les délicatesses des races évoluées, s'emploient aux plus modernes miracles de l'opothérapie et de la greffe humaine. » Ils ont recours à des moyens réputés magiques qui donnent des résultats probants depuis des siècles, tandis que la science moderne ne se lance dans ces voies que depuis peu. Nous ne reviendrons pas sur l'usage fort répandu chez les primitifs des baguettes divinatoires employées désormais — avec une dextérité moindre que celle des féticheurs — par les radiesthésistes modernes. Le jour où nos médecins pénétreront les secrets des féticheurs en ce qui concerne les plantes médicinales de la forêt vierge encore inconnues de notre pharmacopée, la médecine fera un bond prodigieux en avant. Car, alors que la plupart des Esculapes soignent avec des composés chimiques les effets de maladies dont ils ignorent la cause dans la majeure partie des cas, le féticheur-guérisseur décèle la cause par ses moyens magiques qu'il traite avec des remèdes naturels. Ne nous gaussons donc pas trop des médecines noires avec notre air insupportable de gens civilisés qui croient tout savoir. Beaucoup de féticheurs-guérisseurs (les sérieux) valent bon nombre de nos docteurs diplômés.

En résumé, la magie des Noirs est une réalité presque inconnue, trop peu connue de ceux qu'on nomme les civilisés. Nous ne l'acceptons pas en bloc, mais nous ne la repoussons pas en bloc. Nous ne nous inclinons pas devant tous les féticheurs, mais nous tenons en très haute estime certains féticheurs. C'est dire que nous reconnaissons à certains individus des pouvoirs surnaturels, ou mieux : supranormaux, que l'on englobe généralement dans le mot « magie ».

Le but de cet ouvrage n'est donc pas de livrer des méthodes aux apprentis-sorciers, mais de montrer les possibilités de ce qu'il est convenu d'appeler la magie des Noirs. Les temps modernes pullulent de sceptiques qui ont eux aussi leurs superstitions. Si, sans s'embraser immédiatement pour le mystérieux, on s'était penché depuis longtemps sur la magie des Africains, tout en libérant les Noirs de leur véritable esclavage moral des féticheurs, on aurait abouti à beaucoup d'améliorations profitables à la généralité des Noirs comme des Blancs.

BIBLIOGRAPHIE

- Émile CAILLIET. — *La Prohibition de l'occulte.*
LOBAGOLA. — *Histoire d'un sauvage africain par lui-même.*
Henri NICOD. — *La Vie mystérieuse de l'Afrique noire.*
Jean PERRIGAULT. — *L'Enfer des Noirs.*
Marcel SAUVAGE. — *Les Secrets de l'Afrique noire.*
R. P. TRILLES. — *Les Pygmées de la forêt équatoriale et divers articles.*
Albert VERSTROFFER. — *Vingt ans dans la brousse africaine.*
Daniel LEGRAND. — *La Dépêche Coloniale.*
Mgr LE ROY. — *Religion des primitifs.*
DENNETT. — *At the Back of the Black man's mind.*
NASSAU. — *Fetishims.*
L. LÉVY-BRÜHL. — *Fonctions mentales. L'âme primitive.*
Raoul ALTIER. — *Le Non-Civilisé et nous.*
E. BOZZANO. — *Des Manifestations supranormales chez les peuples sauvages.*
SPENCER et GILLES. — *The native Tribes of Central Australia.*
Eugène SCHNEIDER. — *L'Éveil du Cameroun.*
C. DE VESMES. — *Histoire du spiritualisme expérimental.*
ROUHIER — *Les Plantes divinatoires.*
DE LANDRIN. — *De l'iboga et de l'ibogaïne.*
Andrew LANG. — *The making of Religion.*
Journal des Missions évangéliques.
Magazine Togo-Cameroun.

*
* *

Les photographies qui illustrent cet ouvrage ont été communiquées par le service photographique de l'Agence économique des Colonies de Paris.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DES MAÎTRES IMPRIMEURS ARRAULT et C^{ie},
A TOURS, LE DIX JUIN MIL NEUF CENT
QUARANTE-NEUF.

11.891

Dépôt légal : 2^e trimestre 1949.